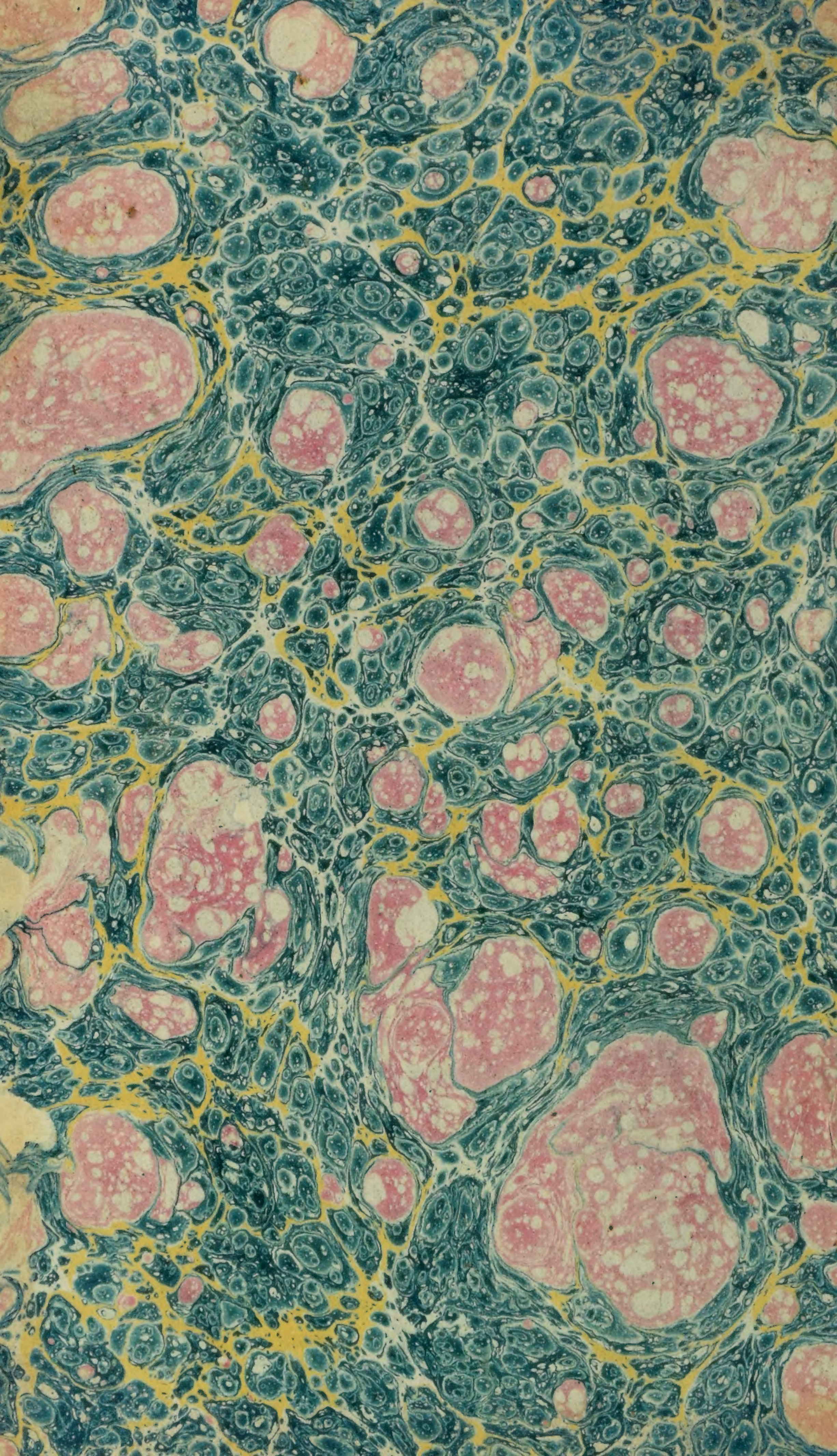
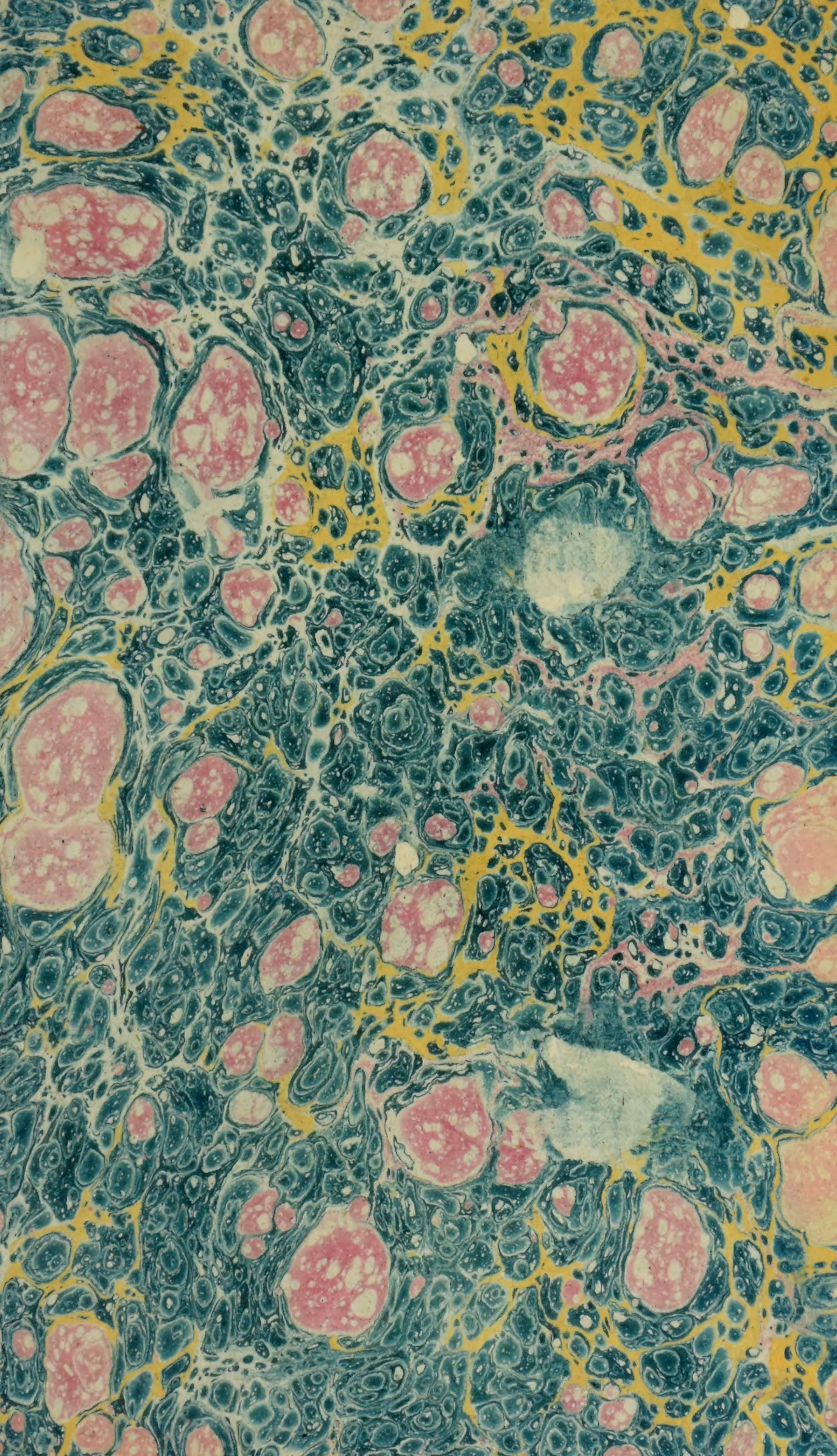




APHORISMES

SUR

LA CONNOISSANCE ET LA CURATION

DES FIÈVRES.

APHORISMES

SUR

LA CONNOISSANCE ET LA CURATION DES FIÈVRES,

Publiés par MAXIMILIEN STOLL, Professeur de Médecine clinique à Vienne;

ET TRADUITS EN FRANÇAIS Par P.-A.-O., MAHON,

PROFESSEUR DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, MÉDECIN DE L'HOSPICE CIVIL DES VÉNÉRIENS DE PARIS, etc.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ { GABON, LIBRAIRE, PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE;
J.-A. BROSSON, RUE PIERRE-SARRAZIN, N°. 9.

1809.



PRÉFACE.

Le style aphoristique de Boerhaave, renfermant beaucoup de choses en peu de mots, m'a toujours plu singulièrement.

Car j'aime des faits observés fidèlement et purement, et les règles qu'on en forme ensuite par une induction naturelle, énoncées avec force et clarté. C'est là le mérite des Aphorismes de Boerhaave; je les ai pris pour modèle : si je ne l'ai pas atteint, d'autres feront mieux, mais alors seulement qu'ils suivront Boerhaave, *en tâchant d'en approcher*. Mais autant j'approuve cette manière, autant ce bavardage boursoufflé d'aujourd'hui, qui sous un grand volume de mots ne contient rien de solide, me déplaît : je déteste cette instabilité d'opinions, fatigante pour l'art, et qui fait que toujours une hypothèse en chasse une autre.

Voilà ce qui m'a engagé à joindre mes aphorismes, qui sont en assez grand nombre, à ceux de ce grand homme : et certes ce n'a pas été sans beaucoup de travail. Car j'ai été obligé d'en écarter quelques-uns, ou de les refaire; d'en coordonner d'autres différemment : ce que cet homme immortel auroit fait sans doute lui-même, mais d'une manière bien plus parfaite, d'après l'étonnante supériorité de son génie,

s'il eût pu profiter des observations qui n'ont été faites que depuis lui. Car un examen plus approfondi des fièvres est devenu l'exercice habituel d'un grand nombre d'hommes distingués dans l'art, et ce n'a pas été sans fruit : de là s'est accrue la masse des observations, desquelles il m'a fallu faire un choix et ensuite former des axiomes à intercaler parmi ceux de Boerhaave.

Je conviendrai volontiers que je devrois au lecteur un compte plus circonstancié de mon travail, sur-tout à l'égard des aphorismes que j'ai omis, changés ou ajoutés. Mais ne le pouvant rendre pour tous, à cause des bornes étroites de cet abrégé, et ne le voulant pas faire pour quelques-uns seulement, je l'ai renvoyé au temps de mes leçons. Au reste, même de cette manière, le lecteur instruit connoîtra ce que j'ai fait, et il saura apprécier mes efforts.

AVERTISSEMENT.

Nous avons pensé que même ceux qui ne lisent point Boerhaave et Stoll dans la langue dans laquelle ils ont écrit, seroient bien aises de pouvoir distinguer le travail de l'un de celui de l'autre. C'est par cette raison que nous avons marqué par des guillemets les aphorismes de Boerhaave que Stoll a jugé à propos de conserver dans leur entier. Il nous a même paru convenable d'étendre cette distinction aux portions d'aphorismes, et jusqu'aux mots isolés, de Boerhaave, qui entrent dans la composition de plusieurs des aphorismes de Stoll; quoique souvent, en les prenant séparément, on ne puisse leur faire former aucun sens.

En cela nous avons imité celui qui nous avoit précédés dans la carrière; et il est aisé de voir que la peine considérable qu'il a prise pour les deux textes latins nous l'a épargnée presque toute entière pour celui de notre traduction.

APHORISMES

SUR

LA CONNOISSANCE ET LA CURATION

DES FIÈVRES.

LA FIÈVRE EN GÉNÉRAL.

1. « La fièvre, maladie très-fréquente », ou commence, ou accompagne, ou termine la plupart « des maladies » ; elle en est aussi « une cause très-puissante », ainsi que « de la mort et de la guérison : je dois donc la développer » avec le plus grand soin.

2. « Comme on convient que sa nature est cachée, il » faut, en la recherchant, éviter, autant que l'on peut, » toute espèce d'erreur ».

3. « Cependant le grand nombre des symptômes dont » la fièvre est ordinairement accompagnée, et sans les- » quels elle peut exister, fournit aisément ici l'occasion » de se tromper ».

4. « Pour l'éviter, il faudra, d'une infinité de phéno- » mènes, ne choisir que ceux qui sont toujours présens » dans toute espèce de fièvre, et dont la présence re- » connue instruit tous les médecins de celle de la fièvre ; » par l'absence desquels ils jugent qu'un homme » ne l'a pas.

5. « C'est d'après ces phénomènes ainsi choisis et con-
» venablement évalués, qu'il faudra trouver la nature in-
» dividuelle de la fièvre ».

6. Il y a dans toute fièvre chaleur contre nature, altération de l'état naturel du pouls, lésion d'une autre fonction quelconque ou même de plusieurs ; mais à des époques, à un degré, et dans une succession qui varient.

7. Or, ces phénomènes doivent être déduits de l'irritabilité du cœur et des artères, augmentée et stimulée ; enfin de l'action d'un stimulus quelconque, et de la résistance de la vie ainsi irritée au stimulus nuisible.

« La fièvre est donc une affection de la vie qui s'efforce
» d'écarter la mort ».

8. Par conséquent la notion de la fièvre ne doit être tirée, en général, ni de la fermentation, ni de la dissolution des humeurs, ni de leur coagulation, ou de leur densité, dans la crainte de prendre certaines causes éloignées de la fièvre elle-même, ou ses effets, pour sa cause prochaine.

9. Il faut encore conclure de là que la fièvre est une maladie, non pas de telle ou telle humeur seulement, mais de toute la substance.

10. Lorsque cette irritation est si grande, que la maladie « marche rapidement et avec danger », la fièvre s'ap-
« pelle *aiguë* ».

11. « Si la maladie marche lentement, avec, ou »
même « sans danger, elle s'appelle *lente* ».

12. « L'une et l'autre est *générale* ou épidémique, ou
» bien *particulière* à tel ou tel individu ».

13. « On appelle *maladies fébriles-aiguës* celles avec la
» fièvre » désignée (10), « et fébriles-chroniques celles
» avec la fièvre (11) ».

14. « Le développement de toutes ces maladies dépend

» donc de la connoissance préliminaire de la nature de la
» fièvre ».

15. Or, comme je l'ai placée dans l'irritabilité augmentée du cœur et des artères, et que celle-ci peut être accrue et excitée « par des causes dont le nombre et la
» variété sont infinis, il est clair que la cause prochaine
» de la fièvre reconnoît elle-même une infinité de causes
» prochaines ».

16. De ces causes, deux doivent toujours se réunir pour produire la fièvre ; l'une comme *prédisposante*, l'autre comme *excitante* : car aucune d'elles ne suffiroit seule.

17. Le nombre des causes excitantes est presque infini ; puisque tout ce qui peut stimuler trop le cœur et les artères appartient aux causes de la fièvre, et que le seul défaut de proportion entre le corps et les choses environnantes devient une cause de fièvre.

18. Les causes excitantes sont presque les seules connues, et le plus souvent susceptibles d'être déterminées : les prédisposantes sont presque toujours inconnues.

19. La cause prédisposante est détruite par la fièvre elle-même, soit pour toujours, comme, par exemple, dans la petite-vérole et dans la rougeole, soit pour un temps ; comme dans la plupart des autres fièvres.

20. Quelquefois elle n'est enlevée que partiellement : de là les rechutes.

21. Les causes excitantes, quoique innombrables (17), peuvent cependant se réduire à certaines classes : car quelques-unes sont *particulières*, et d'autres sont *générales*.

22. Les *particulières* appartiennent si exclusivement à tel ou tel individu, qu'elles ne se trouvent pas dans le même temps chez un plus grand nombre. Les *générales*

ou *populaires*, au contraire, sont communes à plusieurs, qu'elles affectent dans la même saison, à-peu-près de la même manière.

23. « Les causes singulières les plus prochaines (22) » peuvent se rapporter à quelques chefs » :

A. « Les âcres, introduits dans le corps comme aliment, » boisson, assaisonnement, médicament, ou poison, et » doués d'une propriété telle qu'ils ne puissent être digérés, » circuler, devenir le produit d'une excrétion ; ou pris en » telle quantité qu'ils irritent, qu'ils suffoquent, qu'ils » obstruent, qu'ils se corrompent ».

B. « Ce qui avoit coutume de sortir par une excrétion, » et qui est retenu par le froid, par des onctions, des affec- » tions tristes de l'ame, des alimens, des boissons, des » médicamens, des poisons, un air nébuleux épais, le » repos, la cessation d'exercices accoutumés, des obs- » tructions, des compressions occasionnées par des choses » contenues ou environnantes ».

C. « Ce qu'on a fait, comme l'agitation excessive de » l'ame ou du corps, la chaleur, l'ardeur ».

D. « Les corps appliqués extérieurement, et qui sont » âcres, piquans, rongeans, déchirans, brûlans, en- » flammans ».

E. « Ce qui change beaucoup les humeurs et leurs » mouvemens, comme beaucoup de choses internes ou » externes, la faim, une évacuation, le pus, l'eau, l'i- » chor dans des hydropisies et des empyèmes, une séro- » sité âcre amassée quelque part, une bile enflammée, » l'inflammation, la suppuration, la gangrène, le can- » cer, des veilles excessives, une étude trop ardente » quel qu'en soit l'objet, les excès vénériens, etc. ».

24. Les causes *générales* (21) sont dues ou à une certaine constitution des années qui revient périodiquement,

ou au changement annuel, ou à un certain miasme général intercurrent.

25. De là naît une division importante des fièvres : attendu que les causes *particulières* fournissent les fièvres *sporadiques*, ainsi que les *individuelles* ; et que les *générales* produisent les *stationnaires*, les *annuelles*, et celles qui sont *intercurrentes épidémiquement*.

26. La fièvre sporadique dépend d'un certain vice local et individuel, qui n'a point de rapport avec la saison de l'année ou la constitution épidémique, quoiqu'elle se convertisse ordinairement en la maladie épidémique, ou qu'elle s'y joigne, comme, par exemple, la petite vérole, etc.

LA FIÈVRE STATIONNAIRE.

27. La (fièvre) *stationnaire* est renfermée dans le cours d'un certain nombre d'années : elle s'accroît peu à peu, se trouve dans sa force, et décroît ensuite, cédant à une autre (*stationnaire*) d'un caractère différent, qui s'insinue à sa place.

28. Les *mêmes* (fièvres) stationnaires reviennent-elles dans un ordre stable et certain après des périodes d'années déterminées ? leur nombre est-il limité, ou s'en produit-il parfois de nouvelles ? On ne peut le décider, à cause du défaut d'observations faites pendant beaucoup d'années, par des médecins intelligens, dans un même lieu, et comparées avec d'autres faites ailleurs.

29. Ainsi on ne connoît pas encore la nature, le nombre, l'étendue, la période des fièvres stationnaires.

30. Seulement il est constaté, par les observations de Sydenham et par les miennes, que la fièvre stationnaire influe fortement sur toutes les fièvres et maladies fébriles

sans exception, soit qu'elles dépendent des changemens de saison, soit qu'elles soient produites par quelque cause singulière, et qu'elle les soumet à son pouvoir

31. Que son pouvoir est aussi fort grand sur les maladies chroniques, fébriles ou non fébriles.

32. La fièvre stationnaire se déguise souvent et diversement, et elle imite différentes maladies, quoique le caractère de la maladie et la méthode de traitement soient les même dans tous les cas.

33. Mais la nature de la (fièvre) stationnaire peut être connue, 1° par la terminaison spontanée de la maladie abandonnée à elle-même, opérée entièrement par les seules forces de la nature, et par son issue diverse, spontanée; 2° en remarquant quels moyens, employés à l'aventure, ont été utiles ou nuisibles; 3° par son analogie avec d'autres fièvres connues d'ailleurs.

34. On comprend par là ce qu'il y a à faire dans le début d'une fièvre nouvelle.

35. Comme sous les mêmes qualités sensibles de l'air on n'en a pas moins observé quelquefois des fièvres stationnaires différentes, il est clair que les fièvres populaires ont aussi d'autres causes inconnues jusqu'à présent.

FIÈVRES ANNUELLES.

36. On appelle fièvres annuelles celles qui reviennent chaque année dans un certain ordre constant, et se succèdent de même, à moins que quelque irrégularité des saisons, et des variations désordonnées de l'atmosphère, arrivant à la traverse, ne troublent cette succession des fièvres annuelles.

37. Ces annuelles sont : la fièvre inflammatoire, la bilieuse, la pituiteuse, que l'on peut regarder comme

les fièvres principales et cardinales. Il a y aussi l'intermittente.

38. Chacune desquelles a tant d'extension, qu'une infinité d'autres fièvres peuvent se rapporter à une d'entr'elles ; c'est-à-dire, à celle avec laquelle elles ont plus d'affinité et d'analogie.

39. Chacune de ces fièvres cardinales répond à une saison particulière de l'année : l'inflammatoire, au fort de l'hiver et au commencement du printemps ; la bilieuse, au cœur de l'été et au commencement de l'automne ; la pituitense, à la fin de cette dernière saison, et au commencement de l'hiver, et aussi au passage du printemps à l'été. L'intermittente a lieu au printemps et à l'automne.

40. Si les saisons de l'année n'observent pas leur marche ordinaire, l'ordre des fièvres par rapport aux saisons sera aussi changé.

41. La durée de ces fièvres cardinales, leur intensité, leurs modifications, leurs déguisemens, leur succession, leurs dégénérations, leurs complications, soit entr'elles, soit avec les autres maladies, varieront : toutes ces choses demandent une extrême attention de la part du médecin.

42. Ces fièvres, de même que les stationnaires, augmentent peu à peu, sont dans toute leur force, décroissent ensuite graduellement, par rapport soit au nombre des malades, soit à la violence de la maladie.

43. En outre, on observe, vers le commencement et la fin des constitutions annuelles, un certain genre de fièvres mixte et composé.

44. Chacune de ces fièvres cardinales a ses maladies subordonnées : par exemple, les maux de tête, les maux d'yeux, les angines, les toux, les flux de ventre, etc. suivent en cette qualité la fièvre principale ou cardinale,

et doivent être traités de la même manière que la fièvre dominante.

45. Pareillement les autres maladies observées pendant que l'annuelle règne, ou sont de la même nature qu'elle, ou, quoique produites par des causes particulières, ne lui sont pas moins assujetties : tels sont les apoplexies, les avortemens, la goutte, l'hypocondriacisme, l'hydropisie, la phthisie, et beaucoup d'autres.

46. De là ce précepte très-important : ne traitez pas de même la même maladie en apparence, si la fièvre annuelle qui règne n'est pas la même.

47. Les fièvres annuelles tirent souvent leur dénomination de quelque symptôme prédominant : de là le nom de constitution pleurétique, péripneumonique, rhumatismale, miliaire, pétéchiale, variolique, morbilleuse, scarlatine, érysipélateuse, dysentérique, etc.

48. Néanmoins, la connoissance pratique et faite pour diriger ne doit pas tant être prise d'un symptôme ainsi éminent, que de la nature de la fièvre annuelle comparée avec la fièvre stationnaire.

49. Et en général, celui qui traite une fièvre doit avoir égard en même temps et à la fièvre *annuelle* et à la *stationnaire ;* attendu que celle-ci, quoique la même, est différemment modifiée, dans les différentes saisons de l'année, quand la fièvre annuelle est différente.

50. Les fièvres annuelles dépassent-elles quelquefois leurs limites, n'étant pas supprimées par la succession des saisons ? S'étendent-elles alors à d'autres saisons de l'année consacrées à d'autres fièvres, et n'obtiennent-elles pas ainsi une station prolongée, se transformant en stationnaires ?

LA FIÈVRE INFLAMMATOIRE.

51. La fièvre inflammatoire ou la synoque non putride appartient aux fièvres principales (37).

52. Elle saisit souvent ceux qui se portent très-bien, sans signes avant-coureurs, ou avec peu de ces signes, qui même sont de courte durée. Elle commence par un froid considérable. Il est suivi d'une chaleur soutenue, qui n'augmente pas, qui au contraire semble s'adoucir par le toucher. Le pouls est plein, fort, dur, accéléré; quelquefois au contraire il est concentré et d'une mollesse trompeuse, sur-tout si une douleur forte se fait sentir quelque part; la face est rouge, vultueuse; les yeux sont brillans, et il y a tension et douleur des paupières; l'odorat est perdu; la langue blanchâtre, ou très-rouge, humectée cependant, à moins que la maladie ne soit très-grave, et ne dure depuis du temps. Il y a sécheresse de la bouche et des lèvres, soif, mal de tête, douleur des lombes et lassitude. Le sommeil est entrecoupé, et avec des rêves; ou bien il y a chez les petits enfans une somnolence habituelle, et chez les plus grands il est accompagné de craintes et de terreurs passagères. Chez ces derniers aussi, et de même chez les personnes irritables, on observe des soubresauts dans les tendons, et de légers mouvemens convulsifs dans les membres. Il y a quelquefois du délire, et un délire furieux. Les évacuations alvines n'ont point lieu, ou elles sont rares et sèches; les urines sont en petite quantité et enflammées. La fièvre a une marche uniforme, augmentant un peu le soir et dans la nuit, sans froid cependant, et s'adoucissant un peu vers l'aurore.

53. Cette fièvre aime sur-tout les temps froids ou secs, le fort de l'hiver, le commencement du printemps, les

lieux élevés et ceux exposés au nord, la jeunesse, l'âge viril, les individus dont la fibre est exercée, ceux qui usent de boissons spiritueuses, de viandes, et aussi les femmes grosses.

54. De telle sorte cependant que les petits enfans, et ceux d'un âge au-dessus, les chlorotiques, ainsi que les phthisiques, n'en sont point exempts. On l'observe quelquefois aussi chez des hydropiques : c'est l'hydropisie inflammatoire, par pléthore.

55. Son cours est, sans interruption et sans période, de quatorze jours ordinairement ; quelquefois il est moindre, de sorte que la plus légère se termine en vingt-quatre heures.

56. Néanmoins, on observe aussi des fièvres inflammatoires *chroniques*, de plusieurs mois, de plusieurs années, sur-tout chez des sujets hémoptoïques, qui ont le corps grêle, le cou allongé, les joues rosées, la poitrine étroite, les omoplates ailées, saillantes, une fibre irritable, l'esprit précoce et pénétrant.

57. Ses causes sont la suppression des évacuations habituelles de sang par le nez, les règles, etc. ; le refroidissement, le corps étant échauffé ; le travail forcé du corps et de l'esprit ; l'insolation, une diète trop spiritueuse ; les médicamens âcres ; un froid de nord violent ; la grossesse ; l'accouchement ; les plaies ; etc.

58. Des causes moins énergiques, des symptômes modérés, un corps auparavant sain, font présager la guérison ; et des circonstances opposées le danger.

59. Il y a la fièvre inflammatoire *simple*, et il y a la *composée*, dans laquelle une autre fièvre, compagne, effet, cause de la première, se joint à elle. La composée est la plus fréquente : elle mérite une attention extrême

à cause de la variété de ses symptomes, de son danger, et de la difficulté de la guérir.

60. La fièvre inflammatoire se complique le plus fréquemment avec la bilieuse, la varioleuse, la morbilleuse, la miliaire, la pétéchiale, la scarlatine, l'érysipélateuse, etc. C'est ce qui termine les disputes des médecins, au sujet de la méthode antiphlogistique dans ces fièvres, et dans leurs différentes périodes.

61. La fièvre inflammatoire se cache aussi plus souvent qu'on ne le pense communément sous la forme de la fièvre putride, ou se complique avec elle. De là les inflammations cachées, pernicieuses, du poumon, des viscères abdominaux dans la fièvre putride elle-même. Un diagnostic exact est alors extrêmement nécessaire; mais il est très-difficile.

62. La fièvre inflammatoire *simple*, de même que *la composée*, est *universelle*, sans inflammation locale de quelque partie; ou cette inflammation existe en même temps.

63. De là une nouvelle division comprenant les variétés de la fièvre inflammatoire soit simple, soit composée, telles que la frénésie, les diverses angines, le gastritis, l'entéritis, etc. dont il sera question après.

64. La fièvre inflammatoire, si elle est simple, se termine 1° par la guérison, due (*a*) à une résolution bénigne, (*b*) à une bonne crise, qui se fait le plus souvent par les sueurs, par une hémorrhagie, par les urines, plus rarement par un flux de ventre, (*c*) par un abcès qui s'ouvre à temps au dehors : 2° par la mort, à raison de la grandeur de l'inflammation; d'une crise dont la matière s'égare; d'un abcès interne qui n'a point d'issue, qu'on ne peut ouvrir; d'une gangrène : 3° en une autre maladie

qui varie comme la lésion des différens viscères que la fièvre a occasionnée.

65. Si elle est composée, elle se termine aussi des manières ci-dessus, et d'autres propres à la fièvre compliquée.

66. La composée est plus fâcheuse que la simple.

67. Le traitement s'opère en relâchant ce qui est serré, en diminuant la quantité des fluides à mouvoir, savoir, par des saignées fortes et répétées; par des fomentations émollientes; par des boissons de même nature, savonneuses, acidules, rafraîchissantes; par une diète analogue; par le repos du corps et de l'esprit; et par tous les moyens connus sous le nom de régime antiphlogistique.

LA FIÈVRE INFLAMMATOIRE

AVEC DES INFLAMMATIONS LOCALES.

68. Il faut maintenant considérer la fièvre inflammatoire « unie à une inflammation particulière de tel ou tel » organe, dont la fonction lésée donne le nom à toute la » maladie : telle est la frénésie, le coma, le carus, l'an» gine, la péripneumonie, l'hémoptysie, la pleurésie; » l'inflammation des mamelles, du diaphragme, de l'es» tomac, du foie, de la rate, du mésentère, des intestins, » des reins, des uretères, de la vessie, de la matrice, des » articulations, etc. ».

LA FRÉNÉSIE.

69. « Un délire non interrompu, souvent féroce, dé» pendant d'une affection primitive du cerveau, accom» pagné d'une fièvre aiguë continue inflammatoire, s'ap-

» pelle *frénésie vraie* » : on doit la distinguer d'une autre dont les causes et dont le siége de ces causes ne sont pas les mêmes.

« Si elle vient d'un mal transporté d'ailleurs sur le » cerveau, dans une fièvre, dans une inflammation, etc. on » l'appelle frénésie symptomatique, délire, παραφροσύνη ».

70. Les causes sont toutes celles de la fievre et des autres inflammations, en outre, celles qui poussent plus fortement le sang au cerveau, la colère, l'insolation, l'opium, les débauches ou le travail de nuit, une violence externe faite à la tête, etc.

71. « Précèdent la *frénésie vraie*, de la chaleur et une » douleur interne de la tête forte et inflammatoire ; la » pléthore sanguine ; une disposition inflammatoire ; la » rougeur des yeux, de la face ; le sommeil troublé ; un » délire léger ; l'adolescence ; l'usage des spiritueux ; » l'insolation ; les veilles ; la colère ; le chagrin ; l'emportement ou la férocité ; la perte subite de la mémoire ; » une sécheresse générale, celle sur-tout » de la bouche, de son fond, du gosier ; les yeux qui ne peuvent supporter le jour, brillans, larmoyans involontairement, chassieux ; « l'action de ramasser des flocons ».

« Précèdent l'autre frénésie, presque toutes les espèces » de maladies aiguës avec fièvre ; des douleurs de mem- » bres et de côté », comme celles d'une pleurésie rhuma- » tismale, et peu fixes, « avec un léger dérangement dans » l'esprit ; l'inflammation de la plèvre, du poumon, du » diaphragme, et celle-ci est la plus mauvaise. Cette fré- » nésie est annoncée par une langue noire ; de la consti- » pation ; des urines », ou formées en très-petite quantité, « ou retenues » dans la vessie, « ou » évacuées peu abondamment, « pâles, décolorées, légères », quand le contraire avoit lieu auparavant ; « des urines ayant un nuage

« noir ; le défaut de soif ; de la férocité ; la rougeur ; » la veille continuelle ; la peau sèche, ridée, imperspirable ; « les excrémens blancs (ce signe est toujours mortel) ». La respiration pressée dans une maladie qui n'est point une maladie de poitrine, et ne répondant point au pouls ; la déglutition quelquefois troublée, la boisson revenant par les narines, sans qu'il y ait angine, « sont les signes » d'une inflammation qui menace la tête ».

72. « Ces frénésies (71), quand elles existent, pré- » sentent l'une et l'autre les symptômes suivans : 1° la » dépravation des idées sensibles, ainsi que des sens » internes, de la raison et des affections ; 2° une férocité » croissante, intraitable, sans relâche, ou souvent un » sommeil turbulent ; 3° le pouls dur, la respiration » peu fréquente et très-développée ; 4° le visage ordi- » nairement très-rouge, vultueux, effrayant à voir ; les » yeux saillans et hagards, l'écoulement des narines ».

73. « Le pronostic est à-peu-près renfermé dans ce » qui suit » :

« La frénésie vraie est une maladie très-aiguë ; elle » fait périr au troisième, au quatrième et au septième » jour : elle passe rarement ce dernier ».

Les malades meurent dans les convulsions, ou apoplectiques, par la violence de l'inflammation, une lymphe coagulable transsudant entre les méninges, une sérosité abondante s'amassant dans les ventricules, comprimant les parties voisines.

« Ou elle dégénère en folie » incurable, par l'endurcissement, l'épaississement, l'adhérence des méninges.

« Augmentant peu à peu, elle devient extrême ».

« Elle se termine souvent par la léthargie, le coma, » la catalepsie ».

» Le vomissement érugineux à cause de l'inflamma-

» tion du cerveau ; le crachotement fréquent et sans » retenue sur les assistans ; le tremblement ; les matières » fécales et les urines supprimées ou de couleur blan- » che ; les urines crues ; les convulsions ; chercher des » flocons comme s'il en voltigeoit ; les yeux pulvérulens, fixes, regardant de travers, louches, un œil plus grand que l'autre, le blanc bombant, la pupille dilatée, immobile à la lumière ; un mâchotement continuel, avec écume à la bouche ; la déglutition laborieuse, bruyante, suffocante ; « le grincement de dents ; le défaut de soif, qui » annonce ordinairement les convulsions ; un change- » ment perpétuel dans les symptômes ; l'affaissement » d'un ulcère gorgé, sont les présages fréquens du plus » grand danger et de la mort ».

« La frénésie qui vient de la péripneumonie est mor- » telle : celle qui vient de la petite vérole est très-mau- » vaise : celle qui vient de l'iléus est mortelle ».

« Une inflammation de peu de durée, et l'âpreté de » la gorge qui gagne les parties supérieures, donnent » naissance à une frénésie mortelle. Ces malades tâton- » nent continuellement, et s'occupent laborieusement » d'une seule idée. ».

« Celle qui roule sur des choses nécessaires est la » plus mauvaise ».

74. « L'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts » de la frénésie a fait voir « l'inflammation du cerveau, « la gangrène, l'abcès, le sphacèle de ce viscère, ou des » ichors âcres et rongeans ».

75. « La cause prochaine de la frénésie vraie se déduit » de tout ce qui précède : c'est l'inflammation vraie » du cerveau « qui s'y est formée primitivement. Quant à celle » de la frénésie symptomatique, c'est une inflammation

» semblable, née du transport subit de la matière in-
» flammatoire » sur le cerveau ».

76. « Tout ce qui peut produire les deux espèces pourra
» faire l'office de cause prochaine (71) ».

77. « De plus, on tire de là le vrai diagnostic de l'une
» et de l'autre ».

78. « Le traitement exige qu'on fasse attention à ce
» qui suit » :

« Les varices ou les hémorrhoïdes qui fluent sont utiles
» aux frénétiques. Un flux de ventre est avantageux ».

« Une douleur qui survient à la poitrine » et aux extrémités, « ou même une toux violente, résout souvent
» le mal ».

« Une hémorrhagie produit le même effet ».

79. « La frénésie vraie exige au plus tôt les secours
» les plus puissans pour détruire l'inflammation produite
» dans le cerveau ».

80. « Ils doivent être pris principalement du traitement
» général de l'inflammation, en observant ceci » :

« Il faut saigner fortement, par une grande ouverture, plusieurs fois, « au pied », au bras, à la gorge, au « front » : ensuite appliquer des sangsues aux tempes, derrière les oreilles, et scarifier la nuque, faire boire « abondamment des décoctions délayantes, antiphlo-
» gistiques, nitrées; donner des lavemens antiphlogis-
» tiques, et même les rendre laxatifs; poser des sangsues
» au fondement », sur-tout s'il y a eu autrefois gonfle-
» ment aux hémorrhoïdes; faire un usage fréquent des
» collutoires, des gargarismes adoucissans; fomenter les
» narines, les yeux, les oreilles; raser la tête; mettre les
» pieds dans l'eau; appliquer des épispastiques, des
» ventouses, sur les parties inférieures; soulager le corps
» par un froid modéré, et le tenir sur son séant ».

81. « Mais si la frénésie provient d'une autre maladie » inflammatoire, il faut avant tout prendre garde si le ca- » ractère de cette maladie permet d'employer les moyens » qui viennent d'être exposés : s'il s'y oppose, alors il » faut la traiter par la méthode qui convient à cette ma- » ladie, en lui joignant toujours les remèdes dérivatifs » et topiques ».

82. Le camphre avec le nitre convient-il dans la frénésie vraie, ou n'est-ce pas plutôt dans le délire dépendant d'une trop forte irritation du système nerveux par la fièvre? Le musc convient-il, et quand? Peut-on donner l'opium après la saignée et les autres rafraîchissans? ne vaudroit-il pas mieux l'employer plus tard, quand la fièvre cesse, et qu'il reste un délire léger, de l'absence, de la foiblesse d'esprit, à cause du vide des vaisseaux? Certainement il sera nuisible dans le fort de la vraie frénésie.

83. On doit rapporter ici la frénésie des femmes en couches, de celles qui n'allaitent point, ou pas suffisamment. Elle prend ordinairement après le troisième jour depuis l'accouchement, sans époque marquée cependant, par un effet de la pléthore qui se porte au cerveau. Elle dégénère assez souvent en une espèce de manie qu'on guérit fréquemment.

84. Ici se rapporte également la frénésie par cause externe agissant sur la tête. On emploie pour la guérir les saignées comme dans *la vraie*, les purgatifs antiphlogistiques; les substances d'une température actuellement froide, telles que la neige, la glace, les compresses pénétrées de sel ammoniac, de nitre, appliquées sur toute la tête, et ensuite humectées avec de l'eau froide.

85. Les rechutes sont faciles: la convalescence est lente.

L'ANGINE.

86. « Un grand empêchement, beaucoup de douleur, » ou tout à la fois de l'empêchement et de la douleur dans » la déglutition et dans la respiration, par l'action d'une » cause morbifique sur les organes servant à ces deux » fonctions, placés au-dessus des poumons et de l'estomac, » s'appelle *angine* ».

87. « On en observe deux espèces : la première se » montre sans aucun signe de tumeur externe, ou même » interne : l'autre s'observe toujours avec quelque tumé- » faction dans une partie quelconque des organes dési- » gnés (86).

88. « La première arrive à la fin des longues maladies, » sur-tout après des évacuations énormes et souvent ré- » pétées : elle est accompagnée de la pâleur, de la sé- » cheresse et de l'affaissement du gosier ; c'est pourquoi » il y a ordinairement paralysie des nerfs et des muscles. » On la guérit rarement, et seulement en employant les » remèdes qui remplissent les vaisseaux vides d'un bon » suc vital, les échauffans, les fortifians. Dans la phthi- » sie, elle est presque toujours le signe d'une mort pro- » chaine ».

89. « Cette même première espèce paroît quelquefois » subitement, sans signes manifestes d'aucune maladie » antécédente. Il n'y a guère de remède; et presque tou- » jours, après la mort, on trouve le poumon en suppura- » tion ».

90. « Celle accompagnée de tuméfaction reçoit diffé- » rens nom, soit de la nature, soit du siége de la tumeur. » Ainsi, c'est l'angine catarrhale, l'inflammatoire, la pu- » rulente, la squirrheuse, la cancéreuse », la gangréneuse, la putride, la maligne, la pituiteuse, la bilieuse, l'éry-

sipélateuse, la scarlatine, la miliaire, l'aphtheuse, la morbilleuse, la varioleuse, la vénérienne, la convulsive ».

91. « Ces tumeurs (90) occupent la langue, ses mus-
» cles, le palais, les amygdales; la luette, ses muscles; les
» sinus frontaux, maxillaires, sphénoïdaux, un polype
» s'y formant, y prenant racine, s'y développant, bou-
» chant les narines, abaissant le voile du palais, rétré-
» cissant la gorge, fermant le pharynx et le larynx; les
» muscles de l'os hyoïde en totalité ou en partie; les mus-
» cles externes, internes, communs, propres, du larynx;
» la membrane musculaire interne, de la trachée artère;
» les muscles supérieurs du pharynx, et l'œsophagien:
» le muscle même de l'œsophage; les glandes assez voi-
» sines de la trachée-artère et de l'œsophage, pour que
» leur gonflement puisse comprimer ces conduits, telles
» que toutes les salivaires et celles qui n'ont point de siége
» fixe autour de ces parties, et enfin les glandes thyroïdes
» elles-mêmes ».

92. « Ce tableau (depuis 88 jusqu'à 92) fait voir claire-
» ment pourquoi ce mal a une terminaison si multipliée,
» si inopinée, et souvent si funeste ».

93. « Mais, cette maladie étant si diversifiée, pro-
» duisant des effets si variés, et exigeant qu'on varie
» également les remèdes et le traitement, la brièveté
» à laquelle nous sommes assujettis ne nous permet pas
» de ne rien omettre ». Ainsi il ne sera question particulièrement que de l'angine inflammatoire et de quelques autres espèces.

L'ANGINE INFLAMMATOIRE.

94. « Quand les glandes (91) ou les muscles (*ibid.*) sont
» enflammés, il en résulte la maladie » que je vais décrire

ici avec le plus grand soin, « à cause de son extrême in-
» tensité qui la rend funeste, et de la violence et la rapidité
» presque insurmontables de sa marche ».

95. « La cause de cette maladie (94) est, première-
» ment, toute cause, en général, capable de produire
» une inflammation quelconque; secondement, toute
» cause qui détermine particulièrement les causes de l'in-
» flammation vers les parties décrites (91), sur tout vers
» le larynx, le pharynx, l'os hyoïde et leurs muscles, et
» aussi vers le haut de la trachée-artère. Tels sont une
» disposition particulière aux jeunes gens, aux sanguins,
» aux roux; un exercice fréquent et fort de ces parties;
» une déclamation oratoire, le chant, des cris, la course
» rapide à cheval contre le vent lorsqu'il est froid, le jeu
» des instrumens à vent; un travail pénible à l'air froid;
» une chaleur brûlante après un grand froid, au prin-
» temps; la sécheresse du gosier par la chaleur de l'air
» inspiré et expiré à l'ardeur du soleil ou dans une fièvre
» inflammatoire ».

96. « L'angine produite par ces causes donne lieu à
» divers symptômes, dont quelques-uns sont effrayans,
» selon la différence de la partie qu'elle occupe ».

97. « Si la seule trachée-artère est affectée dans sa
» membrane interne, les autres parties restant intactes,
» alors il y survient de la tuméfaction, de la chaleur, de
» la douleur, une fièvre aiguë brûlante, et d'ailleurs au-
» cuns signes extérieurs; la voix est aiguë, glapissante,
» sifflante; l'inspiration se fait avec une douleur aiguë;
» la respiration est petite, fréquente, le malade se te-
» nant droit et faisant de très-grands efforts : de là la
» difficulté de la respiration pulmonaire; le pouls bientôt
» et étonnamment vacillant; des angoisses extrêmes; une
» mort précipitée. Cette angine est une de celles qui sont

» les plus funestes, sans donner de signes extérieurs. Plus, » d'ailleurs, le mal est voisin de la glotte et de l'épi- » glotte, plus, assurément, il est mortel ». Quelques-uns l'apellent angine polypeuse, membraneuse, trachéale : c'est la première espèce d'angine inflammatoire.

98. « Si c'est sur-tout le larynx qu'occupe une inflam- » mation aiguë, et que le siége du mal soit dans le mus- » cle blanc de la glotte et en même temps dans les par- » ties charnues qui servent à la fermer, il en résulte l'an- » gine la plus cruelle, et qui étouffe subitement. Les si- » gnes sont comme les précédens : la douleur, quand le » larynx s'élève pour la déglutition, est grande; elle aug- » mente en parlant et en criant; la voix est très-aiguë et » aigre; la mort arrive très-promptement au milieu d'an- » goisses extrêmes. Cette angine est, sans signes exté- » rieurs, la pire de toutes ». C'est la seconde espèce.

99. « Si les muscles seuls qui servent à élever l'os » hyoïde et le larynx sont fortement enflammés, les signes » spécifiques sont ceux-ci : la respiration est assez facile; » la déglutition extrêmement douloureuse dans son pre- » mier temps; il y a en même temps les signes de l'inflam- » mation en général, et ces signes s'observent dans les » muscles que l'on peut apercevoir ». C'est la troisième espèce.

100. « Mais quand le pharynx seul est enflammé, il » y a des signes spécifiques qu'on aperçoit en regardant » la gorge : le respiration est assez facile; la déglutition » douloureuse, impossible; ce qu'on veut avaler re- » vient par les narines, ou est poussé dans la trachée- » artère, et excite une toux violente; de là le manque » d'alimens et de boissons; le desséchement et l'exalta- » tion de toutes les humeurs du corps; la fièvre est moins

» intense; la mort termine plus tard la maladie ». C'est la quatrième espèce.

101. « Mais si les amygdales, la luette, le voile mo-
» bile du palais, ses quatre muscles ptérygoïdiens sont
» fortement enflammés, des accidens à-peu-près les mê-
» mes que dans l'espèce précédente (100) se manifestent :
» la respiration gênée, difficile, ne se fait point ou qu'à
» peine par les narines, et le passage à l'air vers la gorge
» est fort resserré; ce qu'on veut avaler revient par la
» bouche, à cause du resserrement et des douleurs ex-
» cessives; il y a un crachotement continuel; les amyg-
» dales laissent suinter sans interruption de leurs folli-
» cules une pituite abondante; on ressent une douleur
» aiguë dans l'oreille interne et dans le conduit qui s'y
» rend de la gorge; on entend une crépitation dans l'o-
» reille pendant la déglutition; il y a souvent surdité com-
» plète ». C'est la cinquième espèce : elle est la plus com-
» mune, et plus aisée à guérir que les autres.

102. « Que si toutes ces espèces (97 à 102) de l'angine
» inflammatoire, concourant plus ou moins, attaquent à
» la fois le malade, on conclut facilement que la maladie
» sera d'autant plus cruelle, qu'un plus grand nombre
» d'entr'elles se réuniront, et que les symptômes seront
» alors et plus multipliés et plus fâcheux ».

103. « Car le retour du sang dans les veines jugulaires
» étant alors empêché, et elles-mêmes se trouvant com-
» primées, il y a enflure de la gorge, des lèvres, de la
» langue, du visage; saillie de la langue hors de la bou-
» che, sa torsion, son inflammation; rougeur des yeux,
» gonflement et saillie horrible de ces organes; compres-
» sion forte du cerveau par les mêmes causes : de là, la
» vue, l'ouïe, le tact émoussés; le délire; la bouche béan-
» te; le râle; l'impossibilité de se coucher dans la craint-

» de suffoquer ; la rougeur, la tumeur, la douleur, la pul-
» sation souvent visibles au cou, à la poitrine, à la région
» cervicale ; d'où résulte le gonflement variqueux des
» veines jugulaires, frontales, ranines ».

104. « Toute angine suit la marche ordinaire d'une in-
» flammation générale, produit et subit les mêmes chan-
» gemens ».

La première espèce (97) se termine premièrement, par une résolution bénigne : secondement, par une fausse crise, la transsudation subite d'une lymphe coagulable, d'où suit ordinairement une mort subite, par suffocation : on guérit rarement, par l'expulsion, en toussant, d'une fausse membrane ; troisièmement, par un abcès et par la phthisie qui en résulte.

La seconde espèce (98) d'angine se termine premièrement, par résolution : secondement, par suppuration, laquelle, ou cède aux émolliens, aux balsamiques, etc., ou amène la phthisie trachéale, et enfin la phthisie pulmonaire : troisièmement, par la transsudation subite d'une lymphe coagulable, et l'issue varie : quatrièmement, en suffoquant dès les premières heures ou les premiers jours, l'ouverture de la glotte se trouvant effacée : cinquièmement, par la gangrène.

Les troisième et quatrième espèces (99 et 100) d'angine subissent les terminaisons ordinaires aux parties musculeuses enflammées.

La cinquième espèce enfin se termine premièrement, par résolution : secondement, par une crise subite, la transsudation d'une lymphe inflammatoire : troisièmement, par un abcès qui s'ouvre très-communément à l'intérieur, très-rarement à l'extérieur, soit spontanément, soit à l'aide du pharyngotome : quatrièmement, « par une
» tumeur d'apparence squirrheuse : cinquièmement, en

» suffoquant par son trop grand volume : sixièmement, par
» une métastase soudaine au cerveau, au poumon, etc. :
» septièmement, par la gangrène ».

105. « Si donc les signes font connoître qu'il existe une
» angine de la première et de la seconde espèce, il faut
» examiner sur-le-champ s'il n'y a encore qu'une simple
» inflammation, et dans ce cas tenter, le plus promptement possible, la résolution par les remèdes les plus
» efficaces. C'est pourquoi, d'abord on fera tout de suite
» une ample saignée, que l'on répétera jusqu'à ce que
» la foiblesse, la pâleur, le refrodissement, l'affaissement des vaisseaux apprennent que l'action de ce qui
» reste de sang ne peut pas augmenter la tumeur et la
» rigidité des petits vaisseaux » ; on appliquera des sangsues à l'extérieur, dans le voisinage ; on saignera à la jugulaire plutôt qu'à la ranine : « deuxièmement », on donnera « fréquemment » des lavemens émolliens, laxatifs :
« troisièmement, la nourriture sera très légère et très-
» douce, et il en sera de même des boissons : quatrièmement, les médicamens seront nitrés et acidulés :
» cinquièmement, on emploiera constamment des fumigations de vapeurs humides, émollientes, tièdes ; des
» fomentations à l'extérieur ; des épispastiques dérivatifs,
» des ventouses » scarifiées et des sèches ; « des sinapismes appliqués au cou et à la poitrine ».

106. « La troisième espèce, rarement aussi dangereuse
» que la première et la seconde, exige les mêmes remèdes (105), mais moins énergiques. Les cataplasmes
» anodyns, relâchans, les émolliens à l'extérieur sont
» sur-tout nécessaires dans ce cas ».

107. « Enfin, quand l'angine (100, 101, 102), encore
» inflammatoire, a lieu, elle exige la réunion des mêmes
» remèdes (105, 106) : mais il faut y ajouter l'humecta-

» tion continuelle de la bouche et du gosier, au moyen » des atténuans nitreux très-doux, des délayans aqueux » *tièdes*, des relâchans onctueux, qu'on peut garder dans » la bouche sans les agiter, appliquer en gargarisant dou- » cement, injecter avec une seringue: on ne discontinuera » point l'usage de ces moyens, de peur que les parties ne » se dessèchent ».

108. « Si tous ces moyens n'ont pas été tentés, ou l'ont » été trop tard, ou l'ont été inutilement (105, 106, 107); » si la maladie est très-récente et suffocante; si le siége » de la cause est au-dessus du lieu propre à l'incision; » si les symptômes sont très-fâcheux, et que cependant » la gangrène n'ait pas encore lieu, sur-le-champ, après » avoir porté un pronostic très-défavorable, il faut pra- » tiquer la bronchotomie ».

109. « On la fera, après avoir disposé convenablement » le corps du malade, sur la trachée-artère, à un pouce » au-dessous du larynx, en incisant la peau et les tégu- » mens; en écartant les muscles; en coupant un inter- » valle entre les anneaux de la trachée-artère; en y plaçant » une canule d'argent; ensuite, lorsque la cause qui avoit » nécessité cette opération est détruite, en guérissant la » plaie. Pendant ce temps, si la déglutition est impossible, » on donnera des lavemens nourrissans ».

110. Il y a chez certains sujets une disposition particu- lière à l'angine.

111. Après une forte inflammation des amygdales, le corps de la glande, sain d'ailleurs, reste assez souvent plus volumineux qu'il ne doit l'être.

112. Quelquefois aussi la tumeur de l'amygdale reste comme squirrheuse, indolente; sans nuire, mais incura- ble : elle est occasionnée par l'extravasation d'une lymphe

inflammatoire, qui s'est répandue et endurcie dans la glande. Elle diffère du vrai squirrhe.

113. Elle diminue un peu par le seul laps du temps, et devient plus dure.

L'ANGINE SUPPURATOIRE.

114. « Si le mal est déjà avancé au point qu'un com-
» mencement de suppuration du lieu affecté se fasse
» connoître par ses signes, on préparera une issue à
» l'abcès, par les moyens médicinaux, et par les remèdes
» généraux que fournit la chirurgie; mais sur-tout par un
» gargarisme émollient dont on fera usage continuelle-
» ment; par un large cataplasme relâchant; en perçant
» l'endroit, si on peut l'apercevoir; par la bronchotomie
» (108, 109) ».

115. « Mais l'espèce d'angine décrite ci-dessus (97,
» 98) peut rarement croître jusques là : car ou elle se
» résout auparavant (105), ou elle fait périr ».

L'ANGINE GANGRÉNEUSE.

116. « Si, enfin, les causes de l'angine (95) vont en
» augmentant, et qu'elles se fixent sur les parties les
» plus essentielles (97, 98), ou en même temps sur les
» parties externes (100, 101), elle finit souvent par une
» gangrène mortelle : ce qu'on reconnoît, 1° aux signes
» généraux de la gangrène, qui sont exposés ailleurs,
» en en faisant l'application aux parties affectées et dont
» la fonction est lésée; 2° aux signes particuliers : si la
» tumeur et la rougeur, remarquables auparavant, ont
» disparu subitement, sans cause favorable; si la douleur
» a disparu de la même manière; si le fond de la bouche

» devient subitement lisse et uni, sec, poli, livide : la » grandeur du mal, ses progrès, le rendent absolument » incurable ».

117. « L'angine des amygdales, de la luette, du palais, » dégénère en squirrhe autour de ces parties, d'après les » causes connues des squirrhes. On le reconnoît donc aisé- » ment : mais on le guérit difficilement, lorsque déjà il » est dégénéré en cancer (118) ».

L'ANGINE SQUIRRHEUSE.

118. « Si une tumeur squirrheuse et prenant beaucoup » d'accroissement occupe les glandes dont on a parlé » (91), on le reconnoît aux signes du squirrhe, et par la » connoissance de son siége on prévoit l'angine qui doit » avoir lieu, ou on s'assure de son existence quand elle » est formée : alors si l'extirpation peut s'en faire, c'est » le seul remède sûr; ou bien, dans les parties internes, » aux environs de la gorge, on tentera avec beaucoup de » réserve l'application du caustique ».

L'ANGINE CONVULSIVE.

119. « Si les nerfs moteurs des organes de la dégluti- » tion ou de la respiration ne peuvent plus exercer leur » action sur ces organes, il en résultera l'angine paraly- » tique : telle est celle qu'on dit avoir lieu par la luxation » de l'apophyse odontoïde de la seconde vertèbre, ou » d'une autre vertèbre cervicale. Si une cause quelcon- » que de convulsions occupe les muscles du pharynx ou » du larynx, elle produit une angine subite, suffocante : » telle est celle qui, souvent, chez les sujets épileptiques, » spasmodiques, hystériques, hypocondriaques, paroît,

» disparoît, reparoît. On la guérit sur-tout par les moyens
» propres au traitement de ces maladies ».

L'ANGINE AQUEUSE.

120. « L'angine aqueuse, œdémateuse, provenant d'un
» catarrhe d'humeurs ténues, consiste dans l'empêchement ou la douleur de respirer ou d'avaler, avec tuméfaction lymphatique des organes de ces fonctions ou des parties voisines ».

121. « Elle a donc son siége, comme les autres amas aqueux, dans cette partie des glandes où se dépose et se tient en réserve la lymphe fournie par les artères ».

122. « Elle reconnoît donc pour cause tout ce qui empêche la sortie libre de la lymphe : or, le nombre et la diversité de ces causes sont considérables. Une compression quelconque des veines dans lesquelles, peut-être, les conduits excréteurs de ces glandes se dégorgent; une obstruction formée dans le follicule même de la glande par une concrétion gypseuse, de la pituite, un calcul, un fongus, et autres choses semblables qui s'y engendrent; une obstruction produite dans les conduits eux-mêmes par les mêmes causes; la compression de ces parties; le froid appliqué aux extrémités des conduits excrétoires; la circulation plus foible des humeurs ».

123. « Les effets de ce mal sont un gonflement aqueux, blanc, froid; la compression des parties voisines; l'empêchement des fonctions qui dépendoient de ces parties non comprimées ».

124. « De là les signes diagnostics (120, 121, 122) et pronostics (123) s'aperçoivent très-facilement ».

125. « Or, dans ce cas, le traitement s'opérera 1° par

» les moyens qui résolvent, déplacent les causes obs-
» truantes, ou les enlèvent, soit par la corrosion, soit par
» l'incision. Ici se rapportent les émolliens, les apéritifs,
» les relâchans, appliqués sous forme de fomentation,
» de cataplasme, de gargarisme, d'injection, de collu-
» toire, de vapeur; ainsi que les frictions, les caustiques,
» l'instrument tranchant; 2° par ceux qui diminuent
» l'abondance de la lymphe, en évacuant par les lieux
» opposés : ce qu'on obtient par les apophlegmatisans,
» les vésicatoires, les sudorifiques secs internes et ex-
» ternes, les diurétiques analogues, les hydragogues pur-
» gatifs; 3° par l'abstinence des boissons, par une nour-
» riture échauffante, desséchante; 4° en augmentant la
» force de la circulation par les remèdes connus ».

126. « Ce tableau de l'angine (de 86 à 126) fait com-
» prendre la raison de ces observations d'Hippocrate » :

« Une angine sans aucun signe bien apparent, qui ne
» se fait connoître que par la suffocation orthopnoïque,
» avec fièvre aiguë, grande douleur de tête ou des jam-
» bes, sans signes favorables, est promptement mortelle,
» c'est-à-dire, le premier, le second ou le troisième
» jour ».

« Une angine qui est due et qui survient à d'autres
» maladies inflammatoires, ou les espèces d'angine (97,
» 98), si elles naissent de celles (99, 100, 101), sont
» mortelles ».

« Une angine dans laquelle l'écume sort de la bouche;
» une sérosité ténue est exprimée; le malade rend ses
» matières fécales sans le sentir; la fièvre est très-aiguë;
» aucun signe sensible ne se manifeste; la tumeur, la rou-
» geur, la pulsation dans la gorge ou dans la langue dispa-
» roissent, la suffocation ayant lieu cependant, est tou-
» jours et promptement mortelle ».

127. Il y a plusieurs autres espèces d'angine *symptomatiques* d'autres maladies : on connoît par celles-ci et leur nature et leur traitement.

LA PLEURÉSIE HUMIDE,

OU ANGINE BRONCHIALE.

128. L'inflammation s'empare quelquefois des bronches et de leurs ramifications : ce qui donne lieu à une fièvre aiguë-continue, avec douleur de côté intérieure, inflammatoire, qui augmente par la toux et dans l'inspiration, avec des crachats safranés, sanguinolens.

C'est ce qu'on appelle *pleurésie humide*.

129. Elle diffère par son siége de la pleurésie sèche, qui affecte la plèvre : différence que n'ont pas observée ceux qui ont disputé sur le siége de la pleurésie.

130. Ses causes sont les causes générales des inflammations, et celles aussi qui produisent les angines, sur-tout l'angine trachéale et la péripneumonie.

131. Ses terminaisons sont aussi les mêmes que celles de ces maladies, ayant d'ailleurs égard à la partie affectée : savoir, par la santé, par d'autres maladies, par la mort.

132. Ses terminaisons par la santé sont, 1° une résolution bénigne, quand la maladie est légère, produite par des causes légères ; 2° une crise par les crachats, par les sueurs, par les urines, par les selles, arrivant après la coction, et aux jours critiques, qui sont pour l'ordinaire les quatrième, cinquième, septième, neuvième, onzième jours.

133. Elle se termine aussi par le dépôt subit de la matière de l'inflammation dans les cavités aériennes, la

coction ayant précédé, et à l'approche d'un jour critique. L'évènement varie.

134. La maladie exige la méthode antiphlogistique, proportionnée à la grandeur de l'inflammation: savoir, des saignées, des boissons tièdes, émollientes, nitrées, des bains du poumon, en respirant la vapeur de l'eau.

135. Les autres terminaisons doivent être présumées soit de la connoissance de l'inflammation en général, soit de ce qui a été dit de l'angine inflammatoire.

136. On voit par tout ce qui a été dit jusqu'à présent, pourquoi les crachats purulens, après une *pleurésie humide*, dénotent une maladie difficile à guérir, et une maladie incurable après une pleurésie sèche. On voit clairement aussi, qu'une grande partie de ce qui a été dit par les anciens et même par les modernes, sur la pleurésie, se rapporte sur-tout à *celle ci*, à la *pleurésie humide* ou à *l'angine bronchiale*.

On comprend aussi pourquoi cette maladie se joint si fréquemment avec la maladie dont il va être question, et forme avec elle la pleuro-péripneumonie.

LA PÉRIPNEUMONIE VRAIE.

137. « Si une inflammation vraie se forme » dans le poumon, « la maladie s'appelle péripneumonie ».

138. « Les signes sont, 1° ceux de la fièvre inflamma-
» toire; 2° ceux qui sont particuliers au poumon enflam-
» mé : un sentiment continuel d'oppression, et de là,
» ainsi qu'à raison d'une toux sèche, humide, avec cra-
» chats sanguinolens, la difficulté de faire des inspirations
» un peu profondes ».

139. « Le plus grand nombre des causes peut être rap-
» pelé, 1° aux causes générales de toutes les inflamma-

» tions par tout le corps ; 2° à celles qui affectent de pré-
» férence le poumon : tels sont un air humide, sec,
» chaud, froid, pesant, léger, chargé d'exhalaisons caus-
» tiques, astringentes, coagulantes, et péchant de ces
» diverses manières : un chyle formé de principes épais,
» secs, visqueux, mêlés ou non mêlés avec des âcres ; les
» exercices violens des poumons, par la course, la lutte,
» les efforts, le chant, les cris, l'équitation rapide contre
» le vent ; les poisons coagulans, caustiques, resserrans,
» introduits dans les veines qui vont au cœur ; les fortes
» agitations de l'ame ; une angine avec oppression de poi-
» trine et orthopnée ; une pleurésie forte ; une grande pa-
» rafrénésie » ; l'hépatitis ; une prédisposition particulière,
souvent héréditaire.

140. « Dès que » ces causes ont produit la maladie, et qu'une portion un peu considérable de l'un des poumons est enflammée, « le sang séjourne ; les vaisseaux se
» distendent ; la partie la plus liquide est exprimée
» comme par transsudation, et la plus épaisse s'accumule ;
» le sang qui peut encore circuler se rassemble presque
» toute entier entre les cavités droites du cœur et les ex-
» trémités des artères pulmonaires : de là, le poumon pe-
» sant, incapable de se développer, livide ; les cavités
» gauches du cœur privées de sang ; la foiblesse extrême,
» le pouls grêle, mou, inégal, de toute manière ; la res-
» piration petite, fréquente, difficile, droite, avec une
» petite toux, chaude ; la stagnation du sang devant l'o-
» reillette et le ventricule droit ; une rougeur extraordi-
» naire de la face, des yeux, de la bouche, du gosier,
» de la langue, des lèvres » ; une physionomie hébêtée,
soporeuse, demi-apoplectique ; « enfin la mort par suffo-
» cation, avec une anxiété inexplicable et du délire ».

141. « Si un tel mal (140) affecte tout à la fois et for-

» tement les deux poumons, une mort prompte et inévita-
» ble s'ensuivra ; car aucun remède antiphlogistique ne
» peut alors aider la nature ».

142. « Mais s'il n'occupe qu'une petite portion dans
» un poumon, et que ses causes ne soient pas trop fortes,
» il y a quelque espoir, incertain pourtant, de le pouvoir
» bien guérir ».

143. « On peut tirer jusqu'à un certain point de ce qui a
» été dit (138 à 143), les signes diagnostics et pronostics,
» sur-tout si nous considérons que ses terminaisons sont
» comme celles de l'inflammation : c'est ce qui fait aussi
» qu'il passe à certains états dans les différens temps de sa
» durée, de telle manière qu'il se termine par la santé, par
» une autre maladie, par la mort ».

144. « Il se guérit, 1° par résolution bénigne, le qua-
» trième ou le cinquième jour, si le tempérament est
» lâche », les humeurs douces, l'inflammation peu
considérable, non compliquée soit avec une autre
maladie des poumons, soit avec une autre fièvre, et
s'il n'y a pas une disposition héréditaire à cette ma-
ladie ; 2° par crise, le septième, le neuvième, le on-
zième, le quatorzième jour, savoir, « (*a*) par une expec-
» toration prompte, facile, abondante, de crachats jau-
» nes, mêlés d'un peu de sang, assez épais, apaisant
» la douleur, amendant la respiration, rendant le pouls
» plus développé et plus plein, et devenant bientôt blancs
» et doux; cela a lieu ainsi lorsque le siége du mal n'est
» pas très-étendu. (*b*) Par un flux de ventre bilieux, sou-
» lageant le malade, et évacuant des matières presque
» semblables aux crachats déjà décrits. (*c*) Par des uri-
» nes copieuses, épaisses, avec dépôt, soulageant le ma-
» lade, le dépôt étant d'abord rouge, et blanchissant par
» degrés », commençant à couler « avant le septième

» jour » et continuant ensuite. « Et alors la respiration » est facile, la fièvre douce et de bon caractère ; le malade » n'est point altéré ; la chaleur, l'humidité, le relâchement, » la souplesse sont uniformes par-tout le corps ».

145. « La péripneumonie vraie se termine en une autre » maladie, dépendante de la nature de l'inflammation, ou » du poumon lui-même, selon qu'il est privé par là de son » action particulière ».

146. « Ainsi, premièrement, elle se termine par sup- » puration, qui a lieu lorsque la matière inflammatoire, » que la nature elle-même ne peut résoudre, que l'art » n'a point amendée, douce cependant, stagnante, chaude, » poussée, rompt les petits vaisseaux, les résout en pus, » et étendant ou rongeant les parois qui la retiennent, » forme un abcès, ou une vomique, dans l'espace de qua- » torze jours ».

147. « On est assuré que cela (146) arrivera, par les » observations suivantes : premièrement, si les signes » certains d'une péripneumonie assez forte, sans être ce- » pendant très-violente, ont d'abord existé : secondement, » si la résolution et ses signes (144) n'ont pas paru assez » promptement : troisièmement, si les symptômes (140) » n'ont cédé ni à des crachats cuits et expectorés à des » jours critiques, aux » quatrième, « cinquième, septième, » neuvième, onzième, quatorzième jours, dans l'ordre » qui, par le changement successif de l'excrétion, an- » nonce la guérison ; ni aux saignées ; ni aux médicamens ; » ni à une diète convenable : quatrièmement, si, au con- » traire, des symptômes, non pas des plus mauvais, opi- » niâtres, persistent avec un délire continuel, un pouls » ondulent et mou ».

148. « On reconnoît que la suppuration s'opère effec- » tivement, premièrement, à l'existence des signes

» (147) : secondement, à des frissons légers, vagues, fré-
» quens, sans cause manifeste; à la rémission de la dou-
» leur; à la continuation de la dyspnée; à la rougeur des
» joues et des lèvres; à la soif; à une petite fièvre, sur-
» tout le soir; à un pouls foible et mou ».

149. « Mais la suppuration déjà faite se reconnoît pre-
» mièrement, aux signes précédens (147, 148) : seconde-
» ment, à une toux opiniâtre, sèche, augmentant après
» le repas ou le mouvement; à une respiration difficile,
» petite, avec essouflement, avec bruit, augmentant après
» le repas ou le mouvement; au coucher, qui n'est sup-
» portable que sur un seul côté, le côté affecté; à une
» petite fièvre continue, périodique, que les alimens,
» les boissons, le mouvement font redoubler, accompa-
» gnée de la rougeur des joues et des lèvres; au défaut
» d'appétit; à une grande soif; à des sueurs nocturnes,
» sur-tout vers le cou et le front; à une urine écumeuse;
» à la pâleur; à la maigreur; à une foiblesse extrême ».

150. « Cet abcès formé se termine de diverses maniè-
» res : premièrement il suffoque, la tumeur occupant
» tout le poumon, ou, par sa compression, empêchant
» l'action de ce qui est resté libre dans l'organe : deuxiè-
» mement, il suffoque, par la sortie subite du pus, la
» vomique se déchargeant d'un seul coup dans la tra-
» chée-artère : troisièmement, il se vide par des crachats
» purulens, qui soulagent, qui consument : quatrième-
» ment, il se vide par l'épanchement du pus dans la ca-
» vité de la poitrine, ou dans les écartemens du médias-
» tin; de là, la consomption, différentes phthisies, l'em-
» pyème presque mortel ».

151. « Une autre maladie provient de la péripneumo-
» nie, lorsque la matière inflammatoire (146, 147, 148)
» est résorbée dans les petites veines du poumon, et dé-

» posée dans certains endroits : par là le poumon est
» débarrassé et une autre partie est surchargée : si cette
» partie est moins nécessaire à la vie, la transposition est
» favorable ; mais si elle a flué sur le foie, la rate, le cer-
» veau, et autres parties de la même importance, la mé-
» tastase sera le plus souvent très-fâcheuse. De là sur-
» viennent », chez les péripneumoniques, « des abcès
» vers les oreilles, les extrémités inférieures, les hypo-
» condres ».

152. « On reconnoît que de tels abcès auront lieu,
» premièrement, par l'observation des signes d'une pé-
» ripneumonie pas très-mauvaise (147, 148, 149), avec
» une fièvre modérée, point maligne, continue cepen-
» dant; avec douleur de poitrine, anxiété, pesanteur,
» dyspnée, non excessives; sans signes de résolution
» (144) : secondement, si, avec ces symptômes, le pouls
» vacille beaucoup, de toute manière, continuellement :
» troisièmement, s'il y a des douleurs, des rougeurs,
» des chaleurs, des tensions aux environs des parties dé-
» signées (151) ».

153. « On sait que ces abcès auront lieu vers les extré-
» mités inférieures, 1° si les signes que des abcès auront
» lieu (152) existent; 2° si avec ces signes il y a en outre
» ceux d'une légère inflammation vers les hypocondres ».

154. « On sait qu'ils auront lieu vers les oreilles, 1° si
» les signes (152) existent; 2° si en même temps les hy-
» pocondres sont mous ».

155. « On sait qu'ils se dirigent vers le foie, 1° si les
» signes (152) existent; 2° par une douleur constante au
» foie, les urines étant jaunâtres, et la peau de la mê-
» me teinte. De là souvent » un hépatitis secondaire,
» les maux les plus terribles, une vomique se formant au
» foie ».

156. « Ces abcès (153, 154), s'ils soulagent le poumon ;
» s'ils enlèvent la fièvre ; s'ils sont purulens ; s'ils restent
» ouverts, fistuleux ; s'ils arrivent assez tôt, avant le neu-
» vième jour, sont alors toujours salutaires : mais s'ils se
» produisent, les crachats étant déjà purulens et n'étant pas
» plus jaunes, sans que le soulagement spécifié ait lieu, ils
» sont mauvais ; si déjà formés ils disparoissent, dans la
» crudité de la maladie, la péripneumonie revenant, ils
» sont absolument mortels ».

157. « Cette maladie dégénère aussi en tumeur » comme squirrheuse « du poumon, si la matière » inflammatoire, exprimée hors des vaisseaux par une crise qui l'égare, se répand dans la substance du viscère, et s'épaissit en tumeurs et en tubercules indissolubles : « de là, la
» respiration reste toute la vie difficile, droite, avec
» une petite toux, accidens qui augmentent après les re-
» pas ou le mouvement, sans qu'il existe des signes de
» vomique cachée décrits (149) » : il reste en outre une tendance particulière à de nouvelles péripneumonies originaires et symptomatiques.

158. On observe à-peu-près les mêmes choses, si la matière inflammatoire, à raison d'une crise semblable qui l'égare, s'épanche dans la cavité du thorax : à moins que la grande abondance de la matière épanchée par une crise soudaine ne suffoque subitement le malade.

Une petite quantité de matière inflammatoire, dans une crise faite peu à peu, dégénérera en une fausse membrane, qui deviendra avec le temps étonnamment vasculeuse, tenace, coriacée, demi-cartilagineuse, environnera les poumons, les serrera étroitement, adhérera fortement à la plèvre : ce qui produit les inconvéniens énoncés.

159. Quelquefois, vers un jour critique, après la coction, et sans signes de suppuration ou future ou déjà

faite, la lymphe inflammatoire se dépose tout à coup dans les vésicules et dans les ramifications bronchiques : d'où résulte, ou la guérison du malade, si la matière est en petite quantité, et rejetée avec facilité; ou la mort par une suffocation inopinée, si elle s'épanche tout d'un coup.

160. L'hydropisie accompagne ou suit aussi assez fréquemment la péripneumonie.

161. « Enfin si » le poumon « est saisi d'une inflam-
» mation très-violente, de cause soit interne, soit externe
» (139), la gangrène naît en peu de temps, et de là
» bientôt le sphacèle à raison de l'abondance et du mou-
» vement du sang » qui est embarrassé dans ce viscère
excessivement enflammé, « ainsi que du mouvement
» continuel d'un organe très-délicat. On connoît que cela
» arrivera, 1° par les signes d'une très-violente péripneu-
» monie (140) qu'aucun évènement spontané, aucun
» secours de l'art n'aura apaisée; 2° par une foiblesse
» extrême, rapide, qui se manifeste sur-tout par le pouls;
» 3° par le froid des extrémités. On connoît que cela est ar-
» rivé, si ces symptômes ont précédé, et aux crachats qui
» sont ichoreux, sans consistance, cendrés, livides, noirs,
» fétides. De là une mort prompte ».

162. « L'observation de l'histoire de la maladie et
» l'ouverture des cadavres de ceux qui en sont morts,
» confirment ce qui a été dit jusqu'ici » : car on trouve
le poumon des péripneumoniques augmenté en poids, en volume, en dureté; attaché à la plèvre par une membrane épaisse, blanchâtre, quelquefois foiblement, fortement, très-fortement adhérente, formée de différentes lames d'une consistance variée, qui le renferme, et qui est attachée par différens points au poumon et à la plèvre. Il y a de la sérosité épanchée en quantité in-

déterminée dans la cavité du thorax où est contenu le poumon enflammé.

163. « D'où il est évident que la maladie que les anciens » ont décrite sous ce nom est la vraie inflammation des » poumons ».

164. « Et ce pronostic sera honorable, qui déclarera que » cette maladie est toujours très dangereuse, à raison de » l'extrême nécessité des fonctions du poumon pour la vie, » et pour guérir la matière inflammatoire ; à raison de la » quantité et de l'impétuosité du sang qui y est continuel- » lement apporté ; à raison du mouvement perpétuel du » viscère ; à raison de sa situation, qui se refuse à » l'application des remèdes, de l'extrême délicatesse des » vaisseaux qui se romproient facilement, de l'impossibilité » d'opérer une révulsion, ce qui est si important dans le » traitement de l'inflammation ».

165. « De là (164), on voit évidemment quand, pour- » quoi, et avec quels symptômes elle se termine par la » mort : savoir, quand tout le poumon, conjointement » avec le cœur, est enflammé : quand le cœur tombe de » côté ; quand le malade est frappé de paraplégie, » froid, sans sentiment ; il meurt alors le second ou » le troisième jour. Si les urines, bonnes et cuites au » commencement de la maladie, deviennent ténues après » le quatrième jour ; si, dans la vigueur de la maladie, » le malade est forcé de se tenir sur son séant ; s'il y a » du pus dans les selles ; si la péripneumonie est sèche, » avec un bouillonnement bruyant dans la gorge par la » réplétion du poumon ; si elle est violente, dans un » sujet fort sec, dur, calleux, exercé ; si elle est mau- » vaise, avec des gouttes d'un sang très-rouge tombant » des narines ; si elle est sèche, avec des taches rouges » éparses sur la poitrine ; si le coryza ou un éternuement

» fréquent l'a précédée ou suivie ; si elle doit son origine
» à une fièvre lente ; si des crachats bilieux mêlés de pus
» commencent à paroître aussitôt après le sixième jour ;
» si, dès le commencement, les crachats sont fort san-
» guinolens, jaunes sans mélange, blancs et arrondis,
» très-écumeux ; s'ils n'apaisent point la douleur ; s'ils
» sont bruns, couleur de boue, de lie, livides, variables,
» verdâtres ; si ni la fièvre, ni la difficulté de respirer ne
» diminuent, le malade meurt le septième ou le neuvième
» jour. Et la mort survient lorsque le pouls manque, que
» tout est froid, que la poitrine seule, la tête et le cou
» sont brûlans, les joues rouges et livides ».

166. « Le traitement doit varier selon les différences
» dans l'état de la maladie et des symptômes, en sorte
» que, dans la même maladie, ce qui est utile dans un
» temps nuit cependant si on le donne dans un autre ».

167. « Si donc, dans une péripneumonie, tous les signes
» décrits (144, n° 1) existent, il faut employer le repos
» du corps et de l'esprit ; un air tiède, humide ; le bain
» de vapeurs d'eau douce dirigées vers les poumons, les
» narines, la bouche, les pieds, les jambes ; une diète
» ténue, une boisson légère ; des médicamens aqueux,
» nitreux, farineux, miellés ».

168. « Si c'est l'état décrit (144, n° 2, *a*) qui a lieu, il
» faut employer les mêmes moyens (167) et des médica-
» mens émolliens, dépuratifs, provoquant l'expectora-
» tion, doucement restaurans, les vapeurs : il faut éviter
» alors la saignée, la purgation, les sudorifiques, et tout
» ce qui troubleroit l'excrétion indiquée ».

169. « Si c'est l'état décrit (144, n° 2, *b*), les doux lave-
» mens émolliens, les fomentations douces sur le ventre,
» les décoctions émollientes, les relâchans au plus petit

» degré sont utiles, en faisant en même temps ce qui est
» prescrit (167, 168) ».

170. « Dans l'état (144, n° 2, *c*), on fera comme il est dit » (167, 168, 169), et on ajoutera les bains de pieds; les » fomentations des reins par les lavemens émolliens au » dedans, les linimens au dehors, et des décoctions diuré- » tiques » émollientes « en boisson ».

171. « Si on reconnoît aux signes (140) une inflamma- » tion récente, considérable, sèche, dans un sujet robuste, » bien portant peu auparavant, exercé, il faut recourir » aussitôt, premièrement, à une saignée prompte, co- » pieuse, que l'on modérera, ou que l'on répétera, selon » le degré du mal, afin de diminuer la quantité de ce qui » est épaissi, et procurer de la place aux délayans: secon- » dement, à des bains de vapeurs émollientes que l'on » appliquera sans discontinuer au poumon, souvent au » reste du corps: troisièmement, à des décoctions dé- » layantes, résolutives, émollientes, laxatives, antiphlo- » gistiques, nitreuses, anodynes, à prendre très-chaudes, » par petites doses, répétées continuellement: quatrième- » ment, à des lavemens très-doux antiphlogistiques: cin- » quièmement, à une diète très-légère prise dans les sub- » stances antiphlogistiques ».

172. « Si une inflammation considérable, avec une fiè- » vre et d'autres symptômes violens, a duré » trop long-temps, « et qu'il y ait des signes d'une inflammation qui » déjà tende à la suppuration (147, 148, 149), il y a tou- » jours beaucoup de danger, quoiqu'alors la maladie » doive durer plus long temps, et donner de la marge pour » le traitement. Dans ce cas, premièrement, on ne sai- » gnera point; ou si » un reste d'inflammation crue « l'exige » on saignera » en proportion: « secondement, on pres- » crira une diète douce, mais tant soit peu incrassante, et

» composée de maturatifs : troisièmement, on emploiera
» des bains de poumon émolliens et maturatifs », jusqu'à
la formation de l'abcès.

173. « Si les signes apprennent qu'il y a un abcès for-
» mé dans le poumon (149), il faut accélérer sa rupture
» dans la trachée-artère ». Ainsi, « on se servira des mê-
» mes moyens (172), en y ajoutant des potions qui provo-
» quent doucement la toux, et qui en même temps rem-
» plissent, afin que le foyer de l'abcès puisse être débar-
» rassé du pus bien formé, les vaisseaux étant atténués,
» la vie soutenue. La rupture étant faite », on s'efforcera
d'opérer « la dépuration prompte et sûre du lieu ul-
» céré ».

174. « On tente la rupture, si, après avoir fait prendre
» des alimens en grande quantité, doux, un peu gras, et
» boire du vin foible, on agite le poumon où l'abcès est
» formé (150), et qui est préparé, par des vapeurs chau-
» des, des cris, de la toux, des expectorans, la secousse
» d'un navire ou d'une voiture ».

175. « Ensuite, aussitôt que les signes auront appris
» que l'abcès est rompu, il faudra employer la diète lac-
» tée, la diète végétale très-adoucissante et difficilement
» putrescente ; en outre, dans le jour, des apéritifs, des
» détersifs ; le soir des opiatiques légers ; les vapeurs
» émollientes ».

176. « Mais si les signes (152) apprennent que l'état
» (151) existe déjà, sans qu'il y ait cependant jusques-là
» aucun pronostic certain du lieu où la matière se por-
» tera : alors il faut employer » des émulsions légèrement
camphrées, « une diète légère, fluide, doucement aro-
» matique, un peu vineuse ; que le corps soit en repos ;
» que les médicamens soient émolliens, du genre des
» apéritifs légers ; qu'on soigne l'état du poumon par l'u-

» sage des émolliens : par ces moyens, ou la matière de la
» maladie sera déterminée à se porter quelque part : ou,
» dissoute davantage, elle sortira par un excrétoire ».

177. « Mais si, outre les signes (152), il y a encore ceux
» (153, 154), qui indiquent la détermination, on fera ce
» qui vient d'être prescrit (176), et en même temps on
» agira sur l'endroit connu d'avance (153, 154), par la suc-
» cion, le relâchement, les stimulans, les apéritifs, de
» telle sorte qu'il résiste moins, qu'il attire davantage ».

178. « Si l'état (155) a lieu, on fera les choses comme
» (176, 177); mais on y ajoutera en même temps les apé-
» ritifs un peu plus actifs, les savonneux, ainsi que des la-
» vemens et des fomentations de même nature ».

179. « Le mal décrit (157) se guérit rarement, à moins
» qu'il ne cède un peu, peut-être, aux émolliens internes,
» externes, et au mouvement du cheval ou de la voiture ».

180. « Quand déjà il a dégénéré en gangrène (161), il
» n'y a pas de remède ».

181. « Mais si, la péripneumonie ayant déjà commencé
» à se purger par les crachats, l'expectoration vient à se
» supprimer, il faut sur-le-champ faire tous ses efforts pour
» la rétablir. Les causes qui suppriment les crachats sont
» souvent un grand froid, subitement éprouvé; une grande
» sécheresse, quelle qu'en soit la cause; une fièvre chaude
» qui survient; des médicamens échauffans; un flux de
» ventre qui n'est pas critique; une sueur considérable;
» une trop forte affection de l'ame »; ou bien une vraie pros-
tration des forces vitales.

182. « Aussitôt alors il s'élève une inflammation nou-
» velle dans les parties voisines par l'accumulation et l'aug-
» mentation de la matière supprimée; d'où renaissent
» sur le-champ les mêmes symptômes que dans la péri-
» pneumonie primitive (140) : mais, comme ils survien-

» nent dans un corps déjà affoibli, ils deviennent ordinai-
» rement promptement mortels ».

183. « On obvie à ce mal (181) et à ses suites (182), » par des vapeurs chaudes, humides, émollientes, conti- » nuellement attirées par les narines et par la bouche, re- » çues par les poumons; en rendant artificiellement l'air » semblable à ces vapeurs : l'usage abondant et simultané » de boissons analogues, sur-tout avec addition de miel et » de vinaigre, est aussi très-utile; de même que les médi- » camens antiphlogistiques, comme doux résolutifs; les » doux opiatiques; d'éviter la sueur; et sur-tout de procu- » rer un grand calme de l'esprit », et quand les forces vitales manquent, de donner des cordiaux.

184. Les péripneumonies symptomatiques, qui surviennent dans les fièvres et les maladies fébriles quelconques, à différentes époques de la maladie, souvent très-difficiles à connoître, et à cause de cela très-souvent méconnues et funestes (sur-tout dans les fièvres putrides), exigent une méthode de traitement indiquée tant par l'inflammation particulière des poumons, que par la fièvre principale.

185. D'après ce qui a été dit, on conçoit la raison pourquoi, dans le commencement de la péripneumonie, les malades périssent parfois apoplectiques : pourquoi, dans la péripneumonie, le pouls, quelquefois foible, est plus fort après la saignée : pourquoi, dans la péripneumonie, il est tantôt dur et tantôt mou, et ce que cela nous apprend; pourquoi, quand cette maladie est très-grave, la respiration étant courte, abdominale, les paroles entrecoupées de petites inspirations répétées, le malade assure qu'il respire facilement, et dans ce cas quel est le pronostic; pourquoi quelques-uns, dont la maladie n'est pas très-grave, faisant les re-

mèdes convenables, leur état paroissant meilleur, périssent subitement suffoqués : pourquoi une vomique semble se rompre chez quelques malades, sans signe antécédens ou subséquens de suppuration, et pourquoi ces malades ne meurent pas : pourquoi les abcès des poumons se guérissent si rarement, et lesquels guérissent; pourquoi l'empyème, à la suite de la péripneumonie, est toujours mortel : pourquoi le diagnostique de la péripneumonie est si difficile chez les enfans, dans le bas âge, chez ceux qui ont l'esprit aliéné; de même que de la péripneumonie symptomatique dans les fièvres putrides : pourquoi il est si important dans toute maladie aiguë de faire attention à la respiration : le malade respire-t-il de tout le thorax, en le soulevant fortement et également, et tenant les côtes élevées et bien écartées? pourquoi la région de la poitrine qui contient la portion enflammée du poumon, étant frappée, ne donne point ou donne moins de son que l'autre qui lui correspond; et ce qu'apprend en général la percussion du thorax : pourquoi presque les deux tiers des hommes ont les poumons adhérens à la plèvre, soit sans lien intermédiaire, soit par le moyen d'un tissu cellulaire interposé, ou d'une membrane contre nature, épaisse, dure, composée de diverses couches de densité différente.

LA PLEURÉSIE, ET LA PÉRIPNEUMONIE

LATENTE, CHRONIQUE.

186. Une maladie telle que (128, 137), si elle est douce en apparence, et que le malade la supporte sans s'aliter, s'appelle alors pleurésie ou péripneumonie *latente*. Elle doit être examinée ici avec un soin particulier, à cause de sa fréquence, de sa trompeuse douceur, ce

qui la fait négliger, et en rend par conséquent le danger certain.

187. Une petite fièvre de temps en temps, ou même continuelle, très-légère, ou seulement une diathèse fébrile, que souvent le médecin et très souvent le malade n'aperçoit pas, attendu qu'il va et vient; une douleur de côté très-peu considérable, fixe pourtant, excitée par une toux ou par une forte inspiration, dénotent une *pleurésie latente;* mais c'est une *péripneumonie latente,* s'il *y* a en même temps une oppression de poitrine continuelle, quelque foible qu'elle soit.

188. Elle est souvent chronique, fréquemment héréditaire, et se termine alors par la phthisie.

189. Elle a pour causes, premièrement, celles qui sont propres à produire la pleurésie ou la péripneumonie, mais plus douces; secondement, d'autres particulières, et celles-ci sont plus fréquentes. Elle provient en effet d'une pleurésie qui a précédé, et dont la résolution n'a pas été complète : d'un catarrhe devenu inflammatoire par le genre de vie, par les médicamens, par négligence, par la saison : d'un tubercule enflammé par une cause fébrile quelconque : d'une disposition particulière à cette maladie, originaire ou acquise, que décèlent un corps grêle et effilé, dont la crue a été trop grande, rapide et prématurée; une mauvaise conformation du thorax par cause de rachitisme; la charpente osseuse de cette cavité trop délicate et trop étroite par suite du même vice dès le bas âge, comparativement au reste du corps, et contenant un poumon trop petit et affoibli; des épaules ailées; un cou mince et allongé; une figure aimable; des joues constamment colorées; un esprit précoce, fin; une fibre délicate, extrêmement irritable; un sang inflammatoire; une acrimonie arthritique.

190. Ceux qui sont ainsi prédisposés éprouvent, à l'occasion d'une fièvre, d'un exercice, d'avoir bu, dansé, fait des efforts, de s'être refroidis étant en sueur, de pléthore, de l'apparition de la puberté, etc. une *pleurésie* ou une *péripneumonie latente*, avec un crachement de sang quelquefois considérable. Le mal s'adoucit le plus souvent, revient de temps en temps, pendant des années, jusqu'à ce que, avant l'âge de trente-six ans, les malades tombent dans une phthisie incurable.

191. Le sang qu'on tire est toujours couvert de la croûte pleurétique; une petite saignée, mais fréquemment répétée, allège le mal; un genre de vie absolument antiphlogistique est le seul avantageux, et on a guéri quelquefois par ce moyen. Les vomiques des poumons, d'ailleurs fortement enflammés, et la longue durée de la maladie, indiquent clairement la pleurésie, la péripneumonie, la pleuro-péripneumonie *latente et chronique*.

192. On voit par là pourquoi tant de morts du catarrhe négligé, et quels sont ceux qui encourent le plus de dangers; quelle est la manière de le traiter; quel crachement de sang est le plus dangereux, et pour qui; si, dans ce cas, il faut espérer du soulagement des choses de température froide, des toniques, des astringens, ou plutôt des antiphlogistiques; par quelle raison ce mal héréditaire peut plutôt être prévenu et détourné dans l'enfant et dans le bas âge, que guéri dans l'adulte: pourquoi la goutte qui survient, ou celle qui attaque régulièrement les pieds, ou un flux hémorrhoïdal fréquent, délivre ceux qui sont attaqués de cette maladie; pourquoi, d'après cela, les phthisiques se trouvent si mal de l'équitation, du quinquina, du lichen d'Islande, du polygala amara, des baumes, et en général de tout ce qui augmente l'énergie, et quelle étoit l'idée de Sy-

denham lorsqu'il recommandoit l'exercice du cheval dans la colliquation.

LA PLEURÉSIE SÈCHE.

193. « On dit qu'il y a pleurésie quand un malade a
» une fièvre aiguë, continue (10, 13), avec un pouls
» dur; avec une douleur aiguë, poignante, inflamma-
» toire, augmentant fortement dans l'inspiration, plus
» douce dans l'expiration ou quand il retient son haleine;
» plus douce également quand la respiration se fait par
» le mouvement de l'abdomen, le thorax restant immo-
» bile; avec une toux » de temps en temps, sèche, « oc-
» casionnant beaucoup de douleur, et à cause de cela
» suffoquée. ».

194. « Toutes les fois qu'avec ces symptômes il sort du
» poumon des crachats symptomatiques, la pleurésie s'ap-
» pelle *humide*; quand il n'y en a pas, on l'appelle sèche » :
distinction qui n'est point indifférente.

On a déjà (128) parlé de la première : il s'agit maintenant de la pleurésie sèche.

195. On la distingue de la pleurésie *humide* ou *angine bronchiale*, en ce que la toux, les crachats souvent sanguinolens, accompagnent celle-ci; tandis que, dans la pleurésie sèche, il n'y a point de toux, ou qu'elle est rare et sèche.

196. « Il n'y a aucune partie des tégumens internes
» du thorax qu'elle n'attaque. Ainsi toute la plèvre et
» tout le médiastin, et par conséquent la portion anté-
» rieure, la postérieure, la droite, la gauche, la supé-
» rieure, l'inférieure, l'extérieure, la profonde peuvent
» être également le siége du mal : mais les côtés, sur-
» tout », le sont de la pleurésie sèche.

197. « Lorsque la membrane même qui revêt inté-

» rieurement les côtes est le siége de la douleur, ou bien
» cette partie des muscles intercostaux internes, c'est
» la *pleurésie vraie* : si les muscles intercostaux sont
» affectés plus profondément, sur-tout les externes, ou
» les parties plus supérieures encore, on l'appelle *faus-*
» *se.* ».

198. « La pleurésie attaque *primitivement* les adultes ;
» les gens sanguins ; ceux qui boivent ou mangent beau-
» coup, qui s'exercent fortement, qui ont rarement des
» rapports acides, qui ont de la tendance aux maladies in-
» flammatoires ; au printemps, sur-tout si une tempéra-
» ture très-chaude remplace subitement une gelée piquante ;
» ou en hiver, par un vent excessivement froid : on l'ap-
» pelle alors idiopathique. ».

199. « Mais celle qui survient par le déplacement de la
» matière d'une maladie inflammatoire qui a précédé, et
» son transport sur les endroits décrits (196, 197), s'ap-
» pellera symptomatique ».

200. « Elle a pour cause antécédente, premièrement,
» tout ce qui est capable de produire une inflammation
» quelconque : secondement, ce qui détermine particu-
» lièrement cette cause générale sur la plèvre, à quoi se
» rapportent, la nature du malade », ayant une disposi-
tion héréditaire à cette maladie ; « une maladie précé-
» dente, qui a laissé une disposition analogue », comme
un épaississement de la plèvre par une inflammation bien
antérieure dont la résolution n'aura pas été complète, de
fausses membranes qui la recouvriront, son adhérence
au poumon ; « la nature de la maladie épidémique ré-
gnante, un air froid porté avec violence, par une ou-
» verture étroite, sur le corps nu fortement échauffé
» auparavant par le travail ou par le feu, une boisson
» très-froide, prise sans attendre et à grands coups

» dans cet état du corps; le vent de nord très-froid, en
» hiver : troisièmement, le transport d'une matière
» inflammatoire, rhumatisante, arthritique, bilieuse,
» ichoreuse, purulente, qui auparavant prédominoit
» dans tout le corps ou dans quelque partie, et se dépose
» ensuite là par une cause quelconque, comme dans la
» rougeole, dans la petite vérole, dans les tumeurs ulcé-
» rées, dans les ulcères grands et étendus qui disparois-
» sent subitement, la matière étant absorbée par les
» veines ».

201. « Cette histoire (193 à 201) de la maladie, sa
» marche qui va être exposée (202 à 207), l'ouverture des
» cadavres des pleurétiques, apprennent clairement qu'elle
» est une inflammation sanguine, provenant ordinaire-
» ment d'une fièvre aiguë qui a précédé ».

202. « On déduit clairement de là (200, 201) la des-
» cription du mal. Il commence par un désir de manger
» souvent considérable; du froid; un frisson; de la
» foiblesse; de la lassitude; de la fièvre : il avance avec
» de la chaleur, qui peu à peu devient excessive; de la
» soif; la perte absolue de l'appétit; une douleur de
» douce devenant très-forte; la respiration très-lésée :
» elle est accompagnée dans sa force d'une fièvre vio-
» lente, mais moins manifeste, parce que la respiration
» est comprimée et étouffée par le sentiment d'une dou-
» leur extrême. »; le pouls du côté affecté est souvent
mou, d'une fausse foiblesse, obscur, « ce qui fait que
» souvent le médecin se trompe lourdement : ensuite
» elle se termine de différentes manières, dépendantes
» de plusieurs causes, mais principalement de la diver-
» sité des changemens de l'inflammation, de la nature
» du lieu qui est le siége du mal (196, 197), et de la
» considération des circonstances suivantes. Selon que

» plus de parties (196, 197) sont affectées à la fois, que
» l'impétuosité du cours des liquides est plus violente,
» ou la malignité de la maladie principale elle-même
» (10, 13) plus grande, plus tous les symptômes sont
» mauvais, sur-tout les altérations de la respiration et du
» pouls qui s'écartent davantage de l'état naturel, ainsi
» que celles des excrétions. »

203. « La maladie se termine par la guérison, par
» d'autres maladies, ou par la mort. »

204. « Par la guérison, avec le secours de la nature ou
» celui de l'art, dans le commencement, lorsqu'elle est
» encore simple ».

205. « Avec le secours de la nature, soit par une réso-
» lution bénigne, soit par la coction et l'excrétion (*de la*
» *matière*) du mal ».

206. « Par résolution, si ce sont toutes causes d'une
» inflammation légère; et alors la bénignité des sym-
» ptômes apprend qu'il n'y a rien à faire, sinon d'alléger
» le mal, par une diète légère, des apéritifs très-doux,
» des fomentations très-adoucissantes ».

207. « Par la coction et l'excrétion de la cause, sur-
» tout quand on observe ce qui suit: 1° toutes les fois
» que les hémorrhoïdes rendent, dans le temps conve-
» nable, un liquide tel qu'il faut, en quantité requise;
» 2° toutes les fois qu'une urine copieuse, épaisse,
» hypostatique, stranguriense, rougeâtre avec un sédi-
» ment blanc, a coulé, avec allégement des symptômes,
» avant le quatrième jour; 3° si, avant cette même
» époque, il y a eu des selles d'une matière jaune-
» bilieuse abondante, avec soulagement; 4° si des abcès
» ichoreux, purulens, fistuleux, coulant long-temps,
» commencés avant le sixième jour, ont paru derrière
» les oreilles, ou aux extrémités inférieures (d'après

» ce qui a été dit 151 à 157) ; 5° si la douleur de côté
» passe à l'épaule, à la main, au dos, avec engourdisse-
» ment, douleur, pesanteur de ces parties ; 6° si des
» crachats » (qui parfois guérissent la pleurésie sèche)
« venant, de la partie affectée, avec facilité, soulagement,
» sans coryza, abondamment, d'abord puriformes, blancs,
» aussitôt après, paroissent avant le quatrième jour, et
» continuent, ou s'étant supprimés reparoissent aussitôt ;
» car par là le malade est sauvé le neuvième ou le onzième
» jour ».

208. « Quand les signes observés avec soin apprennent
» que l'état de la pleurésie (193) est tel qu'il vient d'être
» décrit, alors le médecin n'a rien à changer, mais il doit
» tout continuer. Ainsi il ne doit ni saigner, ni évacuer, ni
» effectuer aucun autre changement. 1° Il faut employer
» une diète douce et légère ; le repos du corps et de
» l'esprit ; un air tempéré, chaud et humide ; un som-
» meil spontané ou attiré par des adoucissans ; des mé-
» dicamens doux, légers, très-légèrement apéritifs.
» 2° Il faut pourvoir ensuite à chaque évacuation parti-
» culière qui pourroit être avantageuse : ainsi dans l'état
» (207, n° 1), on fera sur l'anus des fomentations
» douces, relâchantes, apéritives ; ou si on n'obtient rien
» par ce moyen, on posera des sangsues. Dans l'état
» (207, n° 2), on appliquera aussitôt des fomentations
» semblables sur les reins, le périnée, l'hypogastre ; on
» donnera à l'intérieur de doux diurétiques », émolliens,
tels qu'on en prépare avec la guimauve toute entière ;
« on tiendra l'air un peu moins chaud ; on évitera la
» sueur et d'autres évacuations ; les lavemens adou-
» cissans sont utiles. Dans le cas (207, n° 3), on enve-
» loppera tout l'abdomen de fomentations émollientes
» semblables ; on donnera des lavemens laxatifs ; on

» prescrira une diète relâchante. Dès que le quatrième
» *état* (207, n° 4) existe, ayant été prévu (152), et qu'en
» même temps le lieu (153, 154, 155) est connu, alors
» il faut employer ce qui a été dit (176, 177, 178), et
» lorsque la rupture est faite, les suppuratifs pour tenir la
» plaie ouverte pendant quelque temps. Ensuite dans le
» cas (207, n° 5), outre les moyens généraux, on ap-
» pliquera sur les parties sur lesquelles la douleur se porte
» des fomentations douces et chaudes; on les frottera lé-
» gèrement; on les stimulera par des emplâtres un peu at-
» tirans, par des sinapismes. Enfin, dans le dernier cas
» (207, n° 6), on fera absolument comme dans la péri-
» pneumonie bénigne : ainsi il faut se rappeler ici ce qui
» est dit (167, 168), et l'exécuter ».

209. « La pleurésie, sans autre maladie, se guérit par
» les secours de l'art, sur-tout en suivant cette méthode :
» si la pleurésie (193) est récente, considérable, avec des
» symptômes violens (193, 202), sèche (164); chez un sujet
» robuste, endurci à la fatigue, sec; sans l'espoir ou la
» présence de (206, 207); alors, 1°. il faut faire promp-
» tement une saignée ample, rapide, en accélérant la
» sortie du sang, d'un gros vaisseau, par une grande
» ouverture », au bras du côté douloureux, « le malade
» étant tranquille, couché à la renverse, et en accélé-
» rant, pendant qu'elle coule, la respiration, par la toux
» les soupirs, en fomentant en même temps et en frot-
» tant doucement le lieu affecté : on doit la continuer jus-
» qu'à une rémission assez remarquable de la douleur :
» on doit la répéter à raison du retour des symptômes
» pour lesquels elle a été faite la première fois : la liberté
» de la respiration détermine la fin des saignées. 2°. Il
» faut sur-le-champ employer les fomentations, les bains,
» les liquides tièdes, les linimens, les emplâtres, qui

» peuvent être utiles en relâchant, en opérant une réso-
» lution, en adoucissant, en détournant ; les scarifications
» du côté affecté, ou les sangsues. 3°. En même temps
» il faut donner les médicamens délayans, résolutifs,
» relâchans, adoucissans, rafraîchissans, qui tempèrent
» la douleur ou qui l'engourdissent ; qui, pris chauds,
» humides, à grande dose, et déterminés vers le lieu af-
» fecté, soulagent, et doivent être variés selon que les
» symptômes changent, ayant toujours soin de préférer »
les plus émolliens. « 4°. La nourriture doit être légère,
» douce, rafraîchissante, antiphlogistique. 5°. Enfin il
» faut éviter tout ce qui sèche, échauffe, tout ce qui aug-
» mente l'*impetus*, comme la chaleur de l'air, du soleil,
» du feu, du lit, des alimens, des médicamens ».

210 « L'opiniâtreté de la maladie, sa rémission et son
» changement vers la guérison (207), apprennent combien
» de temps ces moyens (209) doivent être continués ou ré-
» pétés ».

211. « Elle se termine en d'autres maladies quand,
» 1° le lieu enflammé suppure ; ce que l'on sait devoir ar-
» river (*A*) par les signes généraux de la suppuration nais-
» sante ; (*B*) par l'opiniâtreté des douleurs, de la toux, de
» la fièvre, par-delà le onzième jour ; (*C*) par l'absence des
» signes de la résolution (206), et de la guérison (207) ; (*D*)
» parce qu'on a négligé le traitement requis (209) ».

212. « On connoît que l'abcès se forme déjà aux signes
» ordinaires de la suppuration déjà faite, et sur-tout ici au
» frisson qui revient souvent sans cause, et aux signes don-
» nés (148, 149) dans la péripneumonie, ainsi qu'à l'époque
» de la maladie. On connoît aussi par là que l'abcès est
» formé ».

213. En effet, la fièvre n'étant pas entièrement abattue
le quatorzième jour de la maladie, mais cependant étant

très-mitigée ; la douleur n'étant plus aiguë, mais obtuse ; les redoublemens fébriles ayant lieu bientôt après le repas, les soirs ; des sueurs nocturnes, abondantes, pendant peu d'heures seulement, se dissipant tout-à-fait le matin ; une des joues ou les deux à la fois devenant légèrement rouges l'après-midi ; la soif étant continuelle ; y ayant la chaleur aux joues, au front et à la paume des mains, il est constant que le lieu auparavant enflammé est en suppuration.

214. Ces signes existant, le siége de la suppuration est encore fermé ; mais bientôt après, vers le vingtième jour, s'élève de nouveau une douleur très-aiguë, qu'on prendroit à tort pour une nouvelle pleurésie. Alors les membranes tiraillées, tendues, près de se rompre, font une douleur aiguë.

215. « Mais cet abcès se rompt par l'action de son propre » pus, lequel en conséquence coule dans la cavité de la » poitrine », la douleur cessant à la vérité, mais la respiration devenant plus altérée. « L'ulcère, par le nouveau » pus qu'il produit et qui s'accumule, remplit toute la » cavité, consume tout le corps. On sait que cela se fait » ainsi par les signes qui ont précédé (211, 212), par » la durée du mal jusqu'au » vingtième « jour, par la » rémission subite et le retour soudain des symptômes. » De là la phthisie ».

216. En effet, la *fièvre purulente* s'accroît, elle est quotidienne, venant les soirs, demi-tierce, quarte-rémittente ; le coucher est très-difficile sur le dos ou sur le côté affecté, suffocant sur le côté sain ; il y a une chaleur plus grande de tout le côté affecté, un léger gonflement douloureux au toucher ; la mamelle de ce côté est plus volumineuse, un peu enflammée, un peu œdémateuse, tirant sur le pourpre, vergetée ; il y a une toux sèche ; la res-

piration est plus profonde, et ne se fait presque que par le côté sain, les côtes de celui qui est malade s'écartant ou s'élevant à peine, la partie antérieure du thorax vers le lieu affecté se remuant, s'élevant à peine; le malade, quand il est assis, a l'omoplate de ce même côté plus basse, et l'épine du dos courbée et faisant bosse sur le côté sain; le son de la poitrine, ou du dos au-dessous de l'omoplate, quand on les frappe, après une grande inspiration, est nul du côté affecté, ou tel que celui que rendroit la cuisse.

217. « Lors donc que, par les signes (211, 212), on » connoît que ce qui étoit enflammé abcède, il faut » inciser à-peu-près jusqu'à la plèvre le lieu où l'on sait » qu'étoit auparavant la douleur, et le tenir ouvert par » des suppuratifs, afin que la matière portée au dehors » par le jeu des poumons soit détournée de la plèvre, » pour éviter l'empyème : il faut ensuite l'amollir jusqu'à » ce qu'il soit modifié ».

218. « Mais s'il est constant, par les signes (215), que, » l'abcès étant crevé, le pus a formé un empyème, il » faut aussitôt ouvrir le thorax, évacuer le pus, et traiter » la plaie par le régime et les médicamens ».

219. Le thorax étant ouvert, il y a espérance de guérison si le pus est bon, le poumon sain, l'âge florissant, le malade bien constitué, sans aucune prédisposition à la phthisie, avec les forces de la vie non encore abattues; la fièvre de consomption à peine commencée, et cessant presqu'aussitôt, après l'évacuation du pus.

220. « La pleurésie se termine aussi en une autre mala- » die, le lieu affecté devenant squirrheux ou calleux, et » encore le poumon adhérent à la plèvre. Lorsque ces » effets ont lieu, survient l'asthme, la dyspnée, une » petite toux sèche, sur-tout après avoir mangé, ou

» avoir pris du mouvement : ce qu'on reconnoît si ces
» accidens ont lieu sans les signes de l'abcès (212), ou
» de l'empyème (218), et sur-tout s'ils durent long-temps,
» sans un grand accroissement du mal ».

221. « Ce mal (220), étant connu, ne cédera à aucun
» remède, ou seulement à un genre de vie dur, au tra-
» vail, au grand air, à la campagne, à l'exercice du che-
» val pris fortement et très-répété ».

222. Une mort subite, par suffocation, la termine, quand la matière inflammatoire se dépose tout à coup, en grande abondance, à l'approche d'un jour critique, de la plèvre enflammée dans la cavité du thorax : la respiration étant petite, accélérée, laborieuse, droite ; le pouls très-fréquent, très-foible ; les extrémités froides. Pourroit-on détourner la mort en pratiquant tout de suite la paracentèse du thorax avant que la lymphe se coagule ?

223. A moins que, cette même matière (222) étant peu abondante, et ne se déposant que successivement dans la cavité du thorax, le malade ne soit ainsi conservé.

224. Comme cette lymphe inflammatoire ne reste pas long-temps fluide, mais qu'elle se prend en une membrane qui devient plus dure à la longue, lardacée, demi-cartilagineuse, elle renfermera le poumon comme dans un sac étroit, le liera fortement à la plèvre, se faisant remarquer par des vaisseaux qui se rendent dans le poumon et dans la plèvre.

225. De la un asthme incurable, qui est excité surtout par le mouvement, par la pléthore, par la fièvre.

226. De là, dans une maladie fébrile quelconque, la pleurésie symptomatique, et les fréquentes rechutes dans des pleurésies nouvelles, que l'on prévient par un genre de vie antiphlogistique et des saignées de précaution.

227. « Cette inflammation dégénère aussi en gangrène
» d'abord du côté, et bientôt à raison de la proximité du
» poumon (161) ».

228. « Lequel mal (227) naît ou de la violence de l'in-
» flammation, ou en même temps d'une matière âcre ou
» putride qui l'accompagne ».

229. « On prévoit qu'elle aura lieu, et que déjà elle
» commence, par différens signes : si les crachats sont
» purulens et un peu bilieux, ronds, purulens et un peu
» sanguinolens, noirs, couleur de suie, de boue, fé-
» tides; s'il y a beaucoup de bruit dans le poitrine avec
» un visage triste, des yeux d'un rouge jaune, pulvéru-
» lens, ternes; si les crachats ont varié dans le commen-
» cement; alors souvent les malades meurent le troisième
» ou le cinquième jour : s'il y a du râle, point de crachats
» ou difficilement; si le pouls est languissant, l'urine
» enflammée; si les déjections sont liquides, fétides,
» putrides, symptomatiques; s'il survient une grande
» péripneumonie; si une nouvelle pleurésie succède à
» la première; si un sang de très-belle couleur ne produit
» point de croûte inflammatoire, quoique sorti de la
» veine par une grande ouverture, à plein jet, et reçu
» dans un vaisseau convenable; si les crachats se sup-
» priment, la dyspnée continuant ou même augmentant
» avec douleur, poids dans la poitrine, pouls dur, petit,
» prompt, chaleur considérable; car ces symptômes, exas-
» pérés le cinquième jour, apportent la mort le septième :
» si l'urine est très-rouge, louche, avec un dépôt varié qui
» se sépare mal, le malade périt dans les quatorze jours :
» si le dépôt est noir, furfuracé, la mort arrive plus tôt :
» si la maladie, d'abord douce, s'exaspère le cinquième
» ou le sixième jour, il y a du danger pour le septième
» ou le douzième jour, et on ne guérit guère que passé

» le quatorzième jour : si le dos, le côté, les épaules s'a-
» niment avec rougeur, avec une angoisse très-grande,
» les déjections étant verdâtres et très-fétides ».

230. « Si la pleurésie est sèche par défaut de forces, par
» l'énormité de la douleur, parce que la matière n'est point
» propre à être évacuée, parce que les vaisseaux sont trop
» resserrés et froncés par l'abus des échauffans, la dou-
» leur gagnant en même temps les parties supérieures : si
» la langue devient bientôt sèche, sale, livide, noire, avec
» des phlyctènes noires : si un ou plusieurs ensemble de
» ces signes ont lieu, ordinairement la maladie est mortelle
» de sa nature, difficile à guérir ; mais le plus souvent elle
» tue par gangrène locale au côté même et dans le poumon
» voisin ».

231. « Mais quand ces signes (229, 230) indiquent
» que ce mal (227) menace déjà », il faut « sur-le-champ
» et simultanément employer les remèdes les plus éner-
» giques, et ne compter ni sur le secours de la nature, ni
» sur une méthode peu active, pourvu qu'il reste quelques
» forces ».

232. « Ainsi, dans ce cas (231) », on appliquera « sur-
» le-champ » un vésicatoire au côté douloureux ; « on fe-
» ra boire à large dose de puissans délayans, apéritifs,
» anti-septiques, sudorifiques : ces remèdes seuls, s'il y
» en a, adouciront la rigueur du mal ».

233. « Mais si une cause inflammatoire très-violente a
» produit les symptômes pleurétiques les plus violens,
» qui ne cèdent ni aux efforts de la nature (206, 207),
» ni à aucun des remèdes anti-pleurétiques (209, 232),
» et qui disparoissent ensuite subitement et sans cause,
» en tant qu'ils dépendoient de l'inflammation, le pouls
» demeurant petit, fréquent, intermittent ; la respiration
» précipitée et petite ; la sueur froide ; il est certain que

» la gangrène s'est déjà emparée des parties enflammées.
» Le délire survient bientôt, et tout de suite la mort;
» sur-tout si en même temps la poitrine est d'une cou-
» leur livide : l'issue est la même si un malade qui ex-
» pectore des crachats un peu bilieux se trouve, sans rai-
» son, soulagé de sa douleur; car alors il y a de même
» un délire mortel, avant-coureur d'une mort par gan-
» grène ».

234. « La pleurésie se termine immédiatement par la
» mort lorsque ces causes sont si violentes, que la dou-
» leur qu'elles produisent, supprimant tout mouvement du
» thorax, donne bientôt naissance, en empêchant le pas-
» sage du sang, à une péripneumonie mortelle ».

235. « De là on voit clairement pourquoi la péripneu-
» monie survient à toute pleurésie violente; pourquoi la
» pleurésie est ordinairement mortelle chez les vieillards,
» les femmes grosses et celles en couche; pourquoi le
» serrement du thorax par le moyen d'un bandage sou-
» lage la douleur de manière à rendre la maladie suppor-
» table ». On voit également bien ce que c'est que la pleurésie ascendante, descendante, dorsale, simple, doublée, aiguë, chronique, latente ou occulte : et aussi pourquoi la pleurésie chez les enfans est très-difficile à connoître, et pourquoi elle commence souvent par une convulsion universelle; une inspiration qui s'arrête avec des cris, qui ne se fait que par un côté, l'autre étant tiré en dedans; de la fièvre, des causes antécédentes capables de produire cette maladie, fournissent alors le diagnostique : pourquoi l'opium n'enlève pas la douleur pleurétique, et pourquoi il y a rarement lieu (207, n° 6) aux expectorans : quand et où il faut appliquer le vésicatoire : savoir, dans la pleurésie rhumatismale, la phlogose étant abattue, la matière rendue mobile, ou enfin comme cor-

dial, les forces vitales étant affaisées; pourquoi l'empyème après la péripneumonie est mortel: quels sont les différens états trompeurs du pouls chez les pleurétiques; si la maladie est plus fréquente du côté droit de la poitrine, mais plus bénigne; plus rare et plus dangereuse du côté gauche: est-ce parce que le péricarde quelquefois, quelquefois le cœur lui-même est enflammé en même temps? Pourquoi elle est plus rare aussi chez les femmes, de même que dans les deux sexes avant l'âge de la puberté, mais d'autant plus dangereuse.

LA PARAFRÉNÉSIE.

236. « Si une maladie semblable à la pleurésie occupe » cette partie de la plèvre qui recouvre le diaphragme, ou » le diaphragme lui-même, il en résulte une maladie » cruelle que l'on appelle la parafrénésie ».

237. « Laquelle est beaucoup plus fréquente qu'on ne le » croit communément: cependant on la méconnoît souvent » quand elle a lieu, on la néglige, ou on la traite sous le » nom d'une autre maladie ».

238. « On la reconnoît à une fièvre très-aiguë, conti- » nue; à une douleur locale inflammatoire, insupporta- » ble à cause des membranes nerveuses, laquelle dou- » leur augmente énormément dans l'inspiration, la toux, » l'éternuement, la réplétion de l'estomac, les nausées, » le vomissement, la compression de l'abdomen pour » rendre les excrémens ou les urines; à une respiration » qui en conséquence est haute, petite, précipitée, avec » sentiment de suffocation, se fait par le mouvement du » thorax seulement, l'abdomen restant immobile; par » un délire continuel; la réaction en dedans et en haut

» des hypocondres ; un rire sardonien ; des convulsions ;
» de la fureur ; la gangrène ».

239. « Elle se termine comme la pleurésie (203, 211,
» 218, 220, 227) : mais à cause du mouvement étendu
» et perpétuel de la partie, de sa nécessité pour la vie, de
» la tension des membranes nerveuses, tout est plus
» prompt et plus funeste ; et de là l'ascite purulente ».

240. « Le traitement exige donc les mêmes distinctions
» et précautions, et presque aussi les mêmes remèdes, à
» l'exception de ceux auxquels la situation du siége du
» mal se refuse. Des lavemens adoucissans sont souvent
» utiles à raison de son voisinage ».

241. « Mais lorsque le diaphragme, auparavant en-
» flammé, étant ensuite entré en suppuration, l'abcès
» rompu, évacue son pus dans l'abdomen, ce pus s'y
» amasse, s'y accumule, s'y putréfie, produit la tumé-
» faction, l'érosion des viscères, la consomption la plus
» déplorable, la mort ».

242. « Et ce mal, quoique connu, est absolument in-
» surmontable ».

243. « Cette maladie est-elle plus fréquente du côté droit avec ou sans hépatitis ? Le délire l'accompagne-t-il toujours, ou quand a-t-il lieu ? Prenez garde de prendre pour saburral un vomissement de matières verdâtres, ou des choses qu'on prend, ou sans produit ».

L'INFLAMMATION DU MÉDIASTIN,

DU PÉRICARDE, DU CŒUR.

244. On reconnoît l'inflammation du médiastin à une fièvre aiguë, continue, inflammatoire, avec une grande chaleur vers le milieu du thorax, une douleur obtuse dans cette région, et une toux sèche.

245. Si à cette fièvre se joignent la syncope et un pouls troublé, la région du cœur étant brûlante et obtusément douloureuse, ce sera une inflammation du péricarde plus dangereuse que la précédente (244).

246. Les terminaisons de ces deux maladies sont les mêmes que celles de la pleurésie sèche, ainsi que le traitement, ayant égard à la différence de la partie affectée.

247. L'inflammation du cœur lui-même reconnoît les mêmes causes que celles du médiastin, du péricarde, de la plèvre (200), et des poumons (139).

248. On la reconnoît, 1° aux signes généraux de la fièvre inflammatoire; 2° à une grande chaleur et à une douleur obtuse, de pression aux environs du cœur, avec anxiété, agitation, syncope; pouls très-foible, accéléré, vacillant, étonnamment changeant. Maladie rapide, que j'ai vue quelquefois avec la précédente (245), et que j'ai démontrée par l'ouverture du cadavre.

249. On explique par là une collection de pus, de sérosité, de matière inflammatoire dans le péricarde, l'adhérence de ce sac avec le cœur, et son manque apparent: j'ai vu ces faits.

L'HÉPATITIS ET LES DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ICTÈRE.

250. « De même que les viscères et les parties dont il » a été question jusqu'ici, le foie aussi est susceptible » d'inflammation » : maladie fréquente « tant » *originaire* que *symptomatique*, « quoiqu'on y pense rare- » ment »; que l'on n'aperçoit souvent pas, ou que l'on prend pour une autre, par une erreur fréquemment pernicieuse.

251. L'inflammation de la partie convexe du foie en im-

pose souvent au médecin sous la forme d'une pleuro-péripneumonie, à raison de la gêne de la respiration, et de la douleur du côté droit, qui s'étend jusqu'à la gorge, douleur aiguë, poignante, qui augmente dans la toux et dans l'inspiration; de même que l'inflammation de sa partie concave simule la fièvre bilieuse par des nausées, le vomissement de ce qu'on prend et d'une bile variée, quand sur-tout, au lieu d'une douleur aiguë, il n'y a seulement que de l'anxiété.

252. « Des causes semblables les précèdent l'une et » l'autre : savoir, les causes générales d'une inflamma» tion quelconque, déterminée sur-tout vers ces parties »; la métastase de la lymphe inflammatoire d'un endroit auparavant enflammé sur le foie, ainsi que d'une matière fébrile quelconque, cuite, assimilée à l'humeur biliforme, renvoyée vers le foie, s'y attachant, y pénétrant, l'enflammant par sa quantité, par la force qui l'y pousse, par son acrimonie, par sa consistance, une constitution d'année plus favorable à cette maladie; « ensuite » certaines causes plus spécialement propres à cette ré» gion, et dont beaucoup peuvent être spécifiées ici : » l'épiploon chargé de graisse; le caractère atrabilieux » du sang ou de la bile; l'acrimonie d'une matière pu» rulente, ichoreuse, scorbutique, stagnante quelque » part; si à ces choses survient de la chaleur, de la fièvre, » un exercice, une nourriture, un médicament, un poison » qui fonde, qui agite, qui porte vers le foie; une bile » grasse, âcre, brûlée, remuée par des causes qui lui » soient particulières; une concrétion calculeuse, gyp» seuse, un squirrhe, une callosité, une coalition, un » stéatôme, un apostème, un cancer, un ver, qui oc» cupe, qui presse, qui comprime, qui agace quelque en» droit du foie, de la vésicule du fiel, du conduit bi-

» liaire; s'il survient alors une cause excitante semblable
» à celle dont on a fait l'énumération; une subite et
» forte application du froid par l'air, par une boisson,
» par la natation, sur le foie actuellement très-échauffé;
» une soif prolongée dans un grand exercice, une grande
» chaleur, une grande sueur; une fièvre ardente avec
» trop d'abstinence et défaut de boisson; des agitations
» de l'âme très-violentes; de très-grandes secousses exci-
» tées par des vomitifs; des maux hypocondriaques invé-
» térés ».

253. « L'inflammation née de ces causes (252) si mul-
» tipliées, produit des effets différens, selon la diffé-
» rence de la disposition qui existoit dans le foie, de la
» matière mue et enflammante, enfin de la cause qui l'y
» pousse ».

254. « Mais quand elle suit le caractère ordinaire de l'in-
» flammation, elle obstrue les vaisseaux, arrête les fluides,
» forme tumeur, comprime les parties voisines, y pro-
» duit les mêmes phénomènes que dans son propre siége,
» s'accroît ainsi peu à peu, occupe presque tout le viscère,
» gêne l'estomac, dont la plénitude lui occasionne de la
» douleur, ainsi que le diaphragme, barre tout le sang
» qui revient de l'artère cœliaque et des mésentériques,
» et l'arrête vers le foie, empêche ainsi complètement
» toute circulation veineuse, artérielle, lymphatique dans
» les principaux viscères abdominaux, intervertit la for-
» mation, la sécrétion, la circulation et l'action de la bile,
» produit l'ictère et ses effets, la putréfaction de toutes
» les liqueurs et des viscères de l'abdomen : d'où résultent
» des maux infinis ».

255. Ainsi, le foie étant enflammé, on a un poids, une
douleur le plus souvent obtuse, rarement aiguë, qui ne
permet pas le toucher; plus de facilité à se coucher sur

le dos et sur le côté droit, plus de difficulté sur le côté gauche ; la respiration qui ne se fait qu'à l'aide du thorax et sur-tout de sa portion gauche ; l'inspiration pénible, l'expiration facile ; la bouche amère, de petits vomissemens, le vomissement d'une bile variée et de ce qu'on prend ; la cardialgie ; l'anxiété ; l'agitation ; le ventre paresseux ; les urines en petite quantité, safranées, huileuses, avec un sédiment briqueté ; l'inflammation, par communication, des viscères voisins, et les maux variés qui leur sont propres : les hémorrhoïdes à l'anus, à la vessie, à son col, à l'urètre ; les différens ictères, et leurs effets multipliés.

256. « L'hépatitis se termine également par la santé, » par d'autres maladies, par la mort ».

257. « La santé, par un bienfait de la nature ou de » l'art ».

258. « Celui de la nature, par une résolution bénigne, » ou par la coction et l'excrétion de la matière morbi- » fique ».

259. « Par résolution, si la matière est récente, douce, » et quand les autres conditions d'une inflammation bé- » nigne existent : alors l'art, en délayant, en fondant, » en mettant doucement en mouvement, par des épithè- » mes, des boissons, des lavemens, avance la chose ».

260. « Par coction et excrétion, quand, dans cette ma- » ladie connue par ses signes (252, 253, 254), 1° il y a » avant le quatrième jour des déjections bilieuses mê- » lées d'un peu de sang ; ou 2° on rend des urines copieu- » ses, âcres, épaisses, rouges avec un sédiment blanc, » pendant long-temps, avant le quatrième jour ; 3° il » survient une douleur légère de la rate avant les signes » de suppuration ; 4° une hémorrhagie considérable par » la narine droite ; 5° des sueurs bonnes quant à la ma-

» tière, à la région du corps, à l'époque, à la durée, et à
» leurs effets ».

261. « Dans le premier cas (260, n° 1), il faut sur-le-
» champ employer en épithèmes, en lavemens, en fomen-
» tations, en boissons, en nourriture, en médicamens, les
» moyens propres à délayer, résoudre, mettre en mouve-
» ment, absterger, évacuer doucement, et sur-tout mettre
» obstacle à la putridité bilieuse ».

262. « Dans le second cas (260, n° 2), il faut mettre en
» usage ce qui a été recommandé (208) pour le traitement
» (207, n° 2), en y ajoutant quelques détersifs ».

263. « Dans le troisième cas (260, n° 3), il faut faire
» comme (261, 262); mais en même temps appliquer des
» fomentations analogues sur la région de la rate et le tra-
» jet de cet organe au foie ».

264. « Dans le quatrième cas (260, n° 4), on fomen-
» tera les narines, intérieurement et extérieurement, avec
» des émolliens tièdes, jusqu'à ce que le sang ait coulé
» suffisamment pour alléger les symptômes : mais alors
» s'il coule trop, on l'apaisera par degrés au moyen
» des styptiques et de la diète : ne vous pressez pas
» trop ».

265. « Enfin dans le cinquième cas (260, n° 5), il faut
» faire un grand usage de délayans et de détersifs ».

266. « Dans tous ces cas (261 jusqu'à 266), on prendra
» garde sur-tout qu'il ne reste dans le foie quelque chose de
» la matière morbifique, qu'on auroit ensuite de la peine à
» dompter : et c'est ainsi que la première espèce d'ictère,
» qui est bénigne, se guérit ».

267. « Si l'inflammation est récente, forte, sans les
» signes ni l'espoir de (259, 260), il faut la traiter avec
» les mêmes précautions, les mêmes remèdes, la même
» méthode que la pleurésie (209), la parafrénésie (240),

» et les maladies semblables : avec cette différence que les » remèdes qui relâchent doucement le ventre par leurs » qualités antiphlogistique et émolliente, administrés en » boissons et en lavemens, sont sur-tout utiles dans ce » cas ».

268. Il faut sur-tout avoir soin qu'il ne reste rien de l'inflammation, ou que, durant trop long-temps, et se propageant jusqu'à la vésicule du fiel et aux canaux hépatique, cystique, cholédoque, elle ne leur fasse contracter des adhérences soit dans leurs propres cavités, soit avec les parties voisines. De là les ictères universels, partiels, constans, périodiques; les calculs de la vésicule du fiel, des canaux hépatique, cystique, cholédoque, du foie lui-même, et une infinité d'autres maux incurables.

269. « Or les signes d'une guérison parfaite sont la dis» parition absolue de toute couleur ictérique dans les yeux, » le visage, les urines, les excrémens, et l'absence des » symptômes (254) ».

270. « Ainsi on connoît l'origine, la nature, les effets, » le traitement de la seconde espèce d'ictère plus grave que » l'autre ».

271. L'hépatitis se juge aussi par une crise erronée, la matière inflammatoire transsudant tout-à-coup. De là le gonflement du ventre; les adhérences des intestins, soit entr'eux, soit avec les parties voisines; les douleurs de colique fréquentes, incurables, à l'occasion de vents, pour s'être exercé, pour avoir pris quelque chose; la paresse du ventre, qui n'obéit à la fin qu'à des lavemens ou à des purgatifs; des excrémens endurcis et semblables à des crottins de chèvre; le vomissement, quelques heures après le repas, d'abord des alimens plus solides, ensuite des liquides; le volvulus; un iléus mortel.

272. « Mais si, dans l'inflammation du foie (250, 251),
» les remèdes (259 jusqu'à 269) n'ont pas été appliqués,
» l'ont été tard ou inutilement; si la cause a été trop forte;
» alors la suppuration du foie aura lieu, semblable à celle
» qui se fait ailleurs, si ce n'est qu'à cause de l'abondance
» du liquide sanguin et bilieux qui y stagne, il se forme ra-
» rement un bon pus, excepté dans les inflammations petites
» et extérieures, mais ordinairement une putréfaction fu-
» neste ».

273. « On connoît que cela arrivera, 1° par les signes
» d'une inflammation antécédente dans la région; par
» la douleur inflammatoire; par l'ictère jaune qui paroît
» dans les yeux, la peau, l'urine, les excrémens; par
» la fièvre aiguë; 2° par l'absence de la résolution (259),
» de l'excrétion de la matière changée par la coction
» (270), ou de la guérison (261 jusqu'à 272); 3° par le
» changement des symptômes, la rémission de la vivacité
» de la douleur, la pulsation s'ensuivant, l'ictère persis-
» tant, des douleurs vagues; 4° par la durée au-delà
» de trois jours de l'inflammation qui n'est point très-mau-
» vaise ».

274. « On sait que cela est fait, 1° par les signes anté-
» cédens (273); 2° par la tumeur du lieu; 3° par le
» changement des symptômes, la pesanteur de la partie
» succédant à la douleur, l'ictère persistant; 4° par une
» grande foiblesse, une petite fièvre hectique, une soif
» considérable ».

275. « Un tel abcès, ou 1° ronge tout le foie, ou
» 2° s'ouvre et verse dans la cavité abdominale un pus
» sanieux; ou 3° pénètre par les vaisseaux biliaires dans
» les intestins; 4° par la veine cave dans la masse du
» sang; ou 5° s'élevant en tumeur, s'attache au péri-

» carde, et forme là un abcès du foie externe et appa-
» rent ».

276. « Quand le foie se détruit, alors le malade meurt, après avoir combattu long-temps, d'une consomption lente, ictérique, accompagnée d'une petite fièvre continuelle, d'une soif intolérable, d'une foiblesse extrême, d'une anxiété inexplicable, avec l'urine presque noire, la tympanite, les déjections sanieuses, très-fétides ».

277. « Cet état (276), quand il est autant avancé, ne peut se guérir, peut à peine se pallier : il fournit une nouvelle idée de l'ictère ».

278. « Si les ulcères formés du foie, et déjà rompus, versent leur matière dans la cavité abdominale, ils ajoutent constamment un nouveau pus à celui qui y est amassé ; ils convertissent tout l'humide et toute la nourriture du corps en un nouveau pus ; ils putréfient tous les viscères ; ils donnent ainsi naissance à l'ascite en simulant la tympanite ; d'où suit la mort, après une consomption lente et affreuse, accompagnée de tous ses symptômes. Cette espèce de jaunisse, presque semblable à la précédente (277), est absolument incurable ».

279. « Mais toutes les fois que la matière en suppuration et l'ichor, ayant rongé les extrémités des canaux biliaires, coulent dans leur capacité, et de là dans les intestins, ils produisent, selon la route qu'ils ont prise, des vomissemens d'une matière fétide, putréfiée, purulente, ichoreuse, d'une couleur blanche, cendrée, brune, jaune, noire, ou des déjections alvines semblables, avec une perte absolue des forces, bientôt mortelles, ce que l'on appelle *flux colliquatif*. Voilà encore une nouvelle terminaison de l'ictère extrêmement à craindre ».

280. « Mais si ces mêmes humeurs (279) se répan-
» dent dans les extrémités rongées de la veine cave, de
» là dans cette veine même, enfin dans la masse du sang,
» et qu'elles s'y mêlent, les symptômes les plus terribles,
» et bientôt mortels, se manifestent : d'énormes et fré-
» quentes défaillances; des foiblesses extrêmes; un pouls
» mauvais de toute manière; le trouble de toutes les fonc-
» tions à la fois; la mort inopinée. Encore une autre es-
» pèce d'ictère ».

281. « Il n'y a point dans ce cas (280) de traitement
» qui réussisse : seulement un grand usage des choses
» qui raniment les forces, résistent à la putridité, resti-
» tuent de l'humide aux liqueurs, est de quelque utilité ».

282. « Mais si c'est la dernière espèce (275, n° 5) de
» la maladie qui a lieu, alors on ouvre la tumeur, recon-
» nue, avec le moxa, le caustique, la lancette : ensuite,
» au moyen des corrosifs et des suppuratifs, on prolonge
» la plaie par degrés assez profondément pour parvenir
» jusqu'à la vomique ».

283. « Si alors il sort au dehors un pus blanc, égal,
» uniforme, inodore, qui ne colore point la sonde, il
» y a de l'espérance : il faut en effet faire le traitement
» de l'ulcère, et employer en même temps à l'intérieur
» des médicamens dépuratifs ».

284. « Mais s'il sort un ichor jaune, brun, livide, noir,
» fétide, qui teigne la sonde d'une couleur d'iris, sanieux,
» ressemblant à de la lie, le foie se détruira peu à peu, le
» malade s'épuisera, et à-peu-près les mêmes symptômes
» que (280) auront lieu ».

285. « Et encore si » la matière inflammatoire, la fiè-
vre cessant, reste embarrassée dans le foie, « il s'y for-
» mera un squirrhe, lequel, par son volume, sa dureté,
» son accroissement, blesse la portion de l'organe qu'il

» occupe et ce qui l'avoisine, et produit par conséquent » des maux semblables, mais lents; ne cède point aux » moyens doux; se change par les moyens actifs en un » cancer affreux, dont on comprend les terribles effets » par la comparaison du caractère de ce mal avec la par- » tie affectée. Les principaux effets d'un tel squirrhe » sont un ictère perpétuel », la consomption ictérique, une hydropisie incurable.

286. « D'où il résulte clairement que ce mal, reconnu » à ces signes, doit être traité très-doucement, et n'est » presque jamais guérissable ».

287. « Mais si une légère inflammation semblable s'est » fixée dans une petite portion seulement du foie, elle » donnera naissance à un calcul, à un squirrhe de peu » d'étendue, à une pustule, à un petit abcès, qui, peu » de chose par eux-mêmes, produisent bien des maux » s'il survient de la fièvre (200) ».

288. « Enfin l'inflammation du foie se termine subite- » ment aussi par la mort, si les causes de l'inflammation » sont si fortes, que rien ne puisse passer par le foie, » tandis qu'en même temps une fièvre intense pressera : » alors le foie, crispé vers les extrémités de ses vaisseaux » dilatés, ne fait plus ses fonctions; il se fait tout à coup » un ictère considérable; les vaisseaux se brisent; le » sang et la bile s'épanchent; le malade meurt sur-le- » champ. Ce qui annonce que ceci aura lieu, c'est » 1° l'intensité connue de la maladie dans le foie »; 2° une inflammation érysipélateuse vers l'hypocondre droit, dans un homme cacochyme; « 3° la perte subite et ex- » trême des forces dès le commencement de la maladie. » Mais on reconnoît que le mal se fait déjà » à une grande anxiété; à l'agitation; à ce que la région du foie ne peut supporter même le plus léger attouchement; « à des

» vomissemens ou à des déjections de sang, de bile, » d'un marc semblable à la lie d'huile, verdâtre, » noirâtre, très-fétide, cadavéreux; à un hoquet con- » sidérable, continuel; à une fièvre très-intense »; à une chaleur intolérable, avec une sueur froide qui s'a- masse en grosses gouttes, la langue et les extrémités étant froides; « à une soif inextinguible; à une pâleur » tout-à-fait subite »; à un pouls très-foible, très-fré- quent, formicant; au météorisme; à la face hippocra- tique.

289. « D'après tout ce qui a été exposé (250 jusqu'à » 289), on peut concevoir une infinité de symptômes » qui se rencontrent dans les maladies aiguës, dont la » raison inconnue a donné naissance à ces vaines histoires » de malignité : car du foie dépendent tous les viscères » de l'abdomen, et par conséquent toutes leurs fonctions, » digestion, assimilation, nutrition, réparation du sang, » excrétion alvine. Il y a dans le foie trois humeurs fa- » ciles à se putréfier dans la chaleur : un sang abondant » et dissous, la bile de la vésicule et celle du foie : le » foie est très-voisin du diaphragme et du cœur : les » extrémités des pores biliaires étant obstruées, la li- » queur bilieuse de la veine porte passe facilement dans » la veine cave. De ces seules considérations, on voit en- » core combien est variée et multipliée l'idée qu'on peut » se faire de l'ictère; pourquoi on la guérit facilement » quelquefois, et quand; pourquoi elle est souvent très- » opiniâtre; pourquoi elle fait périr souvent prompte- » ment, souvent très-tard; pourquoi elle vient, reste, » s'en va, revient, par intervalles; pourquoi elle paroît, » se repose, revient, précédée d'anxiété, de vomisse- » mens, de douleurs, de convulsions si considérables, » et ce que cela dénote; pourquoi, dans les maladies

» aiguës, elle est si fâcheuse avant le septième jour; » pourquoi dans ces mêmes maladies elle est si » difficile à guérir « après le septième jour »; pourquoi l'ictère est quelquefois la cause, quelquefois aussi l'effet de l'hépatitis; « pourquoi il se guérit si bien par une dysenterie » considérable, qui cesse promptement »; quand « la » saignée est avantageuse dans ces maladies »; quand les purgatifs, les vomitifs, les fondans, les résolutifs, les frictions mercurielles, les huileux, les jaunes d'œufs sont utiles; « pourquoi dans toute maladie aiguë il faut faire » tant d'attention aux douleurs des hypocondres, à leurs » tumeurs, à leur élévation en haut et en arrière »; pourquoi l'hépatitis est si souvent prise pour la cardialgie, et ce qui en arrive; pourquoi l'inflammation du foie en impose si souvent aux médecins pour une fièvre bilieuse et une saburrale, et combien quelquefois le diagnostique est ambigu, et l'erreur dangereuse; pourquoi dans l'hépatitis l'ictère a lieu quelquefois, quelquefois non; « pourquoi la couleur des yeux et de l'urine désigne si promp» tement la présence de l'ictère et sa disparition; pour» quoi les affections inflammatoires, suppuratoires, » gangréneuses, squirrheuses, cancéreuses, de la rate, » de l'estomac, de l'épiploon, du mésentère, des intes» tins, agissent toujours si violemment sur le foie lui» même; pourquoi, réciproquement, les affections » inflammatoires, squirrheuses, du foie agissent si » fortement sur ces viscères; pourquoi le foie est sus» ceptible d'augmenter énormément, de se tuméfier, » et ensuite de se racornir; pourquoi l'hydropisie et » la tympanite, provenant d'affection du foie, sont » d'autant plus cruelles; pourquoi l'hydropisie cause » le rappetissement et le racornissement du foie, et en » même temps un grand gonflement de la rate; quelle

» est la dysenterie hépatique, etc. Car il y a une infinité » de choses qui ont rapport à ceci ».

L'INFLAMMATION DE L'ESTOMAC.

290. « Comme les autres parties, l'estomac peut aussi » être attaqué d'une inflammation vraie, dont les signes » et les effets sont à-peu-près ceux-ci : une douleur ar- » dente, fixe, poignante dans la région même de l'esto- » mac ; l'augmentation de cette douleur dans l'instant » qu'on prend quelque chose ; un vomissement très-dou- » loureux aussitôt après, avec un hoquet douloureux ; » une anxiété extrême et continuelle vers la région pré- » cordiale ; une fièvre aiguë-continue. Ses causes sont les » causes générales de l'inflammation, ou le voisinage » d'autres organes enflammés ; des âcres avalés », ou formés au dedans ; divers poisons, divers médicamens ; l'âcre érysipélateux, variolique, arthritique, putride ; celui des aphthes, de l'anthrax, de la peste.

291. « Ordinairement elle devient bientôt mortelle, » à moins qu'on ne la traite sur-le-champ, à cause de la » lésion d'une fonction nécessaire et des nerfs innom- » brables qui tiennent à l'organe ».

292. « Elle a coutume de se terminer, comme toutes » les autres maladies, par la santé ; par suppuration, » squirrhe, cancer, gangrène ; ou par une mort très- » prompte, accélérée par les convulsions ».

293. « Dès qu'on connoît à ses signes (290) qu'elle » existe, aussitôt il faut prescrire une forte saignée, que » l'on répétera en cas de besoin, des boissons très- » adoucissantes, nutritives, émollientes, antiphlogisti- » ques, opposées à la cause ; des lavemens et des fo- » mentations analogues. Il faut éviter très-soigneusement

» toute espèce d'âcre, et plus que toute chose le vomisse-
» ment ».

294. A la manière de toutes les autres inflammations, il se fait ou une résolution bénigne, ou une évacuation critique, la maladie se terminant par la santé.

295. « Si elle se termine par la suppuration, beaucoup
» de maux ont alors lieu, qui souvent paroissent éton-
» nans, sur-tout la nausée, le vomissement, la douleur :
» la cause en étant ignorée, on les guérit rarement; si elle
» est connue, ils demandent à être traités comme les ab-
» cès ».

296. Le squirrhe produira le vomissement de ce qu'on prend, d'abord des solides et pris abondamment, ensuite même des liquides, quoique pris en petite quantité; la foiblesse; l'atrophie; et enfin une mort lente, très-malheureuse, après avoir long-temps souffert la faim. Dans ces cas l'estomac, sur-tout vers le pylore, est endurci, tuberculeux, demi-cartilagineux, le pylore lui-même se trouvant affecté de même et très-rétréci. On pallie ce mal, on ne le guérit pas.

Cette maladie a lieu fréquemment aussi, quoique l'inflammation ne l'ait pas toujours précédée, par diverses causes obstruantes qui agissent primitivement sur l'estomac.

297. « Quand elle a produit le cancer, alors elle excite
» ces énormes vomissemens » sanieux, ichoreux, très-fétides; « des douleurs insupportables qui augmentent
» à la moindre chose qu'on prend, fixes, de longue du-
» rée », rongeantes, brûlantes, « se renouvelant par
» toute espèce de médicament irritant ».

298. Ces maux incurables peuvent être adoucis seulement par des liquides très-doux, très-nourrissans, donnés à petites doses et fréquemment.

299. « L'origine, la nature, les effets, la connoissance,
» la prévision, la curation, la palliation de l'inflammation
» de la rate, du pancréas, de l'épiploon », sa résolution bénigne, sa crise soit bonne, soit mauvaise, les adhérences de ces organes aux parties voisines, « la terminaison par
» suppuration », induration, « gangrène, squirrhe, cancer, peuvent se déterminer d'après ce que l'on sait de l'inflammation en général, et de celle de l'estomac en particulier ».

300. De là aussi et en même temps d'après la structure, la position, la fonction de l'estomac, on conçoit pourquoi son inflammation se guérit si difficilement : pourquoi le vomissement, la diarrhée, la cardialgie qui persiste après l'éruption de la petite vérole, même d'un bon caractère, est d'un si funeste présage : pourquoi l'inflammation de la rate est plus rare, tandis que son obstruction lente est plus fréquente : quel mal en résulte, le traitement qui convient et ses effets : pourquoi on croit quelquefois à l'inflammation de la rate, tandis qu'elle est du foie, et pourquoi le *lienetis* en impose parfois au médecin comme étant une pleurésie : pourquoi on prend pour affection de la rate ce qui n'est qu'une distension par des vents, des matières, ou une inflammation du colon ; quels maux résultent d'une inflammation de l'épiploon quand il n'y a pas de résolution, et qu'elle forme des brides, des tumeurs, des adhérences avec les parties voisines.

L'INFLAMMATION DES INTESTINS.

301 « Les intestins, sur-tout et très-fréquemment les
» grêles, sont, comme l'estomac, souvent affectés dans
» leurs membranes d'une inflammation aiguë, par les

» causes ordinaires de l'inflammation qui se portent là ; » ou par la matière âcre d'une boisson, d'un aliment, » d'un assaisonnement, d'un médicament, d'un poison, » avalée, parvenue là, retenue et fixée dans les plis des » valvules ; ou bien encore par une matière âcre » quelconque, « bilieuse, putride, purulente, ichoreuse, gangré» neuse », rhumatisante, arthritique, « atrabilaire », érysipélateuse, variolique, « venant de l'œsophage, de l'es» tomac, du foie, de la rate, du pancréas, de l'épiploon » à ce canal, s'y fixant, le corrodant ; enfin par une con» vulsion considérable qui a précédé », long-temps continuée, « produit des vents, arrêté le mouvement, et don» né ainsi naissance à l'inflammation », par leurs divers étranglemens.

302. Or, cette inflammation est ou *originaire* ou *symptomatique*.

303. « Formée dans ces parties, elle resserre les intes» tins, ferme leur cavité, empêche ce qui se présente » de passer, gonfle énormément la portion du canal au» dessus de l'endroit obstrué, et l'estomac lui-même, » les distend, les dilacère, les enflamme ; produit par » là une douleur très-aiguë, brûlante, fixe », qui s'augmente par le toucher, par les vents, par ce qu'on prend, « et la répand dans tout le trajet enflammé, » excite, quand elle est irritée par ce qui y aborde, » de violentes convulsions dans le diaphragme et dans » les muscles abdominaux ; constipe le ventre ; provoque » le vomissement des choses avalées et qui arrive plus » tôt ou plus tard après qu'on les a prises, suivant que son » siége est plus haut ou plus bas ; produit des vents dou» loureux ; des tranchées très-aiguës ; avec des borboryg» mes ; l'iléus, le volvulus, l'abcès, la gangrène, le squir» rhe, le cancer, une fièvre très-aiguë, une foiblesse ex-

» trême par l'atrocité de la douleur » ; des convulsions générales, funestes sur-tout aux sujets fort irritables ; le météorisme, une mort très-prompte ou, le mal étant plus doux, des maladies longues, difficiles à guérir, incurables.

304. Le commencement de la maladie « en impose » souvent « à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes : on l'at- » tribue, avec un succès hasardeux, à du froid, à des vents », à la saburre, au spasme : « on la traite avec les échauf- » fans, les carminatifs », les purgatifs ; « et l'issue en est » funeste. »

305. « Or, on la reconnoît pour une vraie inflamma- » tion, 1° à une fièvre aiguë, continue », inflammatoire ; » 2° à une douleur » continuelle, fixe, qui ne supporte pas le toucher.

306. « Si elle occupe l'arc du colon (301), elle pro- » duit la douleur qu'on appelle de colique » ; si c'est l'intestin rectum, « alors on la prend ordinairement » ou pour un lombago, ou « pour des hémorrhoïdes inter- » nes », ou pour une dysenterie qui, étant douce, un peu sanguinolente, bilieuse, résout quelquefois la maladie.

307. « Sitôt que sa présence est reconnue par les si- » gnes (301, 303), dans cet état il faut sur-le-champ, et » de toutes ses forces, tenter sa guérison, qui s'obtient » 1° par la saignée forte et répétée, comme dans la pleu- » résie », et par l'application des sangsues au fondement ; » 2° par l'usage assidu de lavemens relâchans, délayans, » antiphlogistiques, souvent répétés, jusqu'à trois fois, » quatre fois, et plus dans un jour ; 3° par des boissons » continuelles, tièdes, ayant les mêmes vertus, en ajoutant » ce qui est opposé à une cause particulière découverte ; » 4° par des fomentations analogues sur tout l'abdomen, et

» 5° en s'abstenant toujours avec précaution de tout ce » qui est âcre, augmente l'activité, échauffe, boisson, » aliment, médicament, mouvement, affection de l'âme; » 6° en persistant dans l'usage de ces moyens jusqu'à » ce que tout le mal soit apaisé, et n'ait pas reparu de trois » jours ».

308. « Ce mal (301, 303) ayant eu lieu, n'ayant pas » été traité par les moyens convenables, et subsistant » toujours avec force au-delà de trois jours » ; les causes morbifiques n'étant pas très-violentes, et le sujet étant d'ailleurs sain, « si, à la place de la douleur, de l'ar- » deur, de la distension, il survient un frisson vague » par-tout le corps sans cause, une douleur obtuse avec » pesanteur dans la région, ce sera le signe qu'il s'y » forme un abcès, d'où, par sa rupture, le pus s'écoule- » ra dans les quatorze jours : s'il se répand dans la cavi- » té de l'abdomen, ce sera » une hydropisie purulente, » avec beaucoup de maux comme 278; mais s'il s'écoule » dans la cavité de l'intestin, ce sera une dysenterie de » même nature, abondante ou non, de longue ou de courte » durée, à raison de la nature de l'ulcère existant : de là » suit » ou une convalescence lente ou la mort par consomption.

309. « Du moment que l'on connoît que l'état (308) a » lieu, aussitôt il faut interdire tout aliment qui peut four- » nir des matières stercorales abondantes, dures, épaisses, » âcres; il faut nourrir le malade seulement de bouillons » où auront cuit des racines légèrement détersives, lui » faire boire abondamment des » décoctions « balsamiques, » détersives, et lui en administrer en lavement; ou bien » lui faire prendre les eaux minérales à grande dose », avec le lait, « ou » pures : « il faut continuer ces remèdes » jusqu'à parfaite guérison ».

310. Quelquefois toute douleur cesse absolument, une membrane, qui a l'air en quelque sorte de la tunique villeuse des intestins sortant par l'anus, et le malade guérit; elle cesse aussi, le ventre cependant se distendant davantage; terminaison douteuse, une lymphe phlogistique étant déposée, soit dans la cavité de l'abdomen, soit dans celle de l'intestin.

311. Les malades périssent aussi en convulsion dans la force d'une inflammation extrême, avant que la maladie se termine d'aucune manière connue et commune aux autres inflammations, si c'est un enfant, ou une femme, ou encore un homme fort irritable, et si l'irritation est grande.

312. « Mais si la maladie a eu des causes très-violentes » (301), et a produit les symptômes les plus terribles », sur-tout chez un sujet cacochyme, « elle pourra aisément » produire dans ce lieu (301, 306) une gangrène suivie » d'une mort misérable » : et cela arrivera certainement et promptement, si l'inflammation étoit érysipélateuse, et sur-tout d'un érysipèle phlycténeux.

313. « On prévoit facilement que la gangrène aura » lieu, les mêmes circonstances observées ayant précédé » (312), si en même temps il ne paroît aucun signe d'une » résolution bénigne (306), ou des effets du traitement » (307) ».

314. « Les signes précédens (313) apprennent qu'elle » a lieu. Alors il y a une rémission, subite et sans cause, » de la douleur qui étoit extrême, le pouls demeurant » foible, intermittent », très-fréquent; « avec une sueur » froide; le froid » des extrémités, du bout du nez, de la langue; la face hippocratique; la pénétration de l'esprit restant cependant ce qu'elle étoit, ou même augmentant, ou bien y ayant un délire doux, taciturne; avec atonie des

intestins, météorisme, « dysenterie fétide », cendrée, « ichoreuse, livide, noire », cadavéreuse, « sans que le » malade s'en aperçoive. D'où suit bientôt une mort pai- » sible : le mal, arrivé à ce point, n'étant pas susceptible » de guérison ».

315. « Mais si l'inflammation, durant long-temps dans » les intestins désignés (301, 306), et ne s'élevant pas à » la plus grande force (303), ne se termine ni par résolu- » tion (306), ni par l'effet des remèdes (307), ni par suppu- » ration (308), et laisse ensuite, dans le lieu affecté, de la » stupeur, de la pesanteur, du tiraillement, continuelle- » ment, il faut penser qu'un squirrhe » ou une dureté squirrheuse « s'y forme », les membranes des intestins devenant tuméfiées, dures, demi-cartilagineuses ; la cavité étant par là rétrécie, détruite.

316. « D'où il résultera dans ce lieu beaucoup de maux » graves, opiniâtres : tels que, sur-tout, de l'engourdis- » sement, de la pesanteur, de l'augmentation de volume, » allant toujours en croissant ; de là le rétrécissement de » la cavité intestinale ; la stagnation des matières fécales » et du chyle, leur action sur le lieu qui s'oppose à leur » passage, sur-tout la matière devenant putride par son » séjour ; de là l'occlusion de l'intestin » et son énorme dilatation au-dessus de l'endroit rétréci ; « de là l'entortille- » ment, le retard des alimens, l'iléus, le volvulus ; ou, » par l'impression d'un âcre irritant, une dysenterie » sèche, la convulsion, le hoquet, le vomissement, une » douleur constante, la fièvre, la maigreur, l'atrophie, la » mort ».

317. « Les médicamens, quels qu'ils soient, font peu » de chose : que la nourriture soit d'alimens liquides, » nourrissans », donnés « à petite dose et fréquemment, » soit par la bouche » soit en lavement, soit par bain.

« On supporte ainsi long-temps la maladie sans grands ac-
» cidens ».

318. « Mais si ce squirrhe formé dans cette partie dé-
» génère en cancer, on voit alors un état de choses très-
» déplorable et sans remède, dont on peut se former une
» idée d'après l'histoire du cancer comparée avec la na-
» ture, la fonction, la texture nerveuse de l'intestin. Il en
» résulte sur-tout une dysenterie très-âcre, continuelle, re-
» belle, qui brûle, ronge, consume toutes les parties qu'elle
» parcourt, occasionnant des convulsions horribles, des
» douleurs au-dessus de toute patience, fixes, longues, jus-
» qu'à ce que la mort, le seul soulagement à tant de maux,
» arrive enfin ».

319. « Si, aussitôt qu'on connoît l'existence du
» squirrhe, on le traite par la méthode (317), on se
» garantit beaucoup du mal (318). Mais si, pour le
» surmonter, on applique des médicamens âcres, et
» sur-tout de forts purgatifs, alors le cancer s'y déclare,
» et y exerce ses ravages. Dans ce cas, il ne faut donner
» pour boisson que du petit-lait récent; pour nourri-
» ture, que des bouillons de farineux ou de viande avec
» les jaunes d'œufs; des lavemens très-doux, qu'avec la
» décoction de graine de lin, de feuilles de morelle ou
» de têtes de pavot blanc : on emploiera des médicamens
» extrêmement adoucissans, calmans, combinés avec
» un peu d'opium, et qui ne deviennent pas facilement
» âcres ».

320. « Enfin, on voit clairement de là pourquoi les
» praticiens rencontrent si souvent des douleurs de l'œso-
» phage, de l'orifice supérieur de l'estomac, du foie, de
» la rate, du pancréas, de l'iléon, du colon, si cruelles,
» fixes, opiniâtres, insupportables, supérieures aux efforts
» de l'art : que dans toute affection iliaque vraie il y a

» toujours une cause physique, quelle qu'elle puisse » être, qui empêche absolument le passage des matières » dans le canal, que ce soit ou le dérangement de l'orga- » nisation de l'intestin, ou quelque matière qui remplit » sa cavité (et cette matière, on l'a trouvée très-variée) », ou quelque partie voisine qui comprime, qui resserre l'intestin; si, et quand, il est bon, ou quand il est mortel, d'employer dans l'iléus les substances froides, en boisson, en épithème, en lavement, en bain, en douche, en friction : « de plus, combien la dysenterie » est variée, et étonnante sous toutes ses formes : de » quelle prudence a besoin le médecin qui veut donner » un purgatif », un vomitif, un carminatif, un narcotique, « dans les grandes douleurs de ces parties : quelle est » souvent cette superpurgation incurable qui, chez quel- » ques malades, suit l'usage de ces remèdes : combien il » est nécessaire de varier les remèdes et la méthode » curative pour guérir les dysenteries : combien il est » léger, trompeur et pernicieux de ne recommander, » pour les guérir toutes, qu'un médicament particulier, » quel qu'il puisse être, ou une seule méthode générale » : pourquoi, d'après cela, la saignée et les émolliens sont quelquefois utiles aux dysentériques, et les évacuans nuisibles : pourquoi la dysenterie des enfans est plus mauvaise, et la convulsion qui lui survient mortelle : pourquoi dans toute colique un peu grave, quelle qu'en soit l'origine, les antiphlogistiques et les émolliens conviennent presque toujours : pourquoi dans toute douleur de ventre avec constipation, il faut rechercher s'il y a hernie, peut-être étranglée : pourquoi on confond si aisément l'inflammation des intestins avec la colique bilieuse : pourquoi la saignée arrête quelquefois les diarrhées symptomatiques des frébricitans : pourquoi, dans l'entéritis,

le ventre est quelquefois très-libre, quelquefois très-constipé : pourquoi, dans l'entérocèle, surtout s'il est récent et peu considérable, une méthode fortement antiphlogistique est presque la seule convenable, avec les tentatives pour la réduction ; et pourquoi, la réduction étant opérée, il faut encore insister long-temps sur cette même méthode : pourquoi les purgatifs, les opiacés, la fumée de tabac, le mercure avalé augmentent plutôt souvent l'iléus qu'ils ne le guérissent ; et quand il y a lieu à les employer : pourquoi il est si important de bien examiner si le ventre des malades de fièvre putride est douloureux au toucher : ce que c'est que le météorisme inflammatoire, et la tympanite inflammatoire : quelle est la mort la plus fréquente dans la fièvre putride : pourquoi, dans une très-grande douleur de ventre, le pouls est mou, obscur, et quels sont les phenomènes trompeurs dans cette circonstance : pourquoi, dans la colique des enfans à la mamelle et dans les convulsions qui en sont les suites, les fomentations et les boissons émollientes sont assez fréquemment préférables aux absorbans, à la rhubarbe, aux carminatifs, aux anti-spasmodiques : « et une infinité d'autres choses sem» blables ».

LE NÉPHRITIS.

321. « On reconnoît que les reins sont attaqués d'une » vraie inflammation, à une douleur ardente, pongitive, » forte, inflammatoire de la région où ils sont situés ; à » une fièvre aiguë, continue, qui l'accompagne ; à des » urines peu abondantes, rendues souvent en petite » quantité chaque fois, très-rouges et enflammées, ou, » quand le mal est extrême, aqueuses ; en outre » (surtout quand le mal s'étend au bassinet du rein, aux

uretères, à la vessie), « à l'engourdissement de la cuisse
» voisine, à la douleur de l'aîne et du testicule du même
» côté, à une douleur iliaque, au vomissement d'une bile
» variée, à des rots perpétuels ».

322. « Toutes les causes générales de l'inflammation,
» appliquées aux reins, produisent cette maladie (321);
» ainsi donc 1° tout ce qui intercepte le passage aux extré-
» mités des artères, une plaie, une contusion, un abcès,
» une tumeur, rester long-temps couché, un effort consi-
» dérable du corps, un petit calcul; 2° tout ce qui em-
» pêche l'urine de passer dans le bassinet, l'uretère, la
» vessie, par exemple, des causes semblables à celles
» qui viennent d'être détaillées, appliquées à ces par-
» ties; 3° tout ce qui pousse par force les parties les plus
» épaisses du sang dans les canaux urinifères, comme la
» course », la danse, « une équitation longue et violente »,
la voiture sur un chemin raboteux, « la grande chaleur,
» les efforts, la pléthore, les diurétiques âcres, les poisons;
» 4° la contraction spasmodique et long-temps permanente
» de tous ces vaisseaux ».

323. « Si une inflammation extrême s'est emparée de
» ces vaisseaux, ils sont souvent tellement resserrés, qu'on
» ne rend point d'urine; qu'on n'en rend quelquefois que
» très-peu, qui est transparente, ténue, aqueuse, ce qui
» est très-mauvais. Souvent les nerfs qui tiennent aux
» reins et ceux du voisinage, étant irrités, elle occasionne
» des douleurs et des convulsions à l'estomac, au mésen-
» tère, aux intestins, aux uretères: ce qui produit des
» rots, des nausées, des vomissemens, des évacuations
» alvines, l'iléus, l'ischurie, l'engourdissement des cuisses,
» leur immobilité, l'ardeur des lombes ».

324. « L'inflammation des reins se guérit par les doux
» efforts de la nature et la douceur de la maladie, 1° par

» résolution ; 2° par un flux d'urines abondantes, rousses,
» épaisses, rendues, sans interruption, avant le septième
» jour de la maladie, ou au plus tard avant le quatorzième ;
» 3° par des hémorrhoïdes fluant largement au commen-
» cement de la maladie ».

325. « Quand les signes qui lui sont propres la font re-
» connoître dans l'état d'inflammation (321, 323), on la
» guérit, 1° par les remèdes généraux applicables à toute
» inflammation, la saignée par la lancette », par les sang-
sues à l'anus, « les révulsifs, les délayans ; 2° par les
» décoctions adoucissantes, émollientes, antiphlogis-
» tiques, données à grandes doses ; 3° par les lavemens,
» les fomentations, les bains composés avec les mêmes
» substances ; 4° par une nourriture humectante, douce ;
» par le repos, en évitant un lit échauffant ; sur-tout de se
» tenir couché sur le dos ».

326. « Il est utile d'adoucir un trop fort vomissement
» s'il est symptôme de la maladie, en buvant fréquem-
» ment » d'une décoction tiède de graines céréales, ou du
bouillon de viandes.

327. « Et par cette seule méthode, on guérit même le
» néphritis produit par un calcul fixé dans les reins ou
» dans les uretères, et qui se déplace ».

328. Si dans le cas (327) ces moyens ne suffisent pas,
l'opium est utile, en calmant les spasmes, en relâchant
les parties crispées, la phlogose étant préalablement
abattue.

329. « Si les causes du néphritis sont grandes, s'il n'y
» a point de résolution (324), et que le mal ne se gué-
» risse point (325), mais se prolonge au-delà du sep-
» tième jour, l'abcès est à craindre. On connoît qu'il se
» forme par la rémission de la douleur, son changement
» en pulsative, un frisson qui revient souvent, la pesan-

» teur et l'engourdissement de la partie. On connoît qu'il
» est formé quand les symptômes décrits ont précédé,
» qu'il y a abattement, chaleur, tension dans l'endroit,
» et que le malade rend des urines purulentes, fétides,
» semblables à des urines salées, putréfiées. Aussitôt que
» l'on sait que l'abcès est formé, il faut employer d'abord
» les maturatifs puissans et les émolliens; ensuite, lorsque
» l'urine paroît purulente », les détersifs « purs, tels que
» les eaux minérales » bues avec ou sans le lait, « le petit-
» lait et autres semblables, auxquels on associera les bal-
» samiques ».

330. « Mais si cette suppuration (329) dure long-temps,
» le rein consumé en entier forme un sac qui ne sert à
» rien, et il existe une consomption rénale », qu'on sup-
porte souvent long-temps.

331. Quelquefois l'abcès fait saillie au dehors, et s'ou-
vre spontanément, ou par le secours de l'art : il guérit rare-
ment, l'ulcère ordinairement restant fistuleux. Très-rare-
ment le pus se fait une issue par la partie du colon qui lui
est contiguë; l'événement en est douteux.

332. « S'il se forme là un squirrhe, il en résulte ou une
» paralysie de la cuisse, ou la claudication du même côté;
» mal incurable : d'où suit souvent une consomption
» lente, l'hydropisie, etc. ».

333. « Mais si une petite quantité de la matière in-
» flammatoire, étant coagulée, s'arrête dans un petit
» follicule de l'urine, elle forme une base à laquelle la ma-
» tière sablonneuse de l'urine s'appliquant par couches
» successives, produit un calcul rénal, et continue ainsi
» à l'augmenter.

334. « Le néphritis se termine aussi quelquefois par
» gangrène : ce que l'on reconnoît à la violence de la cause
» (322), à celle des symptômes (323), au défaut de soula-

» gement par les remèdes (325), à la rémission subite de
» la douleur, sans cause, avec une sueur froide, un pouls
» foible, intermittent; par le hoquet, des urines nulles,
» ou livides, noires, filamenteuses, puantes, salies par
» des caroncules brunes ou noires, l'absence subite et to-
» tale des forces. Alors rien ne réussit ».

335. « D'où il est clair qu'il y a une infinité d'espèces
» et de causes du néphritis, dont une est le calcul; que
» cependant le traitement est le même pour toutes; pour-
» quoi, dans les fièvres, le néphritis (321), et sa crise
» (324), ont lieu si souvent : bien plus, on comprend par
» là, et on guérit l'ischurie qui provient d'un vice des
» reins ou des uretères ».

L'INFLAMMATION DE LA VESSIE URINAIRE.

336. On connoît que la vessie urinaire est enflammée, à une douleur continuelle, ardente, poignante, dans la région qu'elle occupe; à une fièvre aiguë, continue, inflammatoire; à l'urine rendue fréquemment, mais en petite quantité, avec strangurie, enflammée, contenant en suspension un mucus, qui bientôt gagne le fond du vase; au vomissement de ce qu'on prend, d'une bile jaune, ou verte.

337. Les causes générales de l'inflammation, déterminées vers la vessie, produisent cette maladie, ainsi que les diurétiques âcres; l'âcre rhumatismal, arthritique, érysipélateux, vénérien; les hémorrhoïdes, le calcul, l'inflammation des parties voisines, les diverses maladies de l'urèthre et de l'intestin rectum.

338. Le traitement, la terminaison doivent être pris de ce qui a été exposé sur l'inflammation en général, et sur celle

des reins en particulier, ayant égard à la différence des parties affectées.

339. De là aussi on emprunte le traitement de l'inflammation de la matrice, maladie peu fréquente peut-être par elle-même, mais qui a souvent lieu par suite d'un accouchement laborieux, terminé par la main, avec les ferremens, par l'abus des émménagogues, des aristolochiques, des ecboliques.

LA FIÈVRE BILIEUSE.

340. Si les élémens de la bile, ou l'humeur biliforme, abondent dans le sang, il en résulte la *pléthore bilieuse*, appelée *polycholie.*

341. Celle-ci se dissipe *spontanément* par le vomissement, par les selles, par un choléra, par une sueur abondante, nidoreuse; par des urines bilieuses qui deviennent bientôt jumenteuses, avec un sédiment jaune, briqueté : ou bien elle se guérit par un *traitement*, le régime, l'exercice, des médicamens émétiques, purgatifs, diaphorétiques, toniques.

342. La polycholie, quand elle n'est pas dissipée de cette manière, produit, par son abondance, par sa consistance, par son âcreté variée, par métastase, une infinité de maladies, différentes en apparence, selon la différence de l'altération de la polycholie, et de la nature de la partie affectée.

343. Mais si, à raison de sa quantité, de son acrimonie, elle commence à être turgescente, et la fièvre survenant, à se mettre en mouvement, et ainsi mise en mouvement, à être chassée du corps par différentes voies et de diverses manières, c'est ce qu'on nomme *fièvre bilieuse.*

Laquelle règne tous les ans dans le fort de l'été, et tient presque le premier rang parmi les fièvres annuelles,

attendu que de tout temps, dans tous les pays on l'a observée beaucoup plus fréquemment que les autres.

344. Elle suit la marche de la continue-rémittente, de la quotidienne, de la tierce simple ou double, dont les accès se terminent ordinairement par un vomissement, par une diarrhée, par une sueur abondante et nidoreuse, par des urines bilieuses, abondantes, jumenteuses, hypostatiques.

345. Elle parcourt deux périodes : la première, lorsque la matière morbifique, encore mêlée aux humeurs, circule avec elles au milieu des mouvemens fébriles : c'est celle de *crudité*. L'autre est celle de *coction*, lorsque, étant assimilée par les forces de la vie à une humeur excrémentitielle, cette même matière se présente partiellement, sur la fin des exacerbations, à différens couloirs, pour être évacuée.

346. Mais si toute la matière biliforme à-peu-près, un jour décrétoire, la coction étant faite, l'exacerbation ordinaire, souvent plus forte que les autres, ayant précédé, se porte à l'estomac et aux intestins, et cherche à sortir par haut ou par bas, on dit qu'il y a *turgescence*.

347. Une nourriture grasse, huileuse, terrestre, austère, farineuse, vappide, et de substances qui se pourrissent aisément; une habitation basse, l'hôpital, la prison, le vaisseau; un ciel chargé de beaucoup de phlogistique, humide et chaud en même temps (ce qui rend ces fièvres extrêmement aiguës), ou humide et froid, disposent à cette fièvre; beaucoup de choses l'excitent, et sur-tout un travail excessif à l'ardeur du soleil, le refroidissement quand on a très-chaud, l'effroi, la colère, le chagrin, la honte, la gloutonnerie, une chute de haut, une plaie, une hémorrhagie, la suite de couches, une autre fièvre quelconque qui met en mouvement la polycholie.

348. Cette fièvre, si elle est simple, commence par de

l'horripilation et de la chaleur alternativement ; par la céphalalgie, et la sensation d'une grande chaleur à la tête ; il s'y joint la chaleur des lombes et du dos, un pouls plein, sans dureté, accéléré ; des yeux rouges, ou d'un jaune très-délayé, ou verdâtres avec une petite teinte jaune ; la sueur de la face et de toute la tête ; la rougeur foncée des joues, avec une pâleur jaunâtre ou verdâtre vers les narines et les lèvres ; la langue jaune, couverte de filets jaunâtres, comme de lin ; un afflux au gosier d'une salive insipide, amarescente, d'un goût nauséabond ; la sécheresse des lèvres ; la saveur de ce qu'on prend altérée, amère ; une salive blanche, écumeuse, semblable à une dissolution de savon qu'on fait mousser ; le crachement d'une matière gluante, quelquefois d'une couleur herbacée et de vert-de-gris ; l'anorexie, des rots amers, brûlans, austères, douceâtres, avec nausée ; des envies de vomir, et des vomissemens d'une matière qui varie, porracée, érugineuse, comme du jaune d'œuf, noire, brûlant la gorge, agaçant les dents, d'une saveur acerbe, métallique ; l'anxiété, et une sensation de plénitude à la région précordiale ; l'agitation ; le désir de l'eau froide rendue aigrelette, de l'air frais et courant, et le soulagement momentané obtenu par là, du mal de tête et de la chaleur ; des sueurs fortes, nidoreuses ; des selles d'un jaune foncé, comme quand on a pris de la rhubarbe, très-puantes, en petite quantité, avec des vents très-fétides ; des urines presque dès le commencement jaunes, safranées, écumeuses, grasses : le sang des saignées, ou est d'un beau rouge, ou forme une croûte inflammatoire d'un jaune foncé ; le sérum est vert, d'un jaune - verdâtre, amer : les symptômes moins fréquens sont les pétéchies lenticulaires, morbilleuses, le millet rouge, les charbons, les bubons, etc.

349. Elle a un caractère parasite : c'est pourquoi elle s'associe très facilement aux autres maladies quelconques, qu'elle détourne de leur génie et de leur caractère ordinaires, qu'elle rend irrégulières et mauvaises, ou qu'elle soumet à son empire : sa complication avec la petite vérole ne doit pas être oubliée.

350. Il n'y a peut-être pas une autre fièvre qui se plaise à des variations aussi multipliées, qui se modifie d'autant de manières différentes, étant d'un caractère vraiment prothéiforme, non-seulement dans les diverses années, mais encore la même constitution régnant.

351. Souvent elle excède les bornes de l'été et s'étend fort avant dans l'automne, et jusque dans l'hiver, quand par hasard il est trop mou ; et n'ayant pas cédé entièrement, elle se ranime au printemps, et rassemblant ses forces, elle domine de nouveau l'été suivant : alors d'annuelle elle devient stationnaire.

352. On l'appelle continue-rémittente, demi-tierce ou *hémitritée*, et aussi *tritœophie*, continente, dénomination non caractéristique : les anciens l'appeloient indistinctement typhode (τυφώδης), asode (ἀσώδης), épiale (ἠπίαλος), lipyrie (λειπυριας), lingode (λυγγωδης), fièvre ardente, ou causus (κᾶυσος καυσωδης), et aussi πυρ, ou feu, etc. : noms empruntés de quelque symptôme marquant de cette fièvre, mais qui ne conviennent pas à toute et à chaque fièvre bilieuse, et que l'on a coutume de transporter aussi à d'autres genres de fièvres. Elle est appelée plus convenablement *bilieuse* par les modernes.

353. Il arrive de temps en temps que l'humeur biliforme qui doit, sur la fin d'une exacerbation, se dissiper par les sueurs, rencontre, dans sa circulation dans les vaisseaux, un obstacle, et se fixe dans quelque partie du corps, soit à cause de l'excès de la fièvre et de la turges-

cence des humeurs, soit à cause de quelque partie trop foible ou imperméable à l'humeur qui circule, soit par d'autres raisons qui nous sont encore inconnues.

354. De là les divers dépôts de l'humeur biliforme, en différens endroits et avec des effets variés.

355. Ainsi se forme la première division de la fièvre bilieuse, 1° en *bilieuse universelle;* 2° en bilieuse avec métastase ou dépôt.

356. Une portion de l'humeur bilieuse détermine, portée au cerveau, les délires, les frénésies, les apoplexies, tous les genres de convulsions; aux *yeux*, les cécités, les cataractes subites, les ophthalmies, les opacités de la cornée, les taches, etc.; à la gorge, l'angine; à la poitrine, les toux, la pleurésie, la péripneumonie, l'hémoptysie, etc.; à l'abdomen, les vomissemens, les choléra, les dysenteries, les coliques, les diarrhées, les attaques d'hémorrhoïdes, les difficultés d'uriner, les hémorrhagies de matrice et les avortemens; aux articulations et aux membres, les érysipèles, le millet rouge, certaine espèce de dartre et de gale, les pétéchies, l'exanthème ortié, etc.

357. On voit clairement, d'après cela, quelle est la notion de la frénésie *bilieuse*, de la pleurésie *bilieuse*, de l'hémoptysie *bilieuse*, de la fièvre érysipélateuse, quelquefois de l'ortiée et très-souvent de la pétéchiale; ainsi que d'autres maladies auxquelles l'épithète de bilieuses conviendroit très-bien, et qu'elle distingueroit suffisamment d'autres d'origine différente: car ce ne sont que diverses manières d'être de la même fièvre bilieuse.

358. Il y a aussi une autre fièvre bilieuse *simple, pure, sans mélange;* et une autre *compliquée* avec une maladie quelconque, fébrile ou non fébrile.

Ce qui forme une nouvelle et importante division.

359. Elle se complique plus souvent avec la fièvre

inflammatoire au commencement d'une épidémie bilieuse, et sur la fin, avec la fièvre pituiteuse, soit seule, soit mêlée de phlogose : elle se marie avec les suites de couches, la rougeole, et sur-tout la petite vérole.

360. Elle se termine, 1° par la mort; 2° par la santé; 3° par d'autres maladies.

361. Elle se termine par la mort, 1° par la métastase de l'humeur bilieuse sur une partie noble, le cerveau sur-tout, et les poumons, et aussi dans les cavités du thorax, dans le péricarde, comme on le sait par les ouvertures de cadavres; 2° par un érysipèle interne qui tourne promptement en gangrène; 3° par l'anthrax des intestins; 4° par une dégénérescence putride, spontanée, ou due à un mauvais traitement.

362. Elle se termine par la santé : 1° la saburre bilieuse se trouvant peu abondante, bénigne, énervée par beaucoup de boissons aqueuses, acidules, savonneuses; 2° cette saburre, plus abondante et plus âcre, étant épuisée par des vomissemens et des selles venus spontanément ou provoqués par l'art lors d'une exacerbation; ensuite aussi par des urines et des sueurs, après que le système gastrique aura été nettoyé; quelquefois même par une hémorrhagie du nez, de la matrice, par un flux hémorrhoïdal, par une éruption miliaire, par la salivation, par des aphthes.

363. Elle se change en d'autres maladies, savoir, en fièvre *bilieuse-inflammatoire*, *ardente*, *bilieuse-putride*, putride, quand la matière biliforme, plus abondante, plus âcre, mêlée plus intimement au sang, plus difficile à en être débarrassée, n'est pas évacuée par les couloirs convenables devenus imperméables par obstruction, par spasme, par inflammation; mais que, retenue dans le sang, ou elle l'enflamme, ou elle se l'assimile ou

le dissout. Elle se change aussi en fièvre intermittente ; conversion favorable, par un traitement convenable ; par négligence au contraire, ou par un mauvais traitement, en langueurs chroniques, en dérangemens multipliés de la première coction, en hypocondriacisme, en cacochymie et cachexie bilieuse, en goutte de longue durée, etc.

364. Le traitement s'opère, quand la maladie est légère, par les acides végétaux, les sucs savonneux, apéritifs, eccoprotiques des fruits de l'été, et la diète antibilieuse toute entière ; par les altérans, les demi-émétiques, les émétiques, qui portent l'humeur biliforme vers différens couloirs, sur-tout vers le foie et les premières voies ; par les purgatifs doux. Quand la maladie est plus forte, on emploie les mêmes moyens dans le premier stade.

Et de plus dans le second, un ou plusieurs émético-cathartiques, le corps ayant été préalablement disposé à subir cette évacuation, et la matière rendue mobile ; un air frais et libre, en en jugeant, non d'après le thermomètre, mais d'après la sensation agréable qu'éprouvera le malade ; la boisson d'eau froide, la situation du corps élevée, sur-tout dans le mal de tête violent, et aux approches de la frénésie.

365. On dispose le malade à prendre l'émético-cathartique, 1° par la saignée, et le traitement antiphlogistique, s'il est jeune, dans l'âge viril, s'il a la fibre roide, de la pléthore, si le temps dispose à l'inflammation, si en outre une diète et une médecine échauffante ont été employées ; 2° en enlevant par les moyens appropriés les diverses affections qui empêchent ou contr'indiquent le vomissement.

366. On dispose la matière à sortir par une boisson fondante, savonneuse, saline, miellée ; par l'oxymel, etc.

367. Les malades doivent sur-tout être préparés à l'émético-cathartique, si, outre les raisons alléguées (365), qui exigent la saignée, la fièvre bilieuse a produit une métastase sur quelque partie essentielle, c'est-à-dire, dans la frénésie bilieuse, dans l'hémoptysie bilieuse, dans la pleurésie bilieuse, dans la colique bilieuse : en effet, une ou plusieurs saignées étant faites, suivant que l'auront exigé les raisons exposées (365), et la matière étant délayée, l'émético-cathartique chassera la saburre du système gastrique, donnera une secousse utile aux viscères qui ont supporté la métastase, déplacera la matière qui s'y est fixée, la ramènera dans le torrent de la circulation, la poussera vers les pores de la peau, pour être expulsée par les sueurs que le vomissement a toujours coutume de produire.

368. Les premières voies étant nettoyées, un vésicatoire détournera les métastases dangereuses que cette méthode (367) n'auroit pu dissiper : lequel pourtant ne convient pas d'ailleurs à la maladie principale, en ce qu'il rend les urines et les évacuations alvines moins abondantes, et que l'humeur biliforme sort principalement par ces deux voies.

369. La fièvre étant détruite, ou très-adoucie par l'action de l'émético-cathartique, le malade commence à entrer peu à peu en convalescence, ayant des sueurs nocturnes, douces qui le soulagent, et par l'usage des fondans, des savonneux, des eccoprotiques, des acescens, la maladie n'excédant pas les quatorze jours.

370. Il guérit tout-à-fait, soit spontanément, soit si la maladie, parce qu'elle étoit grave, le traitement, ou toute autre cause l'ont trop affoibli, par l'usage des analeptiques, des stomachiques, des amers, le vin d'absinthe, les viandes légères, l'équitation, le séjour de la

campagne, etc., le ventre se maintenant toujours libre.

371. La convalescence est plus lente que de la fièvre inflammatoire, plus prompte que de la pituiteuse : mais les rechutes sont plus faciles que dans ces deux autres fièvres.

372. Les cordiaux, les échauffans, le quinquina, les vésicatoires, l'opium, les acides minéraux, etc., sont par eux-mêmes nuisibles dans cette fièvre.

373. Les paysans qui, brûlés par les ardeurs de l'été, sont couverts d'une sueur abondante, et ainsi trempés se laissent refroidir très-souvent sans précaution, étant plus que qui que ce soit attaqués de cette fièvre, quoiqu'ils vivent presque uniquement de végétaux; et ceux, au contraire, qui font le plus grand usage de viande et de vin, en étant pour la plupart exempts, pourvu qu'ils évitent le trop grand soleil, ou qu'ils ne se refroidissent pas sur-le-champ quand ils sont tout en sueur : on voit clairement en quoi consiste principalement la manière de se préserver.

374. Après le soin d'éviter le refroidissement subit du corps en sueur, dans la constitution bilieuse, on aura encore un grand moyen d'écarter cette fièvre dans l'usage des fruits d'été, acescens, savonneux, eccoprotiques, et dans la fuite des excès de table.

375. On voit clairement d'après tout ceci, combien la famille des maladies bilieuses est étendue, combien leurs variations, et leurs complications avec d'autres, sont multipliées :

Quand le vomitif, ou le purgatif, ou l'émético-cathartique est indiqué; dans quel temps de la maladie il faut le donner, combien de fois il faut le répéter :

Pourquoi il peut y avoir saburre bilieuse sans fièvre bilieuse, et réciproquement :

Quelle est l'affinité, la variation, la dégénération suc-

cessive des humeurs quand elles forment la fièvre bilieuse, la putride, les pétéchies, l'érysipèle, les fièvres intermittentes, sur-tout la tierce et la quarte, la dysenterie, les aphthes, la péripneumonie fausse, l'asthme humoral, et le convulsif; la phthisie pituiteuse, la tuberculeuse; la maladie hypocondriaque, la goutte, le très-grand nombre des maladies spasmodiques, le squirrhe, le cancer, etc.

LA FIÈVRE PITUITEUSE.

376. La fièvre qui attaque de préférence, sur-tout dans un temps humide et froid, et dans les lieux trop bas; les sujets mous, menant une vie sédentaire, gras, déjà âgés, épuisés par les plaisirs de l'amour, l'étude, les veilles, le chagrin, la maladie, les remèdes, le besoin; qui ont usé d'alimens aqueux, farineux, gras, austères; les femmes chlorotiques; les accouchées; les enfans atrophiques, attaqués de vers, s'appelle fièvre *pituiteuse*.

377. Les symptômes qui la caractérisent sont, de la lassitude; des horripilations vagues; la langue blanche, muqueuse; les dents et les gencives sales; la salive visqueuse; le défaut d'appétit; les nausées; l'oppression de la région précordiale, sa plénitude; le vertige; la tristesse involontaire; les vents, les borborygmes; une fièvre continuelle, douce en apparence, le pouls étant presque naturel; des rémissions obscures; les urines crues, pâles, ayant à peine de l'odeur, avec un sédiment quelquefois muqueux : sa marche est lente; elle s'étend à plusieurs semaines.

378. Au printemps, elle se mêle souvent à la synoque non putride, se transforme en celle-ci, en prend naissance, par la faute de la saison, du traitement, du ma-

lade; tandis qu'en automne elle accompagne, suit souvent la fièvre bilieuse : de là l'explication de la constitution atrabilaire, de la fièvre atrabilaire.

379. On appelle quelquefois la constitution pituiteuse rhumatisante, catarrhale, asthmatique, angineuse, toux convulsive épidémique, scorbutique, apoplectique, etc. noms empruntés de la forme ou du symptôme le plus fréquent.

380. Il y a, dans le même temps, beaucoup d'indispositions subalternes, les dartres, la gale, les ophthalmies, les aphthes, les toux, la pituite de la gorge, le défaut d'appétit, les vomissemens de pituite légers, spontanés, du matin; les cardialgies, les vents, les borborygmes, les hémorrhoïdes, les couleurs pâles, sales, l'obésité morbifique, la paresse des sens, l'impuissance à concevoir, la chute du germe, le volume augmenté de la rate, les ictères, les chagrins, l'hypocondriacisme, l'hystéricisme, les chloroses, l'irrégularité des règles, les manies, les distensions des nerfs, les convulsions générales, les tétanos, les opisthotonos, la danse de St-Guy, les apoplexies, la goutte, l'hydropisie, dont le traitement, ainsi que celui de la maladie syphilitique, est souvent très-difficile *tant que dure la constitution pituiteuse automnale.*

381. La pituite, tant des premières voies que des secondes, produit cette maladie, le lien des solides étant affoibli.

382. Les seules forces de la nature la guérissent, par un vomissement spontané, fréquent, facile; par une diarrhée peu forte, qui revient souvent; ensuite par des sueurs qui viennent spontanément, de nuit, avec soulagement, lorsque la maladie décroît : et aussi par une éruption miliaire, la coction ayant précédé; par une expectoration pituiteuse; par le ptyalisme; par une fièvre intermittente, quotidienne.

383. C'est ce qui nous apprend la méthode de la traiter, qui consiste à résoudre les obstructions, fondre les humeurs épaissies, évacuer celles qui sont fondues, raffermir les parties relâchées par l'usage de remèdes salins, incisifs, résolutifs; par un émétique doux, donné de temps en temps en lavage; par un demi-vomitif, altérant; par un purgatif analogue: ensuite par les amers légers, les amers et les toniques.

384. Une méthode échauffante produit les inflammations des viscères, les éruptions miliaires non critiques, les fièvres ardentes, pernicieuses: une méthode plus antiphlogistique qu'il ne faut, produit, au contraire, les fièvres lentes, nerveuses; les langueurs chroniques, les maladies des articulations, l'un et l'autre hypocondriacisme; la phthisie pituiteuse, et autant de fièvres diverses qu'on aura employé de mauvaises méthodes.

385. C'est pourquoi il faut être réservé sur les stimulans trop âcres, dans le commencement sur-tout; et en général c'est le cas de se hâter lentement.

386. On voit évidemment d'après cela, pourquoi cette fièvre est plus rare, mais plus dangereuse, chez les sujets exercés, qui ont la peau épaisse, imperspirable; pourquoi le contraire a lieu chez les sujets lâches, et ceux qui suent facilement; pourquoi elle est quelquefois épidémique parmi les femmes, tandis qu'elle épargne les hommes; ce qui fait qu'on l'appelle quelquefois *lente*, *lente-nerveuse*, *miliaire*, *maladie des femmes en couches;* pourquoi elle n'abandonne jamais les endroits bas, marécageux; pourquoi le diagnostique de cette maladie est si difficile, de même que son traitement; à quoi s'appliquent ces paroles de Baglivi: *dans aucun genre de maladies, on n'a besoin d'autant de patience, d'expectation et de temporisation, pour les traiter convenablement et heureusement, que pour bien traiter les fièvres mésentériques.*

LA PÉRIPNEUMONIE FAUSSE.

387. « Je dois placer ici la péripneumonie » fausse, « qui arrive souvent l'hiver par le froid, au printemps » par la chaleur qui survient, née d'une pituite lente, » qui se forme dans tout le sang et qui engorge peu à » peu les poumons, jusqu'à ce qu'elle se termine par » cette maladie très-fâcheuse et souvent mortelle inopiné- » ment ».

388. « Lorsque le mal s'est un peu accru, il a déjà » produit dans tout le corps la plupart des effets qui ont » coutume de naître de la qualité glutineuse spontanée, et » en outre ceux qui sont propres à la péripneumonie lente » (140). C'est ce qui le rend très-difficile à traiter ».

389. « En effet, la saignée, pratiquée autant que cette » maladie l'exige (171), nuit extrêmement par la trop grande » foiblesse des viscères, et parce que les liquides sont trop » visqueux et trop dégénérés : aussi, après avoir paru d'a- » bord soulager, augmente-t-elle les accidens ».

390. « Et les atténuans, si vantés dans ce cas, en aug- » mentant l'afflux impétueux vers les vaisseaux pulmo- » naires, augmentent souvent la densité et l'engouement » de la matière obstruante, et rendent en même temps la » maladie promptement mortelle ».

391. « Cette maladie, fréquente chez les vieillards, » chez les sujets pituiteux, froids, catarrheux, affectés de » coryza, a coutume de suivre toutes les causes qui, en » mettant promptement en mouvement les humeurs sta- » gnantes, les portent vers le poumon; par exemple, la » course, la déclamation, le chant, l'ivresse, sur-tout celle » qui est produite par des choses fort échauffantes; la dé- » bauche de la table, la chaleur du feu, du bain, du so-

» leil, sur-tout si un froid considérable succède tout à coup
» à l'ardeur qu'elles auront fait naître ».

392. « D'abord, par sa trompeuse douceur, elle accable
» ceux qui y pensent le moins. En effet, commençant par
» une lassitude légère, de la foiblesse, l'anéantissement
» presque total des mouvemens de l'âme, l'essoufflement,
» l'oppression de poitrine, elle excite des mouvemens si
» légers qu'à peine des indices de chaleur ou de fièvre aver-
» tissent du danger. Bientôt des horripilations vagues, de
» légers accès de fièvre se manifestent; et alors, l'essouf-
» flement et la foiblesse augmentant tout à coup, la mort,
» que rien n'annonçoit ni dans les urines ni dans le pouls,
» emporte le malade ».

393. « On la traite par cette méthode très-circonspecte:
» 1° saigner, en faisant une large ouverture; 2° aussitôt
» après, débarrasser le ventre par un lavement, que l'on
» répétera tous les jours, jusqu'à ce que les signes appren-
» nent que le poumon est dégagé; réduire le malade à une
» nourriture très-légère de bouillons de viande, sur-tout
» avec un léger acide, à une boisson légère, d'eau et de
» miel; 4° employer les vapeurs et les fumigations décri-
» tes (183), faire boire continuellement des décoctions dé-
» layantes, détersives et très-doucement apéritives, et
» en même temps prescrire des bains de jambes et de pieds,
» et de larges vésicatoires ».

394. « D'après tout ce qui précède, on rend raison pour-
» quoi cette maladie est plus rare chez les enfans et
» chez les femmes, et pourquoi elle attaque à peine ceux
» dont les solides sont d'une structure lâche », quoiqu'ils
soient d'ailleurs plus disposés à la fièvre pituiteuse-simple;
« pourquoi elle se guérit plus facilement chez eux; pour-
» quoi le contraire a lieu chez les sujets denses et bien nour-
» ris ».

« On voit encore clairement de là, que cette maladie » peut être produite par toute autre humeur » analogue à la pituite; la pituitoso bilieuse, l'atrabilieuse, l'arthritique, la goutteuse aux pieds, quand elle est abondante, mise en mouvement, déterminée vers les poumons par les causes (391), s'y amassant; quel est le rapport de l'asthme humoral, de la phthisie pituiteuse avec cette maladie.

LA FIÈVRE INTERMITTENTE.

395. « La fièvre qui, par intervalles, se relâche de sa » violence, de telle sorte qu'il y ait apyrexie complète entre » un paroxysme et l'autre, s'appelle *intermittente* ».

396. « Ainsi son diagnostique est évident par lui-même : » sa distinction en diverses classes est facile, puisqu'elle » est fondée uniquement sur la seule différence du » temps ».

397. La quotidienne, la tierce, la quarte sont les plus fréquentes. J'ai vu quelquefois la quinte, qui est analogue à la quarte, qui alterne avec elle, et est un produit de l'automne : j'ai vu deux fois la sextaire. La septénaire exquise arrive quelquefois : Boerhaave l'a vue. Il y en a qui ont observé de plus longues périodes.

398. Les fièvres de même période se compliquent assez souvent, comme, par exemple, la double-tierce, la double-quarte, etc. Celles de période différente s'unissent plus rarement.

399. La quotidienne est plus rare, plus familière aux enfans et aux sujets glutineux; elle dure plus long-temps, se guérit plus difficilement : il faut la distinguer soigneusement de la double-tierce, de la triple-quarte, au moyen des accès comparés entr'eux.

Ici se classent la *diurne* et la *nocturne* d'Hippocrate.

400. La tierce est plus courte, plus fréquente, plus aiguë, plus facile à guérir. Elle attaque les bilieux, les adultes : elle se double fréquemment : elle se juge au cinquième, septième, neuvième accès.

401. La quarte est de longue durée, opiniâtre, se supporte long temps : l'atrabile et l'automne lui donnent naissance : elle se double, se triple.

402. Celles qui ont des accès plus éloignés suivent la manière d'être des fièvres quartes.

403. « Il faut cependant savoir que l'intermittente qui » domine de février en août est en général *vernale ;* et » celle qui domine d'août en février, *automnale :* distinc- » tion nécessaire », à cause de la diathèse différente des corps au printemps et dans l'automne, et des différentes maladies régnantes ; « d'où dérive la différence des carac- » tères, des symptômes, de l'issue, de la durée, du » traitement de la fièvre : bien plus, l'une chasse l'autre ».

404. La *vernale,* le plus ordinairement plus courte, un peu inflammatoire, analogue à la synoque non putride, régulière, se guérit spontanément ou avec peu de moyens, se terminant directement par la santé. Elle est quelquefois le remède « de maux invétérés », de la mélancolie, de la manie, de l'épilepsie, de la goutte, de la paralysie : elle dissipe les restes des fièvres automnales : elle favorise la crue : « elle dispose à la longévité ».

405. *L'automnale* est ordinairement longue, rémittente, sub-intrante, bilieuse, atrabilieuse, septique, anomale, accompagnée de quelque symptôme pernicieux. Elle finit souvent par des rates volumineuses, des engorgemens « des autres viscères », sur-tout du foie, « par » des squirrhes, des ictères, des hydropisies, de la

» leucophlegmatie, le scorbut » , diverses cachexies et cacochymies , « et tous les maux qui en dérivent ».

406. « Bien plus , elle imite souvent exactement le » caractère des continues , par ses paroxysmes prolongés » et doublés , tandis que cependant sa nature et son traite- » ment sont tout-à-fait différens ».

407. Quelquefois pourtant la manière d'être des *vernales* et des *automnales* est inverse.

408. De temps en temps , la fièvre intermittente se manifeste isolée : c'est la *sporadique*. Souvent elle attaque un grand nombre d'individus : c'est alors l'épidémique , lorsque des vents mous du midi , soufflant long-temps , et une grande humidité froide donnent des forces à cette maladie.

409. L'*endémique* a fixé son siége constant aux environs des étangs et dans les lieux bas : on ne la guérit quelquefois qu'en changeant de climat.

410. Le paroxysme régulier d'une fièvre intermittente s'accomplit par du froid , de la chaleur , de la sueur , parcourant ainsi trois périodes.

411. Et il revient exactement à la même heure , ou plus tôt , ou plus tard , ou à un temps incertain.

On a ainsi l'idée de la fièvre fixe , de celle qui avance , de celle qui retarde , de celle qui est vague et erratique.

412. Ou bien aussi elle se cache sous le masque d'une autre maladie, qu'elle imite pendant la durée du paroxysme régulier : c'est l'intermittente masquée ; elle est plus fréquemment automnale , épidémique.

413. Ainsi la fièvre intermittente paroît sous la forme de mal de tête , de délire , de coma , d'apoplexie, de catalepsie , d'épilepsie , et autres affections convulsives , de migraine , de goutte-sereine , d'ophthalmie , de coryza , d'odontalgie , de rhumatisme , de goutte , de

vomissement, de diarrhée, de choléra, de colique, etc. A peine existe-t-il une maladie que la fièvre intermittente ne simule pas quelquefois.

414. Quelquefois elle représente une syncope bientôt mortelle, et l'image véritable d'un mourant : on l'appelle *syncopale, maligne, de mort.*

415. L'intermittente masquée parcourt quelquefois en même temps les trois périodes ordinaires : quelquefois elle offre seulement l'apparence d'une autre maladie.

416. L'intermittente manifeste se change en masquée, et celle-ci en la première.

417. « Celle qui est régulière et manifeste commence » par des bâillemens, des pandiculations, de la lassitude, » de la foiblesse, du froid, des frisonnemens, du frisson, » du tremblement, la pâleur, la lividité des extrémités, la » respiration très-difficile, l'anxiété, les nausées, le vo- » missement; le pouls fréquent », parfois plus lent, « foible, petit; une soif très-grande », la peau d'oie (*chair de poule*), comme couverte quelquefois de boutons miliaires, ou d'une teinte livide ou tirant sur le pourpre. Dans les enfans on observe souvent des cris, des convulsions et les extrémités livides.

« Plus ces symptômes sont intenses et nombreux, » plus la fièvre est mauvaise et plus aussi, dans la pé- » riode suivante, la chaleur et les autres symptômes se- » ront mauvais : c'est là le premier degré de cette fiè- » vre, lequel répond au temps d'accroissement des » continues, et est bien plus dangereux que ceux qui » le suivent. L'urine alors est pour l'ordinaire crue et » ténue. ».

« L'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts » dans ce premier temps de la fièvre intermittente, » après l'essoufflement, les soupirs, l'abattement, a

» présenté un sang épais engorgé dans les poumons : le
» pouls, dans ce cas, avoit toujours été petit, fréquent,
» irrégulier (*Harvée*, *exercit. anatom. cap.* 16) ».

418. « Un autre état suit celui-ci, commençant avec
» de la chaleur, de la rougeur, une respiration forte,
» grande, plus libre, moins d'anxiété, le pouls plus
» grand et plus fort, une grande soif, une grande
» douleur de tête et de membres, des urines ordinai-
» rement rouges. Il répond à l'*état*, ἀκμη, des fièvres
» continues ».

419. « Enfin, ordinairement, arrive une forte sueur;
» la rémission de tous les symptômes; une urine épaisse,
» avec un sédiment semblable à de la brique pilée »;
des déjections liquides et puantes; « du sommeil; il y a
» apyrexie, lassitude, foiblesse ».

420. A moins, peut-être, que le paroxysme ne se prolonge tellement, qu'un nouvel accès saisisse l'autre qui n'est pas encore fini : ce sera une *continue-rémittente*, une *sub-intrante*.

Cela arrive par l'effet du caractère de l'épidémie, d'une autre fièvre co-régnante, compliquée; de la trop grande violence de l'intermittente; du traitement négligé ou mauvais; de la constitution du malade, qui n'est pas capable de supporter la maladie.

421. Quelquefois la fièvre ne parcourt pas ses trois temps, l'un d'eux manquant; ou bien elle change leur ordre ordinaire.

422. Quelquefois l'invasion est imparfaite, obscure, légère, revenant sans ordre constant.

423. Cette intermittente *non formée*, *latente*, *vague* et *erratique*, est plus fréquente chez les enfans qui ont un engouement glutineux, vermineux, des viscères de l'abdomen, un gros ventre, de la voracité; et en automne.

La *régulière* et *manifeste* se change aussi en *imparfaite* et en *vague*, par un mauvais régime; par un mauvais traitement; par la négligence à en employer; en donnant le quinquina trop tôt, en trop petite quantité, pas assez longtemps; et sans les remèdes co-indiqués; en donnant mal à propos des astringens.

424. Ce qui décèle l'intermittente *non formée, latente, erratique*, c'est la connoissance des causes (423); en outre, de légers paroxysmes de temps en temps, des pandiculations, des lassitudes et des sueurs, surtout la nuit, nidoreuses, puantes, sentant le musc; la pâleur verdâtre, jaunâtre, de la face; l'anorexie, ou même la boulimie avec bradypepsie; le gonflement; la tension de la région précordiale; de la chaleur, de l'anxiété, sur-tout après le repas; des urines en petite quantité, safranées, jumenteuses, briquetées, furfuracées; un aspect triste; les yeux d'un jaune délayé; la mauvaise humeur; les selles irrégulières, d'une odeur très-forte; et enfin tous les symptômes, à-peu-près, de dérangement, de réplétion, d'engouement du système gastrique, le malade cependant n'étant point alité, et allant encore.

425. La marche des temps exposée (de 417 à 419), la violence de la maladie qui parvient à son *état*, ἀκμη, et qui décroît ensuite en peu d'heures; l'épidémie connue; la période constante des mêmes symptômes; chez les enfans, de la lividité, le frissonnement, les cris, les convulsions qui reviennent à des heures marquées, font d'abord naître le soupçon d'une fièvre intermittente; mais leur continuation en assure le diagnostique.

426. « Les fièvres intermittentes dégénèrent souvent » en aiguës, dangereuses: ce qui est dû le plus ordinai- » rement à trop de chaleur, à un mouvement trop vio-

» lent », ou au caractère de l'épidémie, ou au mauvais traitement.

427. On conçoit les effets de la fièvre intermittente (de 413 à 424) quand on considère son action. « Car elle
» fait éprouver une grande violence aux fibrilles des
» vaisseaux et des viscères, en mettant en stagnation,
» en obstruant, en coagulant, en poussant, en fondant,
» en atténuant : de là les vaisseaux sont affoiblis, les hu-
» meurs cessent d'êtres saines, par ce genre d'altération
» sur-tout dans lequel leurs parties sont moins assimilées
» et inégalement mêlées, d'où résulte en même temps
» une acrimonie ; toutes causes d'une tendance extrême
» et très-affoiblissante à la sueur, le plastique même du
» sang transsudant : alors l'urine est étonnamment épaisse,
» trouble, jumenteuse, grasse ; la salive est de même :
» de là le sang est appauvri, dissous, à peine lié, dépouillé
» de ses meilleurs principes, âcre et épais tout à la fois
» dans les autres ».

428. La cause *prédisposante* est ignorée : elle paroît cependant tenir plus particulièrement aux nerfs, affectés d'une manière inexplicable.

Les remèdes anti-fébriles nervins, le quinquina, le fer, l'opium ; en outre, la frayeur, la colère, la joie, la contention d'esprit, la musique, la confiance dans un remède anti-fébrile, vain en soi, mais efficace sur les gens crédules ; quelques symptômes, quelques causes, quelques effets de la fièvre elle-même, rendent cette opinion vraisemblable.

« Il est difficile cependant de distinguer, parmi une
» infinité de causes possibles, celle à l'aide de laquelle
» on pourroit rendre raison des périodes, d'après les lois
» de notre économie ».

429. Mais une infinité d'autres causes *excitent* cette

cause *prédisposante :* les alimens trop abondans, difficiles à digérer, farineux, gras, putrides, relâchant l'estomac et les intestins ; l'atmosphère humide ; le séjour dans un lieu bas, où le soleil ne donne point, ombragé, couvert de bois, marécageux ; un amas de bile, d'atrabile, de pituite, de vers ; des humeurs tenaces, ichoreuses, purulentes, scorbutiques, galeuses, vénériennes ; des écoulemens de sang supprimés ; le système hépatique troublé par la colère, la frayeur, la honte, le chagrin ; une excrétion cutanée supprimée ; un très-grand nombre d'autres causes.

Y a-t-il aussi une contagion particulière ?

430. Autre est le traitement dans l'accès même, autre hors de l'accès.

431. Dans le temps du froid, il faut donner une boisson doucement diaphorétique, tiède, souvent et peu à la fois ; par ce moyen, aidé de la chaleur du lit, et en s'abstenant de nourriture quelques heures avant l'invasion, on prévient un vomissement incommode dans l'accès.

La chaleur ayant succédé, le repos, les couvertures du lit plus légères, la limonade conviennent ; et si elle est exorbitante, que le sujet soit pléthorique, disposé à l'apoplexie chaude, la saignée elle-même, pratiquée avec précaution.

La sueur commencée doit être entretenue doucement, en restant au lit, par des boissons tièdes, l'infusion de fleurs de sureau, le petit-lait fait au vin ; il ne la faut pas provoquer par force : après la sueur, le repos, le sommeil, la nourriture conviennent.

432. Le paroxysme étant fini, il faut traiter 1° la fièvre ; 2° ensuite les effets de cette fièvre, trop forte, trop longue, mal soignée, maligne, lesquels souvent forment des maladies particulières, graves et longues.

433. Il faut enlever avant tout la cause *occasionnelle*, si elle est connue, si elle est grande, et soumise à la puissance des remèdes; et ensuite la prédisposante : à moins que, la première étant enlevée, la seconde ne le soit aussi en même temps.

434. Les diverses méthode de traitement, et le nombre presque infini des remèdes contre la fièvre, peuvent se ranger en peu de classes; car toute méthode anti-fébrile est *antiphlogistique*, *résolutive*, *vomitive*, *purgative*, *prévenante*, *perturbatrice*, *nervine*.

435. Les quatre premières ont pour objet d'enlever les causes excitantes; et les trois dernières, la cause prédisposante.

436. On emploie souvent diverses méthodes dans la *même* fièvre intermittente, dans *différens* temps : ou bien plusieurs sont nécessaires *ensemble*, ce qui fait une *huitième* méthode, *composée* diversement des précédentes.

437. La méthode *antiphlogistique* convient aux intermittentes de printemps, des sujets pléthoriques, des athlétiques, et lorsque l'excès de la santé est cause de la fièvre; à celles des individus disposés aux inflammations, à l'apoplexie, qui sont dans un léger état de péripneumonie, de pleurésie, qui crachent le sang; dans une fièvre dégénérant très-facilement, par la nature de l'épidémie, en continue-inflammatoire; quand les paroxysmes se prolongent, et que l'apyrexie n'est pas complète : quand il y a un mal de tête violent et inflammatoire, un délire fort, furieux.

438. Alors conviennent aussi les sels neutres les plus doux, étendus dans un véhicule aqueux abondant, les eccoprotiques, et quelquefois la saignée elle même.

439. La méthode *fondante*, résolutive, apéritive, guérit et la fièvre et ses effets, en atténuant les humeurs

épaissies, en excitant l'inertie des solides, en dégageant les parties obstruées, en rétablissant les sécrétions et les excrétions.

440. Or, les remèdes réputés les plus propres à atteindre ce but sont les sels alkalins, acides, neutres, volatils, demi-volatils, donnés dans un véhicule convenable ou fondus dans les humeurs gastriques; les savons végétaux, animaux, artificiels; les sucs férulacés; les plantes plus ou moins amères; les chicoracées, leurs extraits, leurs décoctions saturées, aiguisées avec des sels; les martiaux, les antimoniaux, les mercuriaux.

441. Ils sont utiles aux malades cachectiques, cacochymiques; dans la viscosité froide, la bile étant inerte, muqueuse, vappide; vers le retour de l'âge; aux sujets gras; aux femmes; dans la constitution automnale, humide, froide; dans une fièvre longue, quotidienne, quarte, récidivante, des enfans; celle de continue devenue périodique, opiniâtre, rebelle au quinquina, accompagnée d'ictère, d'hydropisie.

442. Ils nuisent dans les fièvres (437), de même que dans la ténuité aqueuse des humeurs, jointe au relâchement des solides; dans les sueurs abondantes, maigrissantes, nocturnes.

443. Au reste cette même méthode embrasse beaucoup plus de cas que les autres, étant seule, ou bien conjointement avec d'autres, convenable, du moins dans le commencement, à la plupart des intermittentes.

444. La saburre en orgasme pour sortir par en haut, qu'elle soit cause ou effet de l'intermittente ou qu'elle coïncide seulement avec elle, demande la méthode vomitive. « On la reconnoît à la nourriture, aux maladies et aux sym-
» ptômes qui ont précédé; aux nausées, aux vomisse-
» mens, aux rots, au gonflement, à l'haleine; à la sa-

» leté de la langue, du gosier, du palais; à l'anorexie; à » l'amertume de la bouche; aux vertiges avec obscur- » cissement de la vue ». Ce n'est pas que les vomitifs n'aient aussi d'autres vertus, sialagogues, diaphorétiques, cathartiques, diurétiques, nervines, altérantes, puisamment résolutives.

445. Il faut donner le vomitif, ou quand l'accès est fini, et que le temps de la sueur est terminé; « ou avant le pa- » roxysme, à une distance telle qu'il ait produit son effet » avant qu'il commence. Son opération étant terminée, il » faut, avant la fièvre, apaiser le trouble au moyen d'un » opiacé ».

446. La matière étant en orgasme pour sortir par en bas, il faut, peu après le paroxysme, donner un purgatif qui opère promptement, un fondant salin.

447. Le paroxysme qui menace est prévenu 1° par tout ce qui excite la sueur, la matière fébrile étant éliminée, avant le temps ordinaire de l'accès, par un paroxysme artificiel; 2° par les choses qui affectent fortement l'esprit, le système nerveux, dans la disposition particulière duquel paroît résider la cause prédisposante des fièvres, étant changé avec violence.

448. Or, on fait suer dans cette intention, « en donnant » abondamment au malade, quelques heures avant le » temps où on sait que le paroxysme commencera, d'une » boisson apéritive, délayante, légèrement narcotique; » ensuite, une heure avant seulement, on excite la sueur » et on l'entretient jusqu'à ce que deux heures se soient » écoulées au-delà de l'époque du commencement de l'ac- » cès ». On peut aussi employer un opiacé, un altérant, un vomitif, un bain, des couvertures, la course, la danse, la lutte, des sinapismes, un vésicatoire, divers épithèmes, des onctions de la colonne épinière.

449. Diverses affections de l'âme : la frayeur, la colère, une grande attention, l'excès de la confiance, etc. impriment aux nerfs une autre disposition opposée à la fièvre.

On explique ainsi certaines guérisons de fièvres opérées par la musique, par des amulettes, par de vaines superstitions.

450. Cette méthode *prévenante* est utile, employée avec prudence, dans les intermittentes très-régulières, qui durent trop long-temps, sur-tout dans les quartes ; les autres méthodes ayant déjà été mises en usage et sans succès ; les premières voies étant purés ou nettoyées ; quand il n'y a pas d'engouement lent et phlogistique des viscères ; quand il n'y a ni cacochymie, ni cachexie.

451. Les mêmes remèdes qui *préviennent* un paroxysme imminent en sont *perturbateurs*, subversifs, destructifs, quand il existe, si on les emploie de manière à ce que leur action coïncide avec le temps du froid. La méthode *perturbatrice* n'est admissible que dans les mêmes circonstances que la prévenante.

452. La méthode *nervine*, particulièrement dirigée contre la cause prédisposante, emploie des *nervins astringens, des fortifians, des narcotiques, le quinquina.*

453. « Ainsi, si la fièvre est automnale, violente, le » corps affoibli par la maladie » ; s'il y a ténuité aqueuse des humeurs, relâchement des solides, et sueur colliquative ; s'il y a un symptôme dangereux ; la crainte d'un mal plus grand par l'existence de la fièvre ; des obstructions que les fondans semblent plutôt augmenter ; « si la » maladie a déjà duré quelque temps », et que, la cause excitante étant enlevée, le paroxysme n'en revienne pas moins, comme par habitude ; « et s'il n'y a pas de signes » d'une inflammation interne, ni d'une collection de pus

» en quelqu'endroit, ni que tel ou tel viscère soit très- » obstrué », ni de saburre gastrique : les méthodes fondante et évacuante ayant précédé, on la chassera par les astringens, les fortifians, et sur-tout « par le quinquina » (spécifique anti-fébrile), « sous forme de poudre, d'infu- » sion, d'extrait, de décoction, de sirop », d'épithème, de lavement, « lui associant les moyens particuliers re- » quis », les sels, la rhubarbe, les martiaux, les opiacés, les résolutifs, les diurétiques, etc.; « le faisant prendre » dans le temps de l'apyrexie; dans l'ordre, à la dose, » et avec le régime convenables »; le continuant long-temps.

454. C'est ici qu'il faut placer l'opium recommandé dans l'intermittente *maligne, syncopale, qui tueroit le malade.*

455. Il faut sur-tout continuer long-temps le quinquina, à moindres doses, quand le caractère fébrile est profondément imprimé à raison de la longueur de la fièvre, des rechutes fréquentes; dans la fièvre endémique; quand la constitution des intermittentes dure encore : chez les petits enfans, les enfans, les femmes.

456. Mais ces remèdes ne doivent pas être donnés, la fièvre étant crue encore, commençante, douce, médicatrice, rémittente, à cause de la phlogose ou de la saburre; les viscères étant obstrués.

457. Car, donnés prématurément, ils changent l'intermittente en rémittente, en continue, en bilieuse, en ardente; ils amènent les engorgemens des viscères, les hydropisies, les jaunisses, les gouttes, l'hypocondrie, et beaucoup d'autres maux qui ne peuvent être guéris que par une nouvelle fièvre prudemment dirigée.

458. Pendant l'usage du quinquina, le ventre doit être facile; la région précordiale libre et indolente; le goût

bon; la respiration bonne; il faut éviter les causes excitantes, et sur-tout l'excès dans le manger; il est avantageux aux convalescens de transpirer très-abondamment.

459. Remarque générale: la totalité de l'accès et la fièvre elle-même sont proportionnées à la grandeur et à la durée du frisson.

460. Plus la fièvre est ancienne, la propension aux rechutes grande, plus la cure confirmative doit être prolongée long-temps.

461. Plus les rechutes sont nombreuses, plus il faut prendre garde qu'il ne survienne des engorgemens de viscères, ou que ces embarras déjà formés et cachés n'entretiennent le foyer fébrile.

462. Les fièvres quartes, revenant exactement à l'heure marquée, dont cependant le paroxysme est court, sont extrêmement longues et rebelles.

463. Le temps du froid prolongé avec un fort frisson est dangereux, l'apoplexie peut survenir, sur-tout chez les vieillards; s'ils y échappent, la crainte est la même pour le temps de la chaleur.

464. La fièvre dans laquelle l'un ou l'autre des temps manque est plus opiniâtre, et se change aisément en irrégulière, en rémittente, en continue: si l'abcès ne se termine pas par la sueur, ou qu'elle soit très-peu abondante, on a à craidre une continue, ou une rémittente, dont le jugement sera difficile.

465. Un double traitement a lieu dans la fièvre *masquée* dangereuse: dans le paroxysme, on fait le traitement approprié au symptôme dangereux; dans l'intervalle des accès, on doit traiter la fièvre elle-même d'après les règles tracées jusqu'à ce moment. Ainsi, dans la fièvre *masquée* apoplectique, il faut, pendant le paroxysme, employer les anti-apoplectiques; dans la *syncopale*, dans

celle *qui tueroit les malades*, on donnera, dès l'invasion même, les cordiaux stimulans.

466. « Il faut d'ailleurs obvier à un symptôme urgent » quelconque, d'après les règles » qui seront tracées dans la méthode générale, symptomatique (595 à 768).

467. On connoîtra certainement, d'après ceci, dans quels cas le quinquina ne guérit point des fièvres rebelles, qu'on détruira ensuite par une décoction de chiendent, de pissenlit, de chicorée, avec addition de quelque sel neutre :

En quoi consiste l'abus des purgatifs, des vomitifs, dans la guérison des intermittentes ; ainsi que celui d'un purgatif donné après le quinquina : si, et quand, il faut purger la fièvre étant supprimée par le quinquina : d'où viennent les récidives après l'usage du quinquina : d'où les continues, aussi après l'avoir employé :

Si, et quand, il convient dans les obstructions des viscères abdominaux :

Sur quel fondement l'antiquité a attribué la quotidienne à la pituite, la tierce à la bile, la quarte à l'humeur atrabilaire :

Quelle intermittente ne cède qu'au mercure ; pourquoi il vaut mieux être pris de l'accès à jeun et dans son lit ; pourquoi la solution de la fièvre a lieu souvent après un accès très-grave :

Comment une apoplexie *périodique* peut être distinguée d'une *vraie*; savoir, s'il y a épidémie de fièvres, sur-tout de fièvres masquées ; si le malade n'a pas d'ailleurs de la disposition à l'apoplexie, et si l'apoplexie se dissipe d'elle-même après huit ou douze heures ; si en même temps les trois temps des fièvres intermittentes ont lieu ; s'il y a des avant-coureurs de ce genre de fièvres ; si l'urine,

sur la fin de l'accès, est d'un jaune foncé, bientôt après jumenteuse, enfin briquetée :

Quand la saignée convient dans l'invasion même d'une apoplexie périodique ; quand elle ne convient pas :

Quelles maladies sont guéries par l'arrivée d'une fièvre intermittente ; quelles sont celles qui en deviennent plus graves, ou qui n'en éprouvent aucun changement.

Reste à rechercher si, après un certain nombre d'années, les intermittentes épidémiques reviennent dans un certain ordre stable dans la nature.

FIÈVRES CONTINUES RÉMITTENTES.

468. Ayant donné d'abord une connoissance des fièvres continues, sur-tout de celles qui sont regardées comme les principales ou cardinales, et ensuite le développement des intermittentes, l'explication des *continues-rémittentes* sera facile.

469. Or, on dit qu'il existe une *continue-rémittente* quand le malade a la fièvre *continuellement*, de telle sorte cependant que par intervalles elle se relâche et s'augmente manifestement.

470. Laquelle exacerbation revient tous les jours, ou tous les deux jours, ou tous les trois jours, à la manière d'un paroxysme, complet ou incomplet, de fièvre intermittente.

471. La continue-rémittente doit être considérée comme composée de deux fièvres, dans lesquelles elle doit être décomposée, comme en ses deux élémens, la *continue* et l'*intermittente* ; dont chacune, produite dans le même homme, dans le même temps, par la même cause ou par des causes différentes, par la nature de l'épidémie, par la méthode de traiter, fait la *remittente*.

472. Comme il est clair par ce qui a précédé, que la *continue* est absolument de plusieurs sortes, et que l'intermittente n'est pas toujours la même, il résultera de ces divers assemblages des *rémittentes* tout-à-fait différentes, par leur nature, par leur traitement, par leur danger, quoiqu'elles ne diffèrent pas par leur manière d'être extérieure.

473. Ainsi l'intermittente a coutume de s'unir avec la synoque non-putride, avec une inflammation quelconque, avec une fièvre bilieuse, putride, maligne : elle compose, avec les deux premières, les bénignes ; avec les autres, les tritéophies (τριταίοφυεὶς), les hémitritées (ημιτριταιους), les graves, les malignes, les pernicieuses.

474. La conoissance, la curation, le pronostic des rémittentes doivent donc se prendre en entier de ce qui a été dit plus haut des fièvres simples, dans lesquelles il faut les décomposer.

475. Par conséquent, celui qui s'attachera uniquement au nom de fièvre rémittente fera une médecine basée sur un fondement peu solide.

476. Ainsi, dans le traitement des rémittentes, il faut déterminer, 1° la fièvre *continue*, saisissant les indications d'après ce qui a été dit jusqu'à présent, et dans la plus grande rémission : ensuite, 2° il faut chercher à connoître l'*intermittente* : 3° on réunira les indications des deux fièvres, à moins que l'une ne détruise l'autre.

477. En tout cas, il faut avoir plus d'égard à la *continue*, à cause de sa marche prompte, et de son plus grand danger.

A moins que l'intermittente même ne soit une *pernicieuse*, et ne presse davantage.

478. On voit clairement d'après cela, qu'il n'y a pas

qu'une seule et même méthode de traiter dans les rémittentes :

Quand le quinquina doit être donné sur-le-champ ; quand il nuit, et d'une rémittente fait une continue, d'une fièvre grave, une ardente :

Quand la saignée ; quand les évacuans conviennent, et lesquels ; et ce qu'il faut faire dans le traitement des rémittentes :

Pourquoi la fièvre de *lait*, la *purulente*, la *vénérienne*, la *rhumatismale*, l'*arthritique*, quoiqu'elles aient souvent des exacerbations marquées et régulières, n'ont aucun rapport ici.

LA FIÈVRE ARDENTE OU CAUSUS.

479. Si la cause excitante de la fièvre bilieuse précédemment décrite est plus grave, plus long-temps appliquée ; si la polycholie est plus abondante, plus âcre par son séjour, par sa nature ; si, outre les symptômes (348), elle a produit une inflammation générale, ou même une inflammation locale quelconque, très-aiguë pourtant : ce sera *la fièvre ardente* qui, parmi les continues-rémittentes, mérite d'être traitée en particulier, à cause de sa fréquence, de son danger, de la difficulté de la guérir.

480. Elle doit donc être considérée comme composée de plusieurs fièvres, savoir de la *bilieuse* et de l'*inflammatoire* ; l'une et l'autre plus forte, plus aiguës qu'à l'ordinaire, auxquelles est jointe une tierce dans laquelle manque le temps du froid.

481. « Ses symptômes principaux sont, une chaleur » presque brûlante au toucher, inégale dans les différentes » régions du corps, très-ardente vers les régions

» vitales (souvent plus foible vers les extrémités, même
» quelquefois allant jusqu'au froid), enflammant l'air
» même qui sort du poumon ; la sécheresse de toute la
» peau, des narines, de la bouche, de la langue ; une
» respiration dense, essoufflée, précipitée ; la langue
» sèche, jaune, noire, brûlée, âpre ; une soif inextin-
» guible, disparoissant quelquefois tout à coup ; le dégoût
» des alimens, les nausées, le vomissement, l'anxiété,
» l'agitation, une lassitude extrême ; une petite toux ;
» une voix glapissante ; le délire ; la frénésie ; la veille
» continuelle ; le coma ; les convulsions ; des exacerbations
» les jours impairs ».

482. « La cause est un travail excessif ; une longue
» route ; l'ardeur du soleil ; la soif long-temps soufferte ;
» l'usage des échauffans, des substances fermentées, des
» aromatiques âcres ; l'excès dans les plaisirs de l'amour ;
» une trop grande fatigue, sur-tout en été, etc ».

483. « Voici sa marche : faisant souvent périr au troi-
» sième et au quatrième jour, elle passe rarement le sep-
» tième si elle est parfaite ; sa solution a souvent lieu
» par une hémorrhagie qui, si elle est très-peu considé-
» rable le troisième ou le quatrième jour, est mortelle :
» l'hémorrhagie s'annonce par la douleur du cou ; la pe-
» santeur des tempes ; la vue obscurcie et trouble ; la ten-
» sion de la région précordiale sans sentiment de douleur ;
» des larmes involontaires, sans autre signe mortel ; la
» rougeur de la face ; la démangeaison des narines : la
» plus favorable arrive un jour critique. La solution a lieu
» aussi, un jour critique, par le vomissement, par les
» évacuations alvines, par les sueurs, par les urines, par
» des crachats épais ».

« Un accès dans un jour pair est très-mauvais, si c'est
» avant le sixième jour : des urines noires, en petite

» quantité, ténues, sont mortelles dans cette maladie :
» le crachement de sang est mortel : le pissement de
» sang est mortel : la déglutition lésée est mauvaise : le
» refroidissement des extrémités est très-mauvais : le vi-
» sage rouge et suant est mauvais: une parotide qui ne sup-
» pure pas est mortelle : le flux de ventre trop fréquent
» est mortel ».

« Quand il y a tremblement, elle passe au délire, de
» là à la mort ».

« Elle se transforme souvent en péripneumonie, avec
» délire : celle qui survient après de violentes tranchées
» est très-mauvaise ».

« Une solution critique a lieu avec un froid saisissant ».

484. « D'après ces développemens, on reconnoît sans
» peine la maladie quand elle existe ; et il n'y a pas de
» doute sur sa cause prochaine et très-prochaine : car elle
» dépend d'un sang privé de sa partie la plus douce, la
» plus liquide » ; corrompu par une polycholie trop
abondante et devenue extrêmement âcre ; « de l'inflam-
» mation par-tout le corps, les forces étant trop consi-
» dérables. Et même on tirera de là des pronostics assez
» certains ».

485. « Le traitement exige un air pur, frais, renouvelé
» très-souvent ; que le corps ne soit point étouffé ou sur-
» chargé par des couvertures, qu'il garde souvent une
» position droite ; des boissons abondantes, douces, adou-
» cissantes, légèrement acides, aqueuses, chaudes ; une
» diète légère, composée de farineux, d'orge, d'avoine,
» de fruits acidules ; la saignée, si c'est le commence-
» ment de la maladie, si des indices de pléthore, des
» signes d'une inflammation particulière, une chaleur
» insupportable, une trop grande raréfaction, la nécessité
» d'une révulsion, des symptômes urgens et difficiles

» à surmonter par un autre remède le commandent ;
» l'application des lavemens doux, délayans, relâchans,
» antiphlogistiques, rafraîchissans, répétés à proportion
» de la force de l'ardeur, de la sécheresse du ventre, du
» besoin d'opérer une révulsion ; l'humectation de tout
» le corps, en respirant par les narines un air adouci par
» la vapeur de l'eau chaude, en se gargarisant la bouche
» et l'arrière-bouche, en fomentant avec des éponges
» imbibées d'eau tiède les endroits où il y a beaucoup
» de vaisseaux plus exposés à leur contact ; les médicamens
» aqueux, doux, nitreux, d'une saveur agréablement
» acide, relâchant très-doucement le ventre, fournissant
» matière à l'urine, la suppléant, présentant un véhicule
» à la sueur par leur quantité, non par leur acrimonie,
» agissant sur toute espèce de contraction des fibres, d'é-
» paississement ou d'acrimonie des liquides, comme fon-
» dans, délayans, tempérans ».

486 « Celui qui joindra à ceci ce qui sera dit dans les
» règles générales sur la cure des fièvres aiguës et de
» leurs symptômes, et ce qui suivra sur les aiguës qui
» menacent de détruire des viscères en particulier, con-
» noîtra clairement les remèdes de quelque fièvre ardente
» que ce soit ».

LA FIÈVRE PUTRIDE.

487. « On a appelé synoque-putride, la fièvre qui est
» due à des causes » plus grandes que celles des autres fièvres quelconques, et plus long-temps appliquées ; à une dégénération des solides et des fluides plus grande, plus générale, plus prompte, analogue à la putridité, « sou-
» vent tout-à-fait singulière. On la connoît » à la marche suivante.

488. Une ivresse de tête long-temps avant ; l'anorexie ; la bouche insipide, amere, sur-tout le matin ; un sentiment de plénitude, même avant le repas ; une chaleur contre nature du front, avec une douleur obtuse de cette partie ; du soulagement par des évacuations alvines, par un courant d'air frais ; des douleurs vagues dans les membres ; un froid presque continuel ; de petites sueurs nocturnes, nidoreuses ; un sommeil troublé, qui ne répare point ; une lassitude spontanée ; la pesanteur de tout le corps ; les urines, les déjections d'une odeur plus forte ; de la mauvaise humeur : voilà ce qui précède, la fièvre, jusque là, n'étant pas encore sensible.

489. Une chaleur, ou un froid plus intense qui s'élève, et les autres symptômes qui augmentent, annoncent la *présence* de la fièvre, continue ou rémittente, quelquefois douce en apparence, le pouls étant foible et fréquent en même temps, ou bien *naturel,* les autres fonctions étant cependant fort dérangées :

Des douleurs rhumatisantes, de colique, comme pleurétiques, fortes, dans les membres, vagues :

Une courbature plus sensible ; un mal de tête plus doux que dans les autres fièvres, mais une ivresse plus grande ; la stupeur ; un délire doux, nocturne ; l'ouïe difficile ; de la lenteur à répondre ; le coma :

Les yeux rougeâtres, légèrement jaunes ou verdâtres, larmoyans, chassieux, pulvérulens, tournés avec un danger extrême pour la vie, la sclérotique bombant :

Le sang, si on en tire par la saignée, dissous, d'un rouge foncé, noirâtre, couvert d'une croûte verte, muqueuse, plombée :

Le visage triste, jaunâtre, terreux, comme d'un homme étonné, méditant profondément ; le marmottement :

Les narines sèches, comme enduites de suie; les lèvres sèches; les dents sales, et les gencives salies d'un gluten brun; la langue couverte d'un mucus brun, jaune, vert, très-rouge et humide, très-rouge et sèche, aride, encroûtée, fuligineuse, ligneuse, gercée, crispée, tremblotante, ne pouvant s'avancer :

L'anorexie très-grande; la soif, ou nulle quoique la fièvre soit considérable, ou inextinguible; la cardialgie; les déjections très-fétides; les urines jaunes, ictériques, brunes, noires, avec un sédiment sanguin, d'un rouge terne, ou bien naturelles; l'haleine puante et presque cadavéreuse :

Une chaleur mordicante au toucher; la peau sèche, aride, imperspirable, bigarée de pétéchies d'un rouge varié, brunes, jaunes, cendrées, lenticulaires, de forme de rougeole; des taches livides, noirâtres; des vergetures pourprées, livides; du millet blanc, rouge; des aphthes; des parotides; des bubons; des anthrax; la couleur du corps un peu ictérique :

Des soubresauts de tendons; des contractions de membres quand on les touche; le coucher toujours sur le dos, abandonné, le corps se laissant aller vers les pieds; la bouche béante avec aphonie ou grognement; la déglutition difficile, avec bruit, avec suffocation.

Une diarrhée continuelle, sans que le malade s'en aperçoive, vermineuse, très-fétide, cadavéreuse; chercher des flocons :

Diverses hémorrhagies des narines, des poumons, des intestins, des gencives, des yeux, de la peau, du système des urines, des anciens ulcères, de la matrice, etc.; et aussi à l'intérieur, le sang ténu, dissous, s'épanchant dans les différentes cavités; des vers sortant par la bouche :

Les endroits du corps pressés à raison de la position dans le lit, vers le coccyx, les trochanters, les coudes, et le malade se gangrenant facilement, promptement, s'étendant au large; le météorisme :

Des sueurs gluantes, goutte à goutte, grasses, froides : les extrémités étant très-froides, le pouls auparavant très-petit étant alors nul, la connoissance revenue chez quelques-uns pour peu d'heures, la mort a lieu.

490. La force de la vie trop languissante; non proportionnée à la gravité, au nombre, à la férocité des symptômes détaillés (488 et 489); insuffisante par elle-même pour compléter la coction, qu'il faut évaluer par le battement du cœur et des artères, est le caractère le plus constant et le plus vrai de la *synoque putride légitime* formée.

Une grande prostration de forces; existante dès le commencement, s'appelle *malignité* (670).

491. Ainsi les divers degrés des fièvres putrides, l'approximation variée des autres fièvres vers elles, leur complication avec d'autres, leur succession, exigent une méthode tout-à-fait variée et la plus grande attention de la part du médecin.

Celle qui est décrite (363) est la plus fréquente.

492. Tout ce qui abat la force de la vie, déprave les humeurs, relâche absolument les solides; l'air humide et chaud, renfermé, sans ressort, d'un vaisseau, d'une prison, d'un hôpital, d'une cave, d'une chaumière, des camps, d'une ville assiégée, des étangs, etc. corrompu par les émanations des animaux, des végétaux, sur-tout en putréfaction; un été suffocant, et l'excès de nourriture dans un pays bas; des vents du midi mous et humides, ou une humidité froide; la disette, et une mauvaise nour-

riture composée d'alimens putrides, faciles à se corrompre, vappides, indigestes; la soif, et un travail prolongé à un soleil ardent; les affections de l'âme graves, tristes, prolongées; les excès vénériens; des études trop fortes, de nuit; toute autre espèce de fièvre négligée, mal traitée, dans un sujet déjà disposé, et son changement en putride; l'abus des aromates, des spiritueux, des sels quelconques (et sur-tout des volatils), des alkalins, des mercuriaux, des absorbans, des évacuans quelconques; du pus renfermé, résorbé; l'ichor; la corruption des eaux chez les hydropiques, etc. telles sont les causes de la fièvre putride.

493. Elle se termine, 1° en guérissant, par la force de la vie augmentée; par des évacuations gastriques, spontanées, artificielles; par des sueurs; par des exanthèmes miliaires; par des aphthes; par une salivation; par des urines critiques quant à l'époque, au mode, au soulagement.

2°. En d'autres maladies, par différentes métastases, l'inflammatoire, la purulente, l'érysipélateuse, la séreuse, la gangréneuse, vers les parties externes, surtout les parotides, les glandes sous-maxillaires, les subaxillaires, les aînes, les testicules, la hanche, ou vers diverses parties internes, l'événement variant. De là ces maladies du cerveau tout-à-coup funestes, des péripneumonies semblables, des surdités passagères, perpétuelles, des gouttes sereines, des membres sphacélés, des langueurs chroniques, etc.

3°. Par la mort: (*A*) par une gangrène partielle, universelle, de là la puanteur quelquefois vraiment cadavéreuse même trois jours avant la mort, le météorisme, la rougeur pourprée, la lividité, l'anthrax des parties légèrement pressées; (*B*) par l'inflammation des intestins,

latente, grande, maligne promptement septique, (C) par un dépôt séreux à la tête, dans le canal vertébral, à la poitrine, que l'on connoît instant ou déjà existant, à la respiration difficile et courte, à un pouls vibrant, très-prompt; à des yeux fixes, regardant de travers, le ventre et les urines étant en même temps supprimés, la peau sèche: de là une mort convulsive, apoplectique.

494. L'indication doit être tirée, 1° de ce qui sera dit plus bas (595 à 768), 2° de la connoissance de la maladie, qui a dégénéré en fièvre putride, et 3° de la manière dont cela est arrivé.

495. On satisfait à cette indication en éloignant les causes capables d'exciter, d'entretenir la fièvre; en plaçant le malade dans un lieu élevé, dans une grande chambre, dans un lit propre, dans un air sec, purifié par un feu de bois aromatique, par la vapeur du vinaigre, renouvelé, déphlogistiqué; par une nourriture anti-fébrile, et cependant cordiale; par des remèdes résolutifs, anti-septiques, excitans, stimulans à différens degrés, nervins, toniques, proportionnés à la perte des forces, à la dégénération des humeurs, à la foiblesse des solides.

496. Ainsi, après avoir nettoyé, s'il en est besoin, les premières voies, il faut donner le quinquina sous forme de poudre, de décoction, d'extrait, d'infusion, de lavement, d'épithème, seul ou avec les remèdes co-indiqués, dans les fièvres putrides longues des femmes, des hommes foibles; dans un été humide et chaud en même temps; dans une texture lâche des solides et des liquides; après des évacuations trop fortes quelconques, gastriques, sanguines, cutanées; dans un défaut de forces qui retarde les crises, le pouls étant mou, foible, la chaleur peu considérable; dans la synoque putride rémit-

tente, ou même quand, de remittente, d'intermittente, elle est devenue continue; si la constitution des fièvres intermittentes règne en même temps; quand la gangrène menace.

497. Mais il nuit dans le commencement de la fièvre, dans la constitution humide et froide en même temps; quand il y a saburre, pléthore, inflammation, chaleur âcre, brûlante, respiration difficile, météorisme.

498. Les fleurs d'arnica, en infusion, en décoction, en extrait, à grande dose, conviennent comme apéritives, résolutives, excitantes, doucement émétiques, dans le défaut d'irritabilité : ainsi on les emploie dans l'engourdissement des sens internes et externes, la lenteur, l'anesthésie, les urines, la chaleur, le pouls étant dans l'état naturel.

Ici se rapportent les épispastiques, les rubéfians, les vésicatoires.

499. Ces derniers, par leur stimulus dolorifique, secouent l'énergie des forces vitales, résolvent puissamment les embarras, excitent la transpiration, augmentent d'abord les urines et les diminuent ensuite, les faisant rendre avec ténesme, resserrent le ventre relâché, rendent le pouls serré, petit, obscur : appliqués avec excès, ils enflamment le tube intestinal et le système urinaire.

500. Ainsi ils nuisent quand la force de la vie est trop augmentée; le ventre sec, difficile; les urines peu abondantes; la stase inflammatoire imminente, existante dans le cerveau, dans la poitrine, dans l'abdomen; dans la turgescence saburrale.

501. La racine d'arnica, en poudre ou en infusion, convient quand le pouls est accéléré, mou et foible, à cause

d'une diarrhée putride, symptomatique, colliquative, le malade ne se sentant pas aller.

Le camphre et ses analogues, le vin, les esprits minéraux dulcifiés, les décoctions, les infusions aromatiques, unis aux précédens moyens, conviennent quand les extrémités sont froides, la figure pâle, affaissée, le pouls petit, mou, dans le délire taciturne.

Les acides minéraux, à grandes doses, conviennent dans la fièvre putride, bilieuse-putride, d'été; dans la chaleur forte, brûlante; le pouls étant plein, accéléré et sans dureté; la face rouge; le délire furieux; quand il n'y a pas d'inflammation. Ils conviennent sur-tout dans la fièvre de suppuration de la petite vérole, dans le fort de l'été, en tempérant la chaleur, en facilitant les déjections et les urines, en écartant la putridité. Les choses froides, *actu*, la glace, l'oxicrat (de l'eau avec du vinaigre, *posca*), froid, sous forme de boisson, de lotion, d'épithème; l'air froid, agité par le vent, apaisent étonnamment les fièvres putrides, bilieuses-putrides, d'été, accompagnées de chaleur énorme, de délire féroce, exemptes d'inflammation; rendent la connoissance; calment les céphalalgies cruelles.

502. La nourriture, pendant ce temps-là, doit être médicamenteuse, de la classe des rafraîchissans, des acescens, des savonneux, des atténuans, des eccoprotiques, des analeptiques, des cordiaux, etc.

503. « Plus le pouls est foible, fréquent, inégal dans » sa force, irrégulier dans sa marche, intermittent dans » ses battemens; plus la respiration est difficile, fré- » quente, avec essoufflement, mouvement plus marqué » des ailes du nez; plus elle est douloureuse autour de » la région précordiale, plus elle est irrégulière; plus » la lassitude est considérable, la foiblesse grande, l'a-

» gitation du corps fréquente ; plus le malade se tient
» souvent sur le dos, les membres abandonnés ; plus l'u-
» sage de la raison, des affections, est troublé ; l'appétit
» plus abattu, la digestion plus pénible ; l'urine plus
» rouge, plus épaisse, plus trouble, avec moins de sé-
» diment, ou bien ténue, aqueuse, en petite quantité,
» difficile à retenir ; plus les mouvemens sont tremblo-
» tans, fuyant le toucher, déréglés, cherchant à saisir ;
» plus les yeux sont tristes, humectés de larmes invo-
» lontaires : plus cette maladie (487) est fâcheuse, mor-
» telle ».

Les hémorrhagies des poumons sont fâcheuses : celles des intestins et les déjections sanguinolentes le sont aussi : celle du système des urines est la plus mauvaise : l'hémorrhagie interne est certainement mortelle, le sang s'épanchant dans la boîte du crâne, le thorax, l'abdomen.

504. « Lorsque le sommeil est difficile et ne soulage
» point ; quand des pustules pourprées ou livides altèrent la
» superficie du corps ; quand les hypocondres sont tendus
» et gonflés, la mort est presque inévitable ».

505. Une parotide considérable, augmentant rapidement, ne soulageant point, à droite et à gauche, avec tumeur œdémateuse, érysipélateuse, très-volumineuse, très-douloureuse, de la face, du cou, devient funeste par la compression des veines jugulaires, du larynx, du pharynx, du cerveau : de là le coma, les convulsions, l'apoplexie, les angines, les péripneumonies que la mort suit.

506. Mais une petite, d'un seul côté, augmentant lentement, de nature inflammatoire, lorsque la coction a précédé et que les autres circonstances sont favorables, est souvent critique.

507. Celle ci (506) se termine par résolution bénigne, s'il survient un ptyalisme ; un cours de ventre ; des urines

sédimenteuses ; des sueurs ; un abcès qui se rompt en dehors ou en dedans ; par une évacuation spontanée du pus par le conduit de Sténon ou par l'oreille, ou par sa transposition ailleurs ; par un ulcère fistuleux, cancéreux ; un squirrhe ; la gangrène.

508. Quand elle existe, il faut la résoudre ; ou, si cela est impossible, l'amener à suppuration, l'ouvrir, en employant les moyens chirurgicaux.

509. Cette fièvre laisse après elle la dureté de l'ouïe ; l'imbécillité ; un délire tranquille ; la fréquence du pouls sans fièvre ; des sueurs nocturnes, colliquatives pendant le sommeil ; l'hypocondriasie nerveuse ; la faim canine ; l'œdème des jambes ; dans les jeunes sujets une croissance rapide, trop forte, inégale en ce qu'ils s'allongent et s'amincissent ; le rachitis ; l'irrégularité des règles. Le remède consiste dans des alimens faciles à digérer, nourrissans, analeptiques ; des médicamens fortifians, stomachiques, nervins ; un exercice du corps agréable, restaurant ; le séjour à la campagne.

510. On voit clairement de là quelles fièvres sont vraiment putrides, ou lesquelles imitent seulement la putride, étant réellement ou inflammatoires, ou bilieuses, ou autres quelconques, et pourquoi cela a lieu : pourquoi il ne faut pas rapporter à un seul modèle toutes celles qu'ordinairement on appelle *putrides*.

Combien est nécessaire la science, qui ne peut s'acquérir que par un long exercice, d'estimer au juste les forces, et une espèce d'échelle à laquelle on puisse rapporter la vertu des cordiaux, des anti-septiques, des stimulans :

Pourquoi beaucoup de ces fièvres se guérissent, après avoir nettoyé le canal intestinal, seulement par les fondans, les résolutifs, les apéritifs ; et pourquoi on pèche

beaucoup plus fréquemment et beaucoup plus gravement en employant un traitement alexipharmaque, stimulant, échauffant, fortifiant, quoiqu'il soit souvent utile, que par la méthode évacuante, apéritive, etc. :

Pourquoi il faut examiner si soigneusement l'état de la respiration, et pourquoi il importe si fort pour la guérison, dans la fièvre putride, de bien respirer :

Pourquoi il faut examiner, chaque jour, dans les malades soporeux, stupides, en délire, la région de l'épigastre, de l'os sacrum, du coccyx, de l'*hypogastre*, des fesses, des trochanters :

Pourquoi la complication de la fièvre putride avec l'inflammation d'un viscère important est très-mauvaise; et pourquoi elle est si fréquente, comme le prouvent les ouvertures de cadavres :

Pourquoi la dégénération des fièvres bilieuses en putrides se rencontre de préférence et plus souvent que d'autres; et pourquoi, dans les épidémies bilieuses, pituiteuses, la synoque putride coïncide plus souvent aussi.

On comprend encore ce que c'est que l'angine putride, la pleurésie, la péripneumonie, la dysenterie, la petite vérole, la rougeole, etc. putrides.

Existe-t-il, dans la synoque putride, une vraie putridité, ou une dissolution putride des humeurs? Cette fièvre n'en est-elle seulement qu'un effet non nécessaire? Nous servons-nous seulement comme d'une mauvaise expression du mot *putridité*, pour désigner l'état (489, 490)? Est-elle contagieuse, et de quelle manière?

LES FIÈVRES ÉPIDÉMIQUEMENT INTERCURRENTES.

511. Quelques fièvres, quoique produites par un miasme particulier, passant d'un sujet à un autre, comme de main en main, et se *mêlant* ainsi avec les annuelles et les stationnaires, empruntant quelquefois cependant des forces de la constitution, se répandent de tous côtés parmi le peuple, étant appelées alors *épidémiquement intercurrentes.*

LA PETITE VÉROLE

512. « Ici (511) se rapporte » plus qu'aucune autre, « une maladie fréquente parmi les enfans, et qu'on ap- » pelle *la petite vérole* ». Elle n'a commencé à être décrite qu'au temps des Arabes mahométans, n'attaque que l'homme une seule fois en la vie; maladie spécifique, bien différente pourtant d'elle-même dans les différentes constitutions, par sa durée, la forme et le nombre des pustules, son danger, les autres symptômes, et les maladies qui la suivent.

« Sa description par Sydenham est si exacte, qu'on » ne sauroit trop la lire, et que j'ai bien peu de chose à » y ajouter, pour faire voir clairement que cette maladie » peut en partie être ramenée à la même simplicité que les » fièvres dont j'ai déjà parlé » ; qu'elle a cependant en outre quelque chose qui lui est tout-à-fait particulier, « et que », par cela même, « il manque encore quelque » chose dans la méthode de la traiter ».

513. « Elle est le plus souvent épidémique, paroissant » au commencement du printemps, augmentant l'été,

» languissant l'automne, disparoissant presque l'hiver » suivant, pour recommencer de nouveau dans le même » ordre au printemps ».

« Plus elle commence de bonne heure dans l'hiver, » plus la nature de la maladie sera violente; plus elle » commence tard, plus elle sera douce : on voit par là » dans quel temps de l'année elle est plus dangereuse ».

Au reste, elle est tantôt régulière, tantôt irrégulière, bénigne, maligne, funeste comme la peste; d'un caractère absolument prothéiforme.

514. Elle diffère d'une autre espèce de petite vérole, non contagieuse, quoique populaire quelquefois : on appelle celle-ci *fausse ;* elle est quelquefois très-ressemblante à la véritable : d'où viennent peut-être les histoires de petite vérole qu'on a eue deux fois.

515. « Elle attaque à tout âge l'un et l'autre sexe, mais » sur-tout les enfans, et ceux qui ne l'ont pas encore eue. » Plus l'âge a dissipé l'humide, resserré les solides, plus » la maladie est violente : ainsi elle est plus aisée à traiter » chez les enfans, les femmes, les sujets mous, lâches; » plus difficile chez les sujets endurcis par l'exercice, chez » les adultes, chez les vieillards ».

516. « Cette maladie, quoique épidémique, se gagne » par un miasme contagieux communiqué par un homme » qui en a été affecté auparavant; qui, inhérent à l'air, » paroît se transmetre d'abord aux poumons, à la bouche, » aux narines, à l'œsophage, à l'estomac, aux intestins, » et par conséquent, à cette époque, avoir extrêmement » peu de matière vénéneuse ».

517. Et ainsi communiqué, quoique le même, il n'engendre cependant pas la même petite vérole, mais des petites véroles différentes, et dont le danger varie selon que

les corps sont diversement prédisposés, soit par la constitution, soit par des causes singulières.

La petite vérole suit la disposition du corps et de l'année.

518. Le miasme contagieux réside dans la matière de la transpiration sortie du corps de celui qui a la petite vérole ; dans l'air expiré ; dans la sérosité ténue de la pustule à peine sensible ; ensuite aussi dans le pus de celle qui mûrit, et dans la croûte de celle qui est desséchée, si ces substances sont appliquées aux vaisseaux absorbans, quelque part que ce soit.

Le miasme contagieux existe-t-il dans le sang, la salive, l'urine, les déjections d'un varioleux ?

519. Toute la maladie de la petite vérole est renfermée dans six périodes, dont la première est celle de la *contagion*, depuis le moment où le venin a été reçu jusqu'au commencement de la fièvre : elle est communément de six ou sept jours, et ignorée du sujet, qui en apparence est sain.

520. La seconde période est la *fébrile*, ou celle de l'ébullition ; elle est de trois jours dans la petite vérole régulière, « pendant lesquels la matière contagieuse mê» lée aux humeurs produit certains effets qui se suc» cèdent mutuellement avec ordre, savoir : le frisson, » une fièvre aiguë », vaguement rémittente ; « une cha» leur très-forte, continuelle ; les yeux brillans par une » humeur ténue et chaude qui s'y répand » ; la face un peu gonflée ; « une grande douleur de tête, du dos, des » membres, sur-tout vers les parties situées au-dessus » du scrobicule du cœur », et qui fuient le toucher ; une mauvaise odeur particulière de la bouche ; « des nau» sées, le vomissement ; une grande agitation ; la stu-

» peur, la somnolence », des sueurs, « et, chez les enfans,
» des attaques d'épilepsie ».

521. Jusqu'à présent la maladie est analogue à toute fièvre aiguë, sur-tout à celle qui règne alors, « et on l'en » distingue difficilement dans cet état. La connoissance de » l'épidémie » intercurrente « du malade en tant que sus- » ceptible de cette maladie (515), de la contagion qui a » précédé, et des symptômes (520) qui s'en sont suivis, » apprend qu'elle existe, et que les boutons eux mêmes pa- » roîtront » dans la troisième période « qui va tout-à-l'heure » être décrite ».

522. Or, cette fièvre est spécifique, faisant seule la maladie de la petite vérole, puisque l'inflammation et la suppuration qui ont lieu ensuite en sont les effets.

523. Cette fievre, quoique très-petite fort souvent, et jugée sans apparition de pustules ou à peine par quelques-unes, garantit pourtant de la maladie.

524. Elle se joint très-facilement aux autres fièvres, aux populaires sur-tout, et par cette union seule elle offre souvent du danger.

525. « Cet état (520) de la maladie connu, l'indication » est celle-ci : d'abord, en enlevant ou en émoussant, le » stimulus » spécifique, « de guérir l'état actuel, et d'em- » pêcher ses progrès ultérieurs, et par conséquent de dé- » tourner » l'inflammation « à venir, la suppuration, la » gangrène, etc. »

526. « Le stimulus paroît pouvoir être enlevé par les » spécifiques proprement dits », ou au moins être émoussé par la méthode indirecte, que les travaux des modernes ont perfectionnée.

527. « La correction spécifique tient à la découverte » d'un remède opposé à ce venin contagieux, qui, reçu

» en si petite quantité, produit tout le reste comme effets
» (516-520) ».

528. « Le parallèle de l'histoire des antidotes et le ca-
» ractère de ce mal font espérer qu'on peut trouver ce
» remède (527), et l'extrême utilité dont il seroit pour
» le genre humain excite fortement à cette recherche ».

529. « L'espèce de succès obtenu quelquefois de l'an-
» timoine et du mercure », diversement préparés; de la purgation douce et répétée; du vomissement, de la saignée, du quinquina, de l'eau de goudron, des acides minéraux dulcifiés, des gommes férulacées, plus certainement peut-être du musc et du camphre, « invite à
» y chercher » un préservatif temporaire de la petite vérole.

530. L'effet prophylactique de ces moyens seroit d'une grande utilité dans une épidémie de petite vérole maligne.

531. « La méthode indirecte qu'on emploie dans ce
» cas, et qu'il faut perfectionner par des essais ultérieurs,
» est celle qu'on a reconnue très propre » à diminuer cette fièvre, afin qu'elle soit *la plus douce* et jugée par *le moins* de pustules qu'il seroit « possible, de peur qu'une » grande « inflammation ne se termine par » une grande quantité « de pus », de mauvais caractère, et par les effets de ce « pus, et par la gangrène ».

532. Elle consiste 1° dans le régime convenable à ceux qui ont une fièvre aiguë :

2°. Dans l'usage des choses qui réveillent l'engourdissement des forces animales, apaisent les mouvemens des forces vitales, telle que l'occupation variée des divers sens, un peu soutenue, agréable sur-tout, en plein air, dans un air libre, pur, frais, au printemps (la mesure de la fraîcheur estimée non au thermomètre, mais par

la sensation agréable du malade) ; l'abstinence du sommeil pendant le jour, d'un sommeil non prolongé pendant la nuit, sous des habits légers ou peu de couvertures : ces moyens ont tant de vertu lors de la fièvre, et quand ses symptômes sont les plus graves, pour prévenir, ou modérer, l'ardeur, le délire, les convulsions, qu'on ne le croira pas facilement à moins que de l'avoir expérimenté :

3°. A empêcher le mélange d'une autre fièvre quelconque, sur-tout de la fièvre dominante avec la fièvre varioleuse, par la méthode que dicte la connoissance du vice épidémique.

533. C'est pour cela que très-souvent on n'a besoin d'aucuns remèdes, autres que ceux indiqués (532, n°s 1 et 2) ; et que, s'il est nécessaire d'en employer, ils sont tout-à-fait différens, dans les différentes années, selon le caractère de l'épidémie qui règne en même temps.

534. Voici ce qu'il y a de principal à l'égard de cette période :

Sa durée a quelque variété, suivant la différence de l'épidémie, la véhémence de la maladie, le tempérament du malade : plus elle est courte de sa nature, plus la maladie est grave : elle est grave aussi si la période passe trois jours.

Une douleur de côté pleurétique, dans la fièvre d'invasion, est mauvaise.

Les douleurs de membres rhumatisantes, continuelles, fortes, présagent un mauvais genre de petite vérole.

Cependant la céphalalgie, la cardialgie, la douleur du dos et des lombes existent aussi dans la petite vérole *bénigne*.

535. « Cette maladie, quand elle a parcouru la période

» précédente (520), entre dans la troisième », que j'appelle *d'éruption*, « qui se comporte ainsi » :

« La peau de la tête et de la face d'abord, puis » celle des mains et des bras, ensuite celle du tronc et » des extrémités inférieures, est marquée de petits points » rouges, semblables à des morsures de puces » ; et pendant cette apparition la sueur est continuelle : cependant « les symptômes s'apaisent » ; il arrive même quelquefois une apyrexie complète, à moins que l'éruption ne se fasse à plusieurs reprises, et que les premières pustules ne commencent à s'enflammer lorsque les dernières sortent.

Cela se passe en deux ou trois jours.

536. Ici se rapporte ce qui suit, quant au diagnostique et quant au pronostic :

« Plus la fièvre varioleuse est douce, plus l'éruption » est en petite quantité », et plus aussi l'état de l'inflam- » mation », de la suppuration, « est modéré ».

« Plus les pustules sortent lentement », et plus elles suivent exactement l'ordre indiqué (535), « plus la maladie est légère ».

L'éruption qui se fait à-la-fois tumultueusement, dans un ordre insolite, est mauvaise.

Plus la rémission est manifeste, ou l'apyrexie complète, après la première éruption, mieux cela vaut.

Plus la peau est souple, plus la petite vérole sort facilement : c'est ce qui fait que les enfans et les jeunes filles supportent la maladie mieux que les jeunes gens et les hommes faits.

La cardialgie que l'éruption ne fait pas disparoître est mauvaise.

Le vomissement, la diarrhée, avec douleur de ventre, après l'éruption, sont de très-mauvais signes.

Les péléchies avec la petite vérole sont très-mauvaises.

537. Ce qui est indiqué dans la fièvre varioleuse se rapporte également ici : il faut jouir d'un air renouvelé de temps en temps, qui ne soit point vicié par les exhalaisons du malade, que l'on placera dans une chambre vaste, à l'air libre.

538. Et la maladie seroit terminée ainsi si les furoncles varioleux pouvoient se résoudre bénignement.

« Mais les pustules s'augmentent à toute heure, quant » à la grandeur et au nombre. Elles rougissent fortement, » s'élèvent continuellement de plus en plus, s'enflam- » ment ; la peau se tend ; il y a chaleur, douleur, em- » pêchement de circulation, de transpiration : de là la » fièvre, un refoulement des humeurs au dedans », leur afflux vers les parties supérieures, les pustules s'y trouvant en plus grand nombre qu'ailleurs, et, comme un stimulus, y appelant les liquides ; l'enflure du visage souvent monstrueuse, comme un emphysème ; le délire, le coma, les convulsions, l'apoplexie.

Les yeux fermés par la tuméfaction des paupières, des ophthalmies inflammatoires, pustuleuses ; la salivation par un afflux général vers les parties supérieures, les pustules de la gorge extrêmement douloureuses, excitant, comme un masticatoire âcre, la salive, qui, chez les enfans et chez les sujets irritables, par un stimulus plus grand d'un plus grand nombre de pustules de la bouche, par une irritation propagée vers l'œsophage, l'estomac, les intestins, ou avalée, produit la diarrhée ; diverses « angines, l'anxiété, la dyspnée », la pleurésie, la péripneumonie, « la dysenterie, le pis- » sement de sang, l'hémoptysie, l'inflammation avec » rougeur, douleur, chaleur de la peau libre entre les » pustules, lesquelles pustules, quand elles ont duré

» quatre, cinq ou six jours » depuis leur première apparition, « sont tout-à-fait suppurées et converties en autant » de petits abcès ».

« J'appelle cette période celle de l'*inflammation*, jusqu'à » l'abcès : sa durée varie selon la diversité de l'épidémie, » du tempérament, de la force, du régime; elle est ordi- » nairement de quatre ou cinq jours, en sorte que le hui- » tième jour depuis le commencement, la *suppuration* est » faite ».

Voici notre quatrième période, *la fièvre de maturation :*

539. Laquelle est absolument la même que celle qui accompagne l'inflammation et ensuite la suppuration d'une partie quelconque.

540. Le nombre des petites inflammations, des petits abcès, est la mesure de cette fièvre, et leur qualité celle de son danger.

541. « Car si la maladie de la contagion (520) a été » grande ; si les pustules sont nombreuses, très-rappro- » chées les unes des autres et comme confondues ; s'il » y a eu tous les grands signes d'inflammation, un tem- » pérament bilieux, la force de l'âge, une vie aupara- » vant très-splendide, des remèdes et un régime aug- » mentant beaucoup l'activité, un été très-chaud ; alors, » sur la fin de l'inflammation, il paroît des vésicules » distendues par une lymphe rougeâtre, indices d'un » caractère gangréneux : ce qui rend la peau inhabile » à la circulation et à la transpiration ; fait refouler » les humeurs dans l'intérieur ; produit une salivation » énorme, un grand gonflement des mains et des » pieds ».

542. « Ces observations fournissent le diagnostique et le » pronostic du quatrième état, ainsi que la mesure de

» la maladie et de tous ses symptômes, à-peu-près circons-
» crite dans les règles suivantes » :

Plus les pustules, dans cette période, sont grandes, arrondies, élevées en pointe, distantes les unes des autres, semblables entr'elles, meilleur est ce signe.

« Plus la matière des pustules ressemble à un pus blanc
» et parfait, mieux cela vaut ».

« Plus les pustules sont en petite quantité, isolées, gros-
» sissant promptement, éloignées du visage, blanches,
» ensuite jaunes, et plus elles avancent lentement, meil-
» leures elles sont ».

« Plus elles sont nombreuses, entremêlées, petites cha-
» cune en particulier, abondantes au visage, jaunes ou
» noires, et plus elles marchent rapidement, pires elles
» sont ».

« Plus la matière des pustules ressemble à un ichor gan-
» gréneux, pire c'est ».

« Plus l'espace entre les pustules est rouge, chaud,
» tendu, gonflé, vers le temps de l'abcès, meilleure
» est l'espérance, parce que la circulation continue de
» s'y faire ».

« Plus ce même espace est pâle ou devient brun, pire
» c'est : suit une angine mortelle ou une péripneumo-
» nie ; à moins qu'il ne survienne une salivation liquide,
» ou un énorme gonflement des mains ou des pieds : la
» raison en est l'empêchement de la circulation dans
» cette partie, et par conséquent son augmentation à l'in-
» térieur ».

« S'il y a des taches pourpres dans les espaces libres
» entre les pustules, c'est le signe d'une gangrène mor-
» telle ».

543. On conçoit de là à quoi sert, pour le diagnostique

et le pronostic de la petite vérole, la distinction des pustules, prise d'abord.

1°. De leur situation, en *discrètes*, *cohérentes* ou en *grappes*, *confluentes*, *mixtes*;

2°. De leur figure en *pointues*, *aplaties*, *siliqueuses*, *verruqueuses*;

3°. De la liqueur qu'elles contiennent, en *purulentes*, *ichoreuses*, *crystallines* ou *lymphatiques*, *sanguines*;

4°. De leur couleur, en *blanc jaunes*, *très-blanches*, *ressemblant à des écailles sans matière, contenue*, *plombées*, *noires*;

5°. D'un autre exanthème qui les accompagne, *pétéchial*, *miliaire*, *érysipélateux*, en *simples*, *composées*.

De là on connoît aussi la bénignité, la malignité, la régularité, l'irrégularité de la maladie, et son différent danger.

544. « L'indication est différente dans cet état (538), » suivant le différent degré de la maladie existante : car, » dans le premier commencement de l'apparition de l'in- » flammation externe, la précaution à prendre est qu'elle » ne tourne pas en suppuration : il en a déjà été question » (531, 532) » ; par ces moyens, souvent des pustules sans nombre à peine levées disparoissent, par une prompte résolution, ou, comme cela ne peut avoir lieu entièrement, « il faut avoir soin qu'elle soit la moin- » dre possible, loin de la tête, et lente : ce qu'on ob- » tient »,

1°. « Par une nourriture très-ténue, résistant à la pu- » tréfaction ; 2° par une boisson délayante, douce, ai- » grelette ; 3° par un médicament anti-pyique, apéritif, » délayant, pris continuellement, à grande dose ; 4° par » un régime un peu frais, sur-tout par l'admission de

» l'air pur et froid (et ces choses doivent être aussi em-
» ployées dès le commencement) ».

4°. Mais l'inflammation étant plus grande, laissant de côté ce qui est froid *actuellement*, « on l'obtient par des » bains de pieds, de jambes, de cuisses, répétés deux fois » par jour, et par des fomentations tièdes continuelles sur » ces parties ».

6°. Mais si la maladie marche avec trop d'impétuosité, si elle est purement et fortement inflammatoire, avec ou sans inflammation locale de quelque viscère, un appareil anti phlogistique, proportionné à la force de la maladie, convient, en faisant d'ailleurs en même temps ce qui a été prescrit pour le traitement de chacune des inflammations.

7°. Si une maladie épidémique est jointe à la petite vérole, il faut en tenir un très-grand compte, d'après la connoissance qu'on aura de l'épidémie.

545. « Après cette période (528) de la maladie, vient » la cinquième, celle de la suppuration, qui, une fois » commencée, croît et s'achève. Pendant son cours, les » pustules déjà purulentes augmentent tous les jours, mû- » rissent ensuite, blanchissent, jaunissent; et le troisième » ou le quatrième jour de cette période », le onzième depuis le commencement de la première fièvre, « elles se » rompent », et se dessèchent jusqu'au quatorzième: c'est la sixième période.

Dans la confluente, ou dans celle de mauvais caractère, « toute la graisse et la peau sont pleines d'un pus mobile; » celle-ci est desséchée extérieurement, et enflammée » dans les endroits libres: de là, par l'empêchement de » la transpiration et de la circulation, par l'irritation du » genre membraneux et nerveux, par l'absorption du » pus dans les veines, il se fait une fièvre du plus mauvais

» caractère, accompagnée des plus mauvais symptômes. » Si cette matière purulente mêlée au sang circule long-» temps avec lui, il se corrompt » ; de là, des hémorrhagies putrides, pernicieuses, des narines, des poumons, des intestins, et ce pissement de sang si redouté par Sydenham : « de là » aussi, « suivant qu'elle se porte sur » les diverses parties du corps, les effets terribles, et pres-» que insurmontables, qu'elle produit, les délires, les fré-» nésies, les angines, les péripneumonies, les pleurésies, » les vomissemens, les dysenteries, l'hépatitis, les apos-» thèmes, les anthrax, les tumeurs des articulations, leurs » abcès, leur immobilité », la perte des différens sens, particulièrement les diverses maladies des yeux, les fistules, les taies, les hypopions, les gouttes sereines, etc., « la consomption, la phthisie et une infinité d'autres maux » semblables ».

546. « Mais, si alors la matière est trop ténue, trop âcre, » et la maladie trop violente, la peau, la graisse, les chairs » se détruisent : il se forme des ulcères *cacoëthes*, larges, » très-mauvais, pénétrant souvent jusqu'aux os, des cica-» trices hideuses ».

547. « Dans cet état (545), il faut avoir soin que le pus » sorte au dehors, soit expulsé de l'intérieur : ce qu'on » obtient en relâchant la peau par des fomentations re-» lâchantes, tièdes, continuellement et soigneusement » renouvelées ; par l'ouverture des pustules ; en faisant » laver et gargariser sans discontinuer la bouche et la » gorge ; par une boisson abondante, chaude, cordiale, » détersive, apéritive ; résistant a la putrescence », telle que la fournissent les acides minéraux donnés largement dans un véhicule convenable ; « par un lavement » doux, délayant, émollient, lâchant, pris tous les » jours, retenu long-temps » ; par un purgatif doux,

donné en lavage, répété souvent; « par une nourriture
» de bouillons de viande assaisonnés avec le sel et les
» acides; par l'usage modéré, de temps en temps, d'un
» vin très-généreux »; par les acides minéraux à grandes doses; par le quinquina; par le camphre à l'intérieur, combiné avec un jaune d'œuf, et étendu sur les plaies qui gagnent très en avant par la gangrène; « en prescrivant
» en même temps l'opium contre les mouvemens désordonnés ».

548. « Si la maladie est la plus violente possible; si, au
» lieu de pus, c'est un *ichor* gangréneux; si presque toute
» la peau est couverte par les pustules, on voit facilement
» pourquoi cette maladie amène une fin si malheureuse
» et si inévitable; mais cela paroîtra évident à celui qui
» connoîtra par l'anatomie que, de même que la peau,
» les yeux, toutes les membranes des narines, toutes celles
» de la bouche, la trachée-artère, les bronches, l'œsophage,
» l'estomac, les intestins, le foie, la rate, les poumons,
» sont couverts de ces pustules ».

« Il comprendra, par la même raison, ce qui précède, et
» il verra ce qui est requis pour le traitement, et si la grandeur de la maladie, la perte de tant de malades, après
» l'application toujours inutile des remèdes connus, ne
» doivent pas exciter un médecin honnête et instruit à tenter les plus grands moyens dès l'invasion de la maladie :
» car, par la méthode ordinaire, personne n'échappe, si
» ce n'est par la grâce de la nature ».

« Le préservatif, par l'inoculation », qui va être décrit, « est assez certain et assez sûr ».

L'INOCULATION DE LA PETITE VÉROLE.

549. Les épidémies varioleuses étant tantôt funestes dans les divers pays, et tantôt douces, on communique, de dessein prémédité, le miasme contagieux, qui n'épargne que très-peu d'individus, choisissant la saison, la santé et le mode de communication. Cette pratique s'appelle *inoculation*.

550. On inocule dans une saison contraire à la petite vérole, ou quand celle-ci est épidémique et cependant bonne, et lorsqu'il ne règne en même temps aucune autre maladie.

Le milieu du printemps convient le mieux :

Quoique cependant la petite vérole inoculée soit toujours préférable à la naturelle, en quelque temps de l'année que ce soit, même dans une mauvaise constitution.

551. Celui qui veut inoculer doit éviter la dentition, la grossesse, le temps des couches, la première apparition des règles, une maladie fébrile quelconque, ou toute espèce de maladie que la fièvre qui surviendroit rendroit pire.

Il ne faut pas craindre les maladies sans fièvre qui dépendent d'une fibre lâche, foible, ou que la fièvre elle-même guérit.

552. Les sujets sains n'ont pas besoin d'être préparés pour subir heureusement l'inoculation; la santé elle-même est la meilleure condition.

553. Celui-là seul en a besoin, qui a quelqu'indisposition qui pourroit déranger ensuite la maladie varioleuse.

554. Cette préparation consiste à détruire cette indisposition.

555. Comme elle peut être variée, le mode de préparation variera aussi : le même n'est pas applicable à tous.

556. C'est pourquoi il n'y a pas toujours, et dans tous les cas, lieu ni à la saignée, ni à la purgation, ni au mercure, ni à l'antimoine, ni au quinquina, ni à la diète soit lactée, soit purement végétale.

557. Que le lieu destiné à l'inoculation soit à la campagne, élevé, ombragé, agréable, avec jardin et promenades, écarté des habitations (quoiqu'on ne puisse occasionner une épidémie quand la saison s'y oppose) ; que les chambres soient vastes, bien aérées.

558. Parmi plusieurs méthodes d'inoculer, celle qui est préférable consiste (ayant donné la veille un purgatif doux) à introduire un pus ténu, aqueux, chargé sur la pointe d'une lancette, avec laquelle on fait une piqûre non sanglante, vers l'insertion du deltoïde, aux deux bras, sous l'épiderme que la lancette soulève étant portée obliquement, séjournant un peu, et sur la fin étant retournée. On ne fait point de ligature; et pendant ce temps-là on empêche le miasme contagieux de s'insinuer par la bouche et par les narines.

559. Cet endroit étant plus commode que tous les autres, on observera la naissance, l'inflammation, la suppuration de *la variole mère*, et le cours de *la maladie locale*.

560. Laquelle n'est point proportionnée à la maladie *générale*, qui ne tarde pas à commencer; mais elle suffit cependant pour garantir d'une seconde petite vérole.

561. La marche de toute la maladie est celle-ci :

Le second jour après l'insertion, à peine voit-on une

trace rouge de la piqûre, et ensuite une tache rougeâtre et jaune.

A la fin du troisième jour, le lieu piqué est un peu dur, comme s'il y avoit sous la peau une petite lentille qui,

Le quatrième jour, s'élève un peu, avec de la démangeaison autour; il y a dureté et aspérité, rougeur plus intense : on découvre, à l'aide du microscope, des pustules ou plutôt des vésicules qui contiennent une lymphe ténue.

Le cinquième jour, la pustule s'accroît; son sommet est luisant et blanchâtre, son pourtour rouge, étendu : il y a plusieurs vésicules, dont l'ensemble constitue la *variole mère;* douleur sous l'aisselle; changement fréquent de la couleur du visage d'un rose foncé en pâle et réciproquement; par momens, fréquence dans le pouls, bientôt ensuite état naturel, sur tout pendant le sommeil; bon appétit; tantôt plus de gaîté, tantôt plus d'humeur, par momens, que de coutume; quelquefois, ce jour-là, l'haleine est mauvaise et la langue sale.

Le sixième jour, il y a une lymphe ténue dans la pustule qui est fort grande; plusieurs petits points à peine sensibles s'aperçoivent çà et là dans le voisinage de la *pustule mère,* qui est manifestement élevée au-dessus de la peau, pointue, avec un bord rouge, de l'ardeur, de la démangeaison; la douleur sous l'aisselle plus forte et la difficulté de lever le bras annoncent que la *fièvre varioleuse première* est très-proche.

Le septième jour, la *variole mère* est augmentée, la lymphe s'épaississant déjà, n'étant plus transparente; son pourtour est plus ample, plus rouge, d'un rouge de rose, étendu; il y a de la lassitude, de légers frissons, des chaleurs, de la pesanteur de tête, de la somnolence, quelque-

fois de la cardialgie ; l'appétit est moindre, le pouls souvent plus vite, et les efforts de la *fièvre varioleuse première* se déclarent.

Le huitième jour, la *variole mère* est en maturité de suppuration ; la fièvre varioleuse est augmentée ; le reste est comme la veille : la somnolence est cependant plus forte ; point de repos la nuit ; des réveils subits et des frayeurs.

Le neuvième jour, la même fièvre continue, vaguement rémittente, les symptômes précédens augmentant : il survient quelquefois une convulsion universelle, de l'extase.

Le dixième et le onzième jour, l'éruption se fait ou *totale* ou *par parties*, la fièvre cessant ou s'adoucissant beaucoup.

Le douzième, le treizième, le quatorzième jour, une nouvelle fièvre de *maturation* a lieu, avec horripilation par l'élévation, l'inflammation, la suppuration des pustules : point de repos la nuit, de l'agitation, une petite toux, de l'enrouement, à moins qu'il n'y ait que très-peu de pustules et qu'elles aient disparu à peine sorties, ou qu'elles se soient desséchées avant la suppuration.

Le quinzième jour, les mouvemens fébriles commencent à s'apaiser, et les pustules à se sécher.

562. Quelquefois tout ceci se passe en vingt-quatre heures, plus tôt ou plus tard.

563. Il y a donc une double maladie, la *locale* et la *générale* : car, de même que la pustule *mère*, qui naît, s'enflamme, suppure dans l'espace de sept jours ; la maladie générale, la locale étant finie, marche dans le même ordre, en autant de jours, les pustules naissant, s'enflammant, suppurant dans le reste du corps.

564. Plus il y a de pustules, plus la fièvre *de suppuration* est forte.

Plus il y a de pustules au visage, plus sa tuméfaction est grande.

Plus il y en a dans la bouche, dans le gosier, plus les incommodités de l'angine, de la salivation, sont considérables.

La fièvre varioleuse première n'est pas proportionnée au nombre des pustules.

Entre la fièvre varioleuse première et celle *de maturation* il y a apyrexie, si l'éruption se fait en une fois; et rémission seulement, si elle se fait successivement et d'une manière interrompue.

Il y a plus de pustules du côté du visage sur lequel le malade se sera couché plus long-temps et plus souvent pendant son sommeil.

565. Le virus étant communiqué par l'insertion, que dans les quatre premiers jours la nourriture soit peu différente de celle accoutumée, seulement un peu moindre, plus liquide, facile à digérer. Le cinquième jour, point de viande; des légumes, des fruits mûrs; passer tout son temps dans des exercices du corps modérés et agréables, le jour en plein air, dans un air pur, libre, frais, selon la sensation de l'inoculé, point rude : il ne faut point accorder de sommeil pendant le jour, si ce n'est aux petits enfans : il faut qu'il soit pris fort avant dans la soirée, après une légère fatigue pendant le jour, sur des matelas de crin ou des paillasses, sous des couvertures légères, sans plumes, les écartant, les retournant, les ventilant souvent dès que le malade a chaud et est agité : le matin, on se lèvera de bonne heure.

566. Cependant il faut écarter les maladies étran-

gères ; et s'il en survient, les guérir par ce qui leur est propre.

567. Les symptômes *plus graves* de la fièvre primaire, la courbature extrême, une somnolence particulière, des ardeurs fébriles violentes, etc. demandent un air libre, restaurant ; la promenade ; de secouer cet engourdissement à l'aide du mouvement, d'une danse modérée, de différens jeux qui affectent d'une manière variée et vive les organes des sens : tous ces moyens apaisent merveilleusement et promptement la fièvre et les symptômes qui l'accompagnent.

La convulsion présente exige les choses *actuellement* froides, l'eau, l'air, cet air vif en même temps et agité par le vent ; les divers excitans, les frictions, les odeurs, le malade étant légèrement vêtu et hors du lit.

568. L'éruption se faisant, il faut tenir, dans le jour, le malade hors du lit, et continuer ce qui a été dit ci-dessus.

569. Les pustules très-nombreuses, paroissant devoir être confluentes, disparoissent fréquemment à leur naissance, l'inoculé se tenant hors du lit ; respirant de temps en temps un air renouvelé, point encore infecté ; étant légèrement vêtu ; prenant du mouvement.

570. Les pustules enflammées mûrissant, il y a démangeaison, ardeur ; de là l'agitation pendant la nuit, l'angine, l'ophthalmie. Le remède est l'air renouvelé de temps en temps, agréablement frais ; de sortir souvent du lit ; de changer les couvertures échauffées.

On oppose aux maux de gorge les fomentations à l'extérieur, et celles dans le fond de la bouche.

571. La maladie étant finie, un doux purgatif, répété tous les huit jours, pendant un mois, et la campagne pendant l'été, soustrait la matière des furoncles, des abcès, des

ophthalmies qui ont coutume de suivre les petites véroles quelconques.

LA ROUGEOLE.

572. Ici trouve également sa place une autre maladie qui attaque les enfans et ceux qui ne l'ont point encore eue, qu'on appelle *la rougeole*, qui ne se communique qu'une fois en la vie au même individu, par une contagion souvent épidémique, et qui est aussi ancienne, à ce qu'il paroît, que la petite vérole.

573. Naissant avec l'année commençante, étant dans sa force vers l'équinoxe de printemps, elle disparoît peu à peu en été.

574. Voici ses périodes et sa marche :

Le premier jour, du frisson, du frissonnement, du froid et de la chaleur alternativement.

Le second jour, une fièvre continuelle; la soif, l'anorexie, la langue blanche, humide ; la pesanteur de tête, des yeux, une somnolence continuelle ; l'écoulement (goutte à goutte) d'une humeur âcre par les yeux, avec gonflement, ardeur, rougeur, démangeaison des paupières; le coryza, et un éternument fréquent ; une légère douleur de la gorge, comme d'une fluxion, avec une toux comme catarrhale.

Peu avant l'éruption, il y a quelquefois vomissement et flux de ventre, verdâtre chez ceux qui font des dents.

L'augmentation de tous ces symptômes a lieu jusqu'au quatrième jour, quelquefois jusqu'au cinquième. C'est ce qu'on appelle l'*état de la contagion*.

575. Mais, ce jour-là, paroît, d'abord au front et au visage, une éruption de taches très-petites, rouges, semblables à des morsures de puces, augmentant peu à peu

en nombre et en étendue, réunies en grappes, formées d'une quantité innombrable de petits boutons très-peu élevés sur la peau, avec aspérité sensible au toucher, mais point à la vue.

Ces taches descendent du visage à la poitrine, au ventre, aux cuisses, aux jambes, ne s'élevant pas, mais devenant plus larges, et séparées les unes des autres.

L'éruption étant finie, le vomissement cesse; les autres symptômes continuent, la toux et la difficulté de respirer allant en augmentant. C'est l'*état de l'éruption*.

576. Le sixième jour, il y a au front de l'aspérité, par la déchirure de l'épiderme, sur le reste du corps des taches plus larges, d'un rouge plus foncé, jusqu'à ce que, le huitième jour, elles pâlissent, d'abord au visage, ensuite au tronc et aux extrémités, et que, le neuvième, elles disparoissent avec la chute de l'épiderme, comme de la farine et du son. C'est l'*état de la dessication*.

577. Pendant toutes ces périodes, la même fièvre subsiste, comme catarrhale, analogue à la péripneumonie, se changeant souvent en cette maladie, cessant le neuvième jour, quand la maladie est douce.

578. Voici ce qu'il y a de certain sur la rougeole :

Plus l'éruption est tardive, mieux c'est.

La rentrée subite des taches avec délire est presque mortelle.

La trop grande rougeur des taches est mauvaise, mais leur lividité est pire.

La couleur des taches, d'abord livide, puis noire, à la suite d'un régime échauffant, est mortelle.

Le vomissement qui persiste après l'éruption est dangereux.

La fièvre, le neuvième jour et plus tard, est mauvaise, car elle est péripneumonique.

Une petite toux, après la maladie, se prolongeant, revenant le soir, la nuit, avec enrouement et fièvre légère, indique une péripneumonie latente et la phthisie à la suite, à moins qu'on n'y apporte un secours prompt et puissant, par les anti-phlogistiques.

S'il meurt plus de monde dans la petite vérole que par ses suites, il en meurt davantage des suites de la rougeole que dans cette maladie elle-même, et peut-être autant dans celle-ci que dans l'autre.

Cette maladie est dangereuse pour ceux qui ont de la disposition à la péripneumonie, à la pleurésie, pour ceux qui sont sujets à l'hémoptysie, à la toux, à l'asthme.

Prenez garde de prendre la disparition ordinaire de l'exanthème pour une rentrée morbifique.

579. Le traitement est à peu près le même que dans l'angine, la péripneumonie, la pleurésie, c'est-à-dire, l'appareil anti-phlogistique tout entier, quelquefois énergique, pendant toute la maladie, et dirigé vers les poumons, surtout le malade restant au lit, couvert légèrement, dans un air tiède et humide; prenant une nourriture ténue, farineuse; une boisson répétée de guimauve, de mauve, de salep, d'orge, de riz, leurs crêmes; des émulsions nitrées, données fréquemment et tièdes; recevant des fumigations de vapeurs par la bouche en détournant la fièvre corégnante.

580. La péripneumonie, après l'éruption, est un symptôme grave : il faut rapporter ici ce qui a été dit de la péripneumonie.

581. Une toux longue, qui fait maigrir le malade, une petite fièvre, la diarrhée, après la rougeole, exigent la décoction de salep et la saignée.

582. On détermine, d'après ce qui a précédé, la différence du régime dans la petite vérole et dans la rougeole;

à qui celle-ci est funeste, et par quelle raison ; pourquoi et à qui son inoculation doit être recommandée.

583. Elle s'inocule par le moyen du sang venant d'un homme qui a la rougeole, et communiqué à un autre, de la même manière que le seroit le virus varioleux.

Le sixième jour de l'infection, survient une petite fièvre, très-peu de toux, sans péripneumonie, sans les effets qui ont coutume de suivre la rougeole naturelle.

LA SCARLATINE.

584. On doit joindre à la petite vérole et à la rougeole la fièvre scarlatine, fréquemment épidémique, sur-tout en automne, en hiver et au commencement du printemps ; se propageant, à ce qu'il paroît, par une contagion particulière, dans l'âge tendre, chez les femmes, et, parmi les hommes, chez ceux qui ont la fibre lâche et chez ceux qui, n'ayant pas encore eu cette maladie, vivent dans la même habitation.

585. C'est une fièvre aiguë, continue, commençant par le froid, la chaleur, un vomissement bilieux ; elle n'est pas encore assez connue, se rapprochant cependant de celles qui le sont, telles que l'inflammatoire, la bilieuse, la putride, qui peuvent régner dans la même saison : c'est pourquoi elle doit être traitée selon les mêmes principes, puisque le traitement qui lui est propre manque encore.

586. Elle est quelquefois très-douce ; quelquefois elle est funeste par localité : sa durée varie, même dans la même constitution, tantôt ne durant que peu de jours, tantôt s'étendant à plusieurs semaines.

587. A un jour indéterminé de la fièvre, on aperçoit d'abord des taches, ensuite des plaques plus étendues,

rouges, couleur d'un drap écarlate, plus foncées que la rougeole, rarement d'un rouge très-pâle, avec gonflement très-léger, chaleur, démangeaison, ardeur de la partie affectée, entremêlées de pustules blanches qui ressemblent à des miliaires; cette fièvre n'étant point jugée par ces efflorescences, s'apaisant pourtant en peu de jours, si la maladie est d'un bon caractère, l'épiderme s'en allant en farine.

588. Mais, quand la maladie est plus grave, surviennent le coma-vigil, le soporeux; des convulsions universelles, la frénésie, l'apoplexie: d'où résulte une mort précipitée, imprévue, dès le commencement de la maladie.

Ainsi que les tumeurs inflammatoires des glandes du cou, des sous-maxillaires, des parotides; les différentes angines, inflammatoire, suppurative, gangréneuse, putride, maligne, des amygdales, du voile du palais, du pharynx, du larynx: d'où résulte la mort subite, de suffocation, par l'esquinancie dans l'accès de la maladie, avec délire, orthopnée, rire sardonien, tétanos, opisthotonos, épilepsie.

Mais, quand le mal descend, d'un côté, dans la poitrine, de l'autre, dans tout le tube alimentaire et dans les viscères de l'abdomen, il s'ensuit une infinité de symptômes très-graves et de maladies secondaires, par la matière de la scarlatine qui agace, ronge, enflamme, corrompt, selon la nature et la fonction du viscère affecté, et la manière d'agir du miasme contagieux.

589. Dans le temps où la fièvre scarlatine se répand parmi les jeunes sujets, souvent l'angine seule se manifeste parmi les adultes.

590. La fièvre cessant peu à peu, l'épiderme se détache des mains et des pieds, par lambeaux entiers;

dans le reste du corps, comme du son, des écailles, de la farine.

591. Si la maladie est grave; quelquefois même quand elle est légère, par l'impression d'un air trop rude auquel on s'est exposé trop tôt; les vaisseaux cutanés étant obstrués et incapables de servir à la transpiration; la sécrétion de l'urine déjà très-peu abondante, et quelquefois un peu mêlée de sang et noirâtre, étant diminuée, ou totalement suspendue; la chute de l'épiderme est suivie d'une hydropisie froide, chaude, anasarque, enfin des diverses cavités, qui est fort difficile à traiter.

592. La nature de la maladie n'étant point encore suffisamment connue, on est obligé de la traiter selon la méthode exposée (595 à 768), qui consiste à modérer la fièvre et à adoucir ses symptômes. Dans cette fièvre, souvent trop forte, inflammatoire, dans l'angine qui lui ressemble, l'abolition de la déglutition en étant la suite, le cerveau étant affecté d'une manière inflammatoire, on emploie les sangsues aux tempes, derrière les oreilles, les scarifications sanglantes à la nuque; les rubéfians à la gorge, aux jambes, à la plante des pieds; les boissons émollientes, nitrées, de sureau; lorsque la maladie est adoucie par ces moyens, le camphre administré prudemment.

593. On détourne l'hydropisie, ou traite celle qui existe, en évitant le froid dans la convalescence; en déterminant les humeurs, par le régime et les médicamens vers le système des urines; en sollicitant les évacuations qui suppléent les urines, les alvines sur-tout; en prévenant les rechutes par les toniques, sous forme de remède, d'aliment; par des exercices du corps variés, pris le matin, prolongés jusqu'au commencement de la sueur; par le séjour de la campagne dans un endroit élevé.

- La saignée dissipe l'hydropisie chaude.

594. Y a-t-il un virus contagieux de la scarlatine, comme il y en a de la petite vérole et de la rougeole?

Ce virus, toujours le même en soi, agit-il pourtant diversement, acquérant des forces différentes, selon la constitution de l'année et la disposition du malade?

Chaque individu n'a-t-il la faculté de le prendre qu'une fois en sa vie?

La fièvre de la scarlatine, sans scarlatine, est-elle également fréquente, tant avec que sans l'angine? et l'angine putride, maligne, contagieuse, dépend-elle du même miasme, comme la scarlatine?.

Est-ce pour cela que l'on croit que peu de sujets ont cette maladie, quoiqu'elle n'en épargne peut-être que très-peu, se cachant sous diverses formes?

Les choses paroissent être ainsi.

Si elles le sont en effet, peut-on l'inoculer avec sécurité, et le doit-on, sur-tout puisqu'elle est si funeste?

FIÈVRE INDÉTERMINÉE,

INCONNUE, NOUVELLE.

Méthode indirecte, générale, symptomatique.

595. Une fièvre indéterminée, nouvelle, anonyme, soit sporadique, soit épidémique, demande au commencement un traitement *indirect*, qui, consistant seulement dans l'application générale des remèdes anti-fébriles, s'appelle *général*; ou, dirigé contre les symptômes les plus urgens, s'appelle *symptomatique* : méthode toujours nécessaire dans l'invasion d'une nouvelle fièvre; ou dans une fièvre connue, mais médicatrice; ou toutes les fois

qu'une fièvre est modérée à un degré convenable, le médecin n'étant alors que simple spectateur.

596. Il faut toujours l'employer toutes les fois qu'on manque d'indications claires, ou que, malgré qu'elles le soient, on ne peut y satisfaire.

597. Cependant il faut faire ses efforts pour découvrir la nature de la fièvre inconnue, 1° par sa terminaison, abandonnée aux seules forces de la nature; 2° en observant ce qui sert et ce qui nuit; 3° par la connoissance des maladies co-réguantes.

598. La méthode indirecte, 1° corrige, expulse l'âcre irritant; 2° porte son attention (*A*) sur les forces naturelles par la diète convenable dans les maladies aiguës; sur les forces vitales, pour les tenir dans un juste degré, en les diminuant quand elles sont excessives, en les relevant quand elles sont abattues, en les ramenant quand elles s'égarent; sur les unes et les autres, ainsi que sur les forces animales, par le traitement des symptômes les plus graves (612).

599. De ces symptômes, celui qui en écartera le plus grand nombre et les plus graves, selon les règles qui seront prescrites (617 à 700), aura traité la plus grande partie de la maladie.

600. « L'âcre irritant fixé extérieurement (par exemple,
» des fragmens aigus de verre, de métal, de bois, de
» pierre, d'os; ou l'application de corps stimulans, ru-
» béfians, rongeans, vésicans, caustiques, septiques,
» empoisonnés), étant connu, doit être enlevé le plus tôt
» possible: ensuite le lieu où ils ont adhéré, et qui en
» est altéré, doit être fomenté avec des médicamens vis-
» queux, muqueux, huileux, doux, anodyns, doucement
» apéritifs ».

681. « L'âcre irritant fixé intérieurement (par exemple,

» l'acrimonie d'une inflammation, d'une suppuration,
» d'une gangrène, d'un sphacèle, d'un cancer, de la carie
» d'un os, d'un ichor, du pus, d'une lymphe âcre et sta-
» gnante), doit être enlevé ou corrigé, selon les lois con-
» nues par l'histoire de ces maladies ».

602. « l'âcre irritant, introduit dans les liquides eux-
» mêmes, peut et doit être enlevé ou corrigé, par l'usage
» des six choses non naturelles, par différens moyens, se-
» lon son différent caractère connu ».

1° « Si c'est l'excès de mouvement qui l'a produit : par le
» repos du corps et de l'esprit, par les humectans, les dé-
» layans, les doux tempérans ».

2° « Si c'est un air trop chaud : en le tempérant par l'as-
» persion d'eau froide, par une boisson d'eau acidulée, lé-
» gèrement nitreuse, avec un peu de vin acidule ; par une
» nourriture un peu acide, légèrement adoucissante, peu
» salée, par des médicamens semblables ».

3° « Si c'est un air trop humide : en faisant un grand feu
» avec du bois aromatique et résineux ; par l'évaporation
» d'aromates ».

4° « Si c'est un air âcre putréfiant : en brûlant du nitre,
» de la poudre à canon ; par la vapeur du vinaigre ; par du
» sel jeté sur des charbons ardens ».

5° « Si ce sont les affections de l'ame : en les calmant
» par la raison ; par des affections opposées ; par la
» variété des objets ; par les anodyns, les préparations
» d'opium ».

6° « Si ce sont des nourritures âcres acides : en délayant
» cet âcre, en l'adoucissant, en l'absorbant, en le chan-
» geant en un sel composé ; les principes aqueux, les géla-
» tineux des animaux, les huileux, les cétacés, les coquilles
» d'huîtres, les pierres des animaux, les terres grasses,

» les sels alcalins fixes, volatils, simples, composés, pro-
» duisent ces effets ».

7° « Si ce sont des alimens âcres salés : en délayant cet
» âcre par les aqueux et en l'évacuant en même temps, en
» l'adoucissant par de l'eau de chaux ».

8° « Si ce sont des alimens âcres aromatiques échauf-
» fans : en délayant par des aqueux ; en corrigeant par des
» acides, en résolvant et détergeant par les savonneux
» acides ; en adoucissant par les doux gélatineux. Comme
» les alcalescens âcres se rapportent à ceux-ci, on voit ce
» qui leur convient ».

9° « Si ce sont des alimens tirés des parties alcales-
» centes des animaux » : par des alimens et des boissons
tournant promptement à l'acescence ; par des acides soit
végétaux, soit minéraux ; par des farineux, des savonneux
détersifs ; des acides tenant un peu de la nature huileuse.

10° « Si ce sont des alimens pris en trop grande quantité,
» resserrant l'estomac : par le délaiement, la diète, le vo-
» missement, le relâchement du ventre ».

11° « L'acrimonie introduite par une boisson âcre fer-
» mentée ou fermentante, acide, huileuse, aromatique,
» distillée ou simple, se traite par les mêmes remèdes indi-
» qués (nos 6, 7, 8 de cet aphorisme) ».

12° « Par une veille excessive : on la traite par les
» mêmes moyens que (dans les nos 1, 2, 5) ».

13° « Si une acrimonie alcaline, acide, huileuse, savon-
» neuse, putride, provient d'excrémens retenus dans le
» corps, il faut les rendre coulans ; lubrifier les voies ; ou-
» vrir » les couloirs « et les émonctoires ; stimuler, aug-
» menter les forces expultrices. On emploiera les moyens
» internes et externes.

603. « On ouvre » les couloirs « et les émonctoires »
aptes à recevoir, à transmettre, à évacuer ce qui est

morbifique : ainsi, le ventre, le principal émonctoire, qui supplée les autres dans leurs fonctions, doit être entretenu ouvert par un médicament lubrifiant, eccoprotique, pris par la bouche, injecté dans le rectum : il faut exciter les urines par une boisson un peu froide, aqueuse, copieuse, acescente, en sortant le malade du lit et le promenant dans la chambre ; il faut, non forcer, mais faciliter la transpiration, « en fomentant, baignant, lavant la » peau » sale, sèche, ridée, flétrie, imperspirable, « en » rasant les poils, etc. »

604. « Le régime convenable dans les maladies aiguës » consiste en des alimens et des boissons qui coulent, » faciles à digérer, contraires à la putridité, empêchant » la soif, propres à exciter l'appétit, opposés à la cause » connue de la maladie ».

605. « Il faut donner la nourriture dans le temps qu'il » n'y a pas de fièvre, ou au moins quand sa force est la » moindre » ;

606. « Et d'ailleurs en petite quantité, souvent répétée, de peur que les viscères ne soient trop forcés de travail ou trop changés ».

607. « La quantité et la force de la nourriture se déterminent, 1° par la durée prévue de la fièvre à 1, 4, 7, » 9, 11, 14, 21, 30, 40, 60 jours : car on doit en donner pour que les forces puissent se soutenir, afin de » suffire à la coction et à la crise. Plus la maladie est » courte, moins il en faut donner, et plus elle doit être » foible, et au contraire ; or elle sera d'autant plus courte » qu'elle sera plus violente : 2° par l'âge connu du malade ; car plus les animaux sont près de leur naissance » ou de l'extrême vieillesse, plus ils supportent difficilement l'abstinence : 3° l'état et la violence de la maladie, » si on les connoît, demandent que l'on varie la quantité

» et la force de la nourriture, dans son plus haut degré
» (ακμη), il faut donner la plus ténue et en petite quantité;
» quand elle augmente ou qu'elle décroît, on doit en don-
» ner d'autant plus et de plus forte, qu'elle est plus loin
» de ce haut degré: 4° par le lieu qu'habite le malade;
» car ceux qui sont près de l'équateur supportent facile-
» ment une nourriture ténue; ceux qui sont plus près des
» poles la supportent difficilement: 5° par la saison de
» l'année, attendu que l'été demande les alimens les plus
» légers et l'hiver de plus forts: 6° par l'habitude du ma-
» lade et par son tempérament naturel; car celui qui, en
» santé, vivant des alimens les plus succulens, les dissipe
» aisément, a besoin, étant malade, de plus d'alimens,
» parce que ses vaisseaux et ses viscères y sont habitués:
» 7° par la sensation de légèreté ou de pesanteur qui suit
» ce qu'on a pris ».

608. Ensuite il faut pourvoir aux forces de la vie, afin que ce qui est arrêté ou mêlé aux humeurs en circulation, soit dégagé et éliminé par différens couloirs, « au
» moyen de divers remèdes dont le principal est l'éner-
» gie de la fièvre même, tellement modérée, qu'elle
» puisse opérer cela complètement. Ainsi il convient dans
» ce cas de tempérer tellement son activité, (*A*) qu'elle
» ne puisse produire ni inflammation, ni suppuration, ni
» gangrène ou sphacèle; dont on connoît que le danger
» menace, par la véhémence des symptômes, sur-tout
» de la chaleur, comparée avec la force des vaisseaux:
» (*B*) que par un mouvement excessif les liquides ne soient
» pas dissipés; ce dont on est averti par la sécheresse des
» narines, des yeux, du gosier, de la langue; par l'en-
» rouement; par l'aridité de la peau; par la petite quan-
» tité des urines; par la petitesse, la fréquence, l'inéga-

» lité du pouls : (C) mais aussi qu'avant la coction, elle
» ne languisse pas trop, au point qu'elle ne puisse
» dompter, mouvoir, *sécerner, excerner* la matière de
» la maladie; ce qu'on connoît, si les actions vitales lan-
» guissent tout-à-fait, sans qu'il paroisse encore de signe
» de coction ».

609. « Si donc on s'aperçoit qu'elle est exorbitante,
» on la modère par l'abstinence, par une nourriture té-
» nue, l'eau pour boisson, l'air frais, de douces affec-
» tions de l'ame, par la saignée, des lavemens rafraîchis-
» sans, des médicamens doux, aqueux, glutineux, ra-
» fraîchissans, anodyns ».

610. « Si elle est trop languissante, on l'excitera au
» moyen de cordiaux pris parmi les alimens et les bois-
» sons qui ont plus de force; d'un air un peu plus chaud;
» des affections de l'ame plus excitées; de médicamens
» plus âcres, volatils, aromatiques, fermentés; des fric-
» tions, de la chaleur, du mouvement musculaire, des
» bains, des fomentations ».

611. Il faut aussi ramener et réprimer les forces de la vie déviées et s'égarant, si elles se portent trop fortement sur un viscère important : ce qui s'effectue par diverses fomentations, émollientes, discussives, répercussives, chaudes, froides; des scarifications sèches, sanglantes; la saignée, les sangsues, la situation droite du corps, les révulsifs, les sinapismes, les vésicatoires, la section, la brûlure, les lavemens, les purgatifs, le vomitif; et par d'autres moyens, selon la nature de la partie affectée et de la matière qui l'affecte.

612. « Les symptômes qui naissent d'une fièvre aiguë
» particulière sont sur-tout ceux-ci : le froid, le trem-
» blement, l'anxiété, la soif, la nausée, les rots et les
» vents, le vomissement, la débilité, la malignité, la cha-

» leur, le délire, le coma, l'insomnie », l'état nerveux, « la convulsion, la sueur, la diarrhée », les exanthèmes, les aphthes :

613. « Qui tous, nés de la fièvre, comme de leur » cause, cesseront quand elle sera enlevée; et ainsi, s'ils » peuvent être supportés autant qu'elle, sans danger » pour la vie, ils exigent à peine un traitement particu- » lier ».

614. « Bien plus, ils proviennent souvent de l'effort de » la vie qui se dispose à une crise, ou à l'excrétion de la » matière critique; et alors ils la précèdent, l'accompa- » gnent, la suivent, et ne doivent pas être troublés ».

615. Mais s'ils sont hors de saison, trop violens pour » pouvoir être supportés par la vie ou par la patience du » malade, ou s'ils doivent produire un autre mal plus » grave, alors il faut les adoucir par les remèdes propres à » chacun d'eux, ayant toujours égard à la cause, et à l'état » de la maladie elle-même ».

616. « Mais ayez pour règle principale : qu'il faut re- » médier à un symptôme, sans que ce soit aux dépens des » forces vitales, à moins qu'il ne dépende de leur excès, » comme un effet dépend de sa cause ».

LE FROID FÉBRILE.

617. « Le froid, au commencement des fièvres aiguës, » suppose un moindre frottement des liquides entr'eux » et sur les vaisseaux; le mouvement circulatoire dimi- » nué; la stagnation du liquide aux extrémités; que » le cœur se contracte moins, s'évacue moins »; le spasme de la surface cutanée et des extrémités des vaisseaux.

618. « Il occasionne, s'il reste long-temps violent, des

» concrétions polypeuses dans les gros vaisseaux, près le » cœur », et des congestions dans le cerveau, comprimé par l'afflux des liquides : « de là des maux multipliés et » graves dans les deux organes ».

619. Le froid avec frisson est fréquent dans le principe des maladies aiguës, sur-tout des pleurésies, des péripneumonies ; dans le commencement des intermittentes, des rémittentes ; à l'approche d'un accouchement, d'une crise ; quand une inflammation se tourne en abcès, en gangrène.

Avoir froid long-temps, presque toujours dans le jour, pendant des semaines et des mois, comme par un vent un peu trop froid, avec de la mauvaise humeur, l'irritabilité de l'esprit augmentée, et la nuit être agité, avoir chaud, l'appétit étant cependant bon, présage qu'une fièvre grave, putride, nerveuse, aura lieu.

Un froid, que le médecin trouve au malade, mais que celui-ci ne sent pas, violent, comme du marbre ; avec une sueur froide, comme en rosée, principalement au visage, au cou, vers le sternum ; avec le pouls très-petit, très-foible, très-fréquent ; avec la face hippocratique ; avec insensibilité à la douleur ; après les douleurs, présence d'esprit et même gaîté ; avec la réponse brève, l'espérance ferme de guérir, est bientôt et certainement mortel.

Le même froid, avec sueur universelle, la maladie n'étant point inflammatoire, chez un malade irritable, la crise étant faite, et le reste étant bien, est purement spasmodique, et effraie mal à propos les assistans.

Un froid qui revient à un temps déterminé désigne une intermittente cachée ou compliquée, ou un abcès quelque part.

Un froid violent, ébranlant jusqu'aux os, long dans

les fièvres quartes, est très-dangereux, sur-tout pour les vieillards, pour ceux qui ont une disposition à l'apoplexie.

Le froid, le frisson, qui précède la fièvre chez les petits enfans, chez les enfans, chez les adultes très-irritables, dégénère souvent en convulsion universelle.

Les horripilations vagues, le soir, suivies de chaleur, de sueur, et d'une très-grande rémission vers l'aurore, après des douleurs, sans solution bénigne, ou sans crise, indiquent un lieu de suppuration.

620. « On voit par ce qui précède, ce que le froid dé-
» signe, ce qu'il présage; et pourquoi plus le froid est
» grand au commencement, plus la fièvre est dange-
» reuse ».

621. « Ce froid, attaqué par tout ce qui stimule fortement,
» sous quelque titre que ce soit, a souvent produit ensuite
» une inflammation incurable : ainsi les salins âcres, les
» aromatiques, les huileux, les vésicans, et autres moyens
» semblables, sont préjudiciables ».

622. « On le traite très-efficacement, au contraire,
» par la boisson d'eau chaude, nitrée, avec addition d'un
» peu de miel et de vin; par le bain, les vapeurs, les fo-
» mentations, les lotions avec un liquide semblable; par
» une douce friction ».

623. « En employant de bonne heure ces remèdes,
» souvent les plus grands maux sont guéris tout-à-coup ».

LE TREMBLEMENT FÉBRILE.

624. « Le tremblement suppose la vacillation des mus-
» cles : les causes contractantes et relâchantes se succé-
» dant promptement et involontairement tour à tour, et

» les mouvemens spastiques tantôt présens, tantôt ab-
» sens ».

625. Ainsi le diagnostique est clair : le pronostic au contraire est diffécent selon la nature, la grandeur, le nombre, la variété des causes.

626. Par exemple, le tremblement de la main prise par un assistant dans une fièvre aiguë, malgré le malade, ou sans qu'il s'en aperçoive, si ce malade ne trembloit point auparavant par vieillesse, par l'abus des spiritueux, s'il n'est ni en colère, ni effrayé, est très-mauvais.

Le tremblement des mains, ou de la langue qui ne peut avancer, sur-tout avec du délire, est très-mauvais.

Le tremblement de la lèvre inférieure marque ou de la pusillanimité, ou de la saburre de l'estomac en mouvement, ou une inflammation cachée et légère du système gastrique, ou de l'hépatique.

627. On évalue aussi d'après cela le tremblement dans le début des aiguës et des intermittentes ; ainsi que celui qui vient d'une trop grande perte de sang, d'un dévoiement, d'un vomissement, d'un choléra, de pléthore, d'une menace d'apoplexie, d'un reste de maladies graves du cerveau ; par défaut de liquides, après des pertes énormes, pendant la durée de la maladie.

628. La curation doit être tirée de la connoissance des causes.

L'ANXIÉTE FÉBRILE.

629. « L'anxiété a pour cause la gêne du sang à sa sor-
» tie du cœur, et par conséquent l'impossibilité de son
» passage par les extrémités pulmonaires, ou de l'aorte :
» et ce qui y donne lieu, c'est le spasme des vaisseaux
» contractés ; ou une matière qui ne peut passer » ; ou

l'imperméabilité des poumons par une inflammation, une induration, des vomiques; leur compression par de l'eau, du pus, un ichor, une matière inflammatoire, extravasée, qui les environne; ou l'impossibilité de se dilater par un vice inflammatoire, rhumatisant, de la plèvre, des muscles intercostaux, qui rend le thorax immobile.

« La même chose arrive par l'empêchement du passage » du sang par la veine porte, à raison des mêmes causes: » d'où, tout le sang veineux apporté par les artères cœ» liaques et mésentériques ne pouvant revenir, stagnant, » étendant les vaisseaux, résistant au flot artériel, et pro» duisant tous les maux qui en sont et en doivent être la » suite, il est clair que ces deux causes d'anxiété doivent » être très-soigneusement observées et traitées, dans » toute espèce de fièvre aiguë. »

630. « Si donc une telle anxiété persiste long-temps, » elle produira autour des organes vitaux des concré» tions polypeuses, des inflammations, des gangrènes » subites, avec une angoisse insupportable, et la mort qui » suivra promptement ».

« Mais si elle est fixée dans les hypocondres, alors » c'est vers l'estomac qu'elle produira un sentiment de » malaise très-fort, les autres viscères ayant une sensi» bilité moins aiguë; et par suite des putréfactions subites » du sang dans ses vaisseaux amples et moins forts; d'où » les gangrènes, la putréfaction du foie, la dysenterie mor» telle qui la suit ».

631. « De là le médecin connoît très-bien ce qu'une » telle anxiété a pour sa cause, quelle est sa nature, et » ce qu'il en faut présager; et il distinguera en même » temps » ces deux espèces de l'anxiété de celle qui dépend,

Soit d'une affection triste de l'ame, soit des premières voies affectées par une saburre très en mouvement, ou par des vents; en convulsion; enflammées; gangrenées :

D'une crise prochaine quelconque :

De la rentrée subite d'exanthèmes, d'abcès :

D'une douleur inflammatoire interne cessant subitement, soit par gangrène, soit par une crise erronée :

De l'anxiété des moribonds qui est accompagnée d'un pouls très-petit, battant très-foiblement, vacillant, inégal de toutes les manières ; d'une respiration laborieuse, serrée, prompte, avec soupirs, avec sifflement, position droite du corps.

632. L'oppression de la poitrine, l'orthopnée, le pouls foible, irrégulier, annoncent l'anxiété qui dépend du vice des poumons ou du thorax.

La réplétion de la région précordiale, sa constriction, principalement vers le scrobicule, le pouls étant fort, plein dur, vibrant, annonce celle qui provient de l'engouement du système de la veine porte.

633. « De là, on voit clairement aussi quel traitement » varié est nécessaire pour adoucir la cruauté de ce mal : » mais quand on connoît d'abord le caractère du symptôme, ce traitement est lui-même bien connu et appliqué ».

« Lorsqu'on s'aperçoit donc qu'une affection spasmo- » dique en est la cause, on la dissipe, en adoucissant » l'âcre irritant (600, 601, 602) ; en l'expulsant par les » vomitifs, les purgatifs, les sudorifiques, les diurétiques, » les détersifs ; en le délayant par des boissons aqueuses » chaudes ; en apaisant l'affection de l'ame ; en relâ- » chant les fibres, les vaisseaux, les viscères ; en cal- » mant » les nerfs irrités « par les anodyns et les narco- » tiques ».

« Si l'anxiété dépend d'une humeur inflammatoire
» épaisse, on la dissipe, en fondant, en délayant cette
» humeur, en relâchant ses vaisseaux; enfin en modérant
» l'impétuosité du liquide vital : ce que produisent sur-tout
» une boisson abondante chaude; l'eau miellée, farineuse,
» nitrée, un peu acidulée, très-légèrement aromatique;
» une fomentation, un cataplasme, un épithème, des
» emplâtres, que l'on applique sur les endroits affectés,
» et que l'on prépare avec des délayans, des relâchans,
» des émolliens, des anodyns; les lavemens répétés sou-
» vent, à petite dose chaque fois, retenus long-temps s'il
» est possible, composés des mêmes remèdes; la vapeur
» de l'eau chaude, mêlée à des émolliens, dirigée cons-
» tamment, par les narines et par la bouche, dans les
» poumons ».

634. « Et si l'atrocité du mal exige jamais une curation
» prompte et sûre, c'est assurément dans ce cas ».

LA SOIF FÉBRILE.

635. « La soif a pour cause la sécheresse, l'imméabilité
» des liqueurs, une acrimonie salée, alcaline, bilieuse,
» huileuse, les excrémens putrides des premières voies ».

636. « Aussi indique-t-elle, presque toujours, la pré-
» sence de quelqu'une de ces choses ».

637. « Et par conséquent elle désigne, comme devant
» arriver, les maux qui peuvent être produits par les
» causes dont elle atteste la présence (635, 636) ».

638. « C'est pourquoi il faut y remédier sur-le-champ,
» sur-tout dans les maladies aiguës ».

639. « Ce qu'on fait, 1° par des boissons aqueuses, un
» peu acides, nitreuses, adoucissantes, prises chaudes,
» souvent, en petite quantité à la fois; 2° en fomentant

» en rinçant, en gargarisant les narines, la bouche, le
» gosier, avec un semblable liquide; 3° en enveloppant
» les hypocondres de fomentations, d'épithèmes, de
» cataplasmes préparés avec des substances semblables;
» 4° par des lavemens semblables, gardés ».

640. « Mais si une forte soif accompagne une extrême
» foiblesse, alors il faut mêler aux boissons précé-
» dentes les vineux, et même souvent des liquides en-
» core plus riches en esprits : on les donnera en toute
» sûreté ».

641. La soif qu'aucune boisson ne peut vaincre, la bouche, la langue, la gorge, la trachée-artère demeurant sèches, la voix étant rauque, aigre, annonce le plus grand danger.

Mais aussi, n'avoir pas soif du tout, ou cesser de l'avoir, quoique ses causes existent et soient grandes, la langue et la gorge étant arides fuligineuses, gercées, dans une fièvre aiguë quelconque, sur-tout dans une fièvre ardente, putride, maligne, désigne ou que le cerveau est affecté de frénésie, de coma, ou que des convulsions menacent, ou que la force de la vie est vaincue par la maladie; qu'il y a gangrène, que la mort est proche.

LA NAUSÉE FÉBRILE.

642. « La nausée signifie un vain effort pour vomir,
» avec une idée de répugnance : elle a donc pour cause
» prochaine la convulsion légère des fibres musculaires
» du gosier, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins,
» des muscles abdominaux : celle-ci est occasionnée »

1° « Par un âcre putride, bilieux, porté dans l'estomac
» vide, remontant dans le gosier, agaçant et irritant l'un

» et l'autre ; et alors les autres parties suivent les mêmes » mouvemens : on le reconnoît au défaut de faim, à » l'haleine putride, à la bouche, la langue, l'arrière-» bouche sales : ou »

2° « Elle provient d'une matière épaisse, gluante, flot-» tante, qui, en se balançant dans ces mêmes parties, les » agace : on la reconnoît aux signes d'un état glutineux » qui a précédé : ou bien »

3° « De l'inflammation légère de l'estomac, de l'œso-» phage, des intestins, et des viscères voisins, sur-tout » du foie : ce qu'on reconnoît aux signes qui leur sont » propres » :

4° « Enfin elle a lieu aussi par le souvenir d'une chose » qui, prise autrefois, avoit excité de semblables nau-» sées » :

5° « Elle a lieu encore par le mouvement désordonné » du système nerveux, excité par une cause quelcon-» que : on le connoît au délire, au spasme, au vertige, » au tremblement ».

643. « Si elle persiste long-temps, elle produit le dé-» faut de faim, l'abstinence de la boisson et des médi-» camens, ensuite les vomissemens, et les maux très-» multipliés qui peuvent en dériver, dont les principaux » sont la débilité, l'acrimonie alcaline-putride, la séche-» resse ».

644. « On arrête celle qui provient de la première cause » (642, n° 1) par des boissons, alimens, médicamens » acides salés, aqueux ; ensuite par un purgatif doux » semblable ; et par des acides-austères qui fortifient les » fibres ; ou, si elle ne cède pas à ces moyens, en donnant » un vomitif ».

« Celle qui est due à la seconde cause (642, n° 2), en

» délayant, en atténuant, en purgeant, en excitant le
» vomissement ».

« Mais si elle est due à la troisième cause (642, n° 3),
» alors elle ne cède qu'au traitement de ces maladies, se-
» lon la description » qui en a été donnée précédemment.

« On détruit la quatrième espèce en oubliant et en
» évitant les choses semblables » :

« La cinquième par les austères, le repos, les narco-
» tiques, l'eau froide ».

645. « On comprend de là pourquoi, dans les maladies
» aiguës où il y a nausée, une purgation donnée dans le
» commencement, et un émétique pareillement, est si
» utile, et dans quel genre d'aiguës » :

« Pourquoi les malades attaqués de fièvres aiguës
» ont tant de répugnance pour les choses grasses, les
» viandes, les œufs, les poissons ; et desirent au con-
» traire l'eau, les acides, les fruits d'été, les choses
» froides » :

« Pourquoi, à moins que la nausée ne soit surmon-
» tée, les médicamens ne profitent point au malade » :

« Pourquoi ce symptôme devient souvent incura-
» ble » :

« Pourquoi de telles maladies s'en vont enfin, et pres-
» que avec un appétit subit, inaccoutumé, étonnant » :

« Pourquoi le vomitif quelquefois dissipe la nausée,
» quelquefois au contraire l'attire, et qu'alors la saignée
» en est le remède ».

LES ROTS ET LES VENTS.

646. « Le rot a pour cause une matière élastique, di-
» latable par la chaleur, l'effervescence, la fermentation
» qui tantôt est contenue, tantôt, la prison qui la ren-

» fermoit étant ouverte, fait explosion avec bruit et im-
» pétuosité ».

647. « Ainsi, l'air, les sels de nature opposée, les
» fruits d'été, les humeurs putrescentes, les végétaux
» fermentans, fournissent aux rots et aux vents une ma-
» tière dont l'effort et la fétidité varient comme sa na-
» ture ».

648. « Cependant toutes ces substances (647), si elles
» peuvent s'exhaler librement, ne produiront aucun ef-
» fort : d'où il est clair que les spasmes du sphincter
» œsophagien, de l'orifice supérieur et inférieur de l'es-
» tomac et des intestins, concourent toujours ensemble et
» se relâchent ensuite ; de là les rots, les vents, les pets,
» les borborygmes renfermés ».

649. « Si ces deux causes concourent ensemble (647.
» 648), elles agissent fortement et durent long-temps :
» alors la matière élastique, excitée à la dilatation par la
» chaleur, le mouvement, sa propre force, resserrée
» dans une cavité dont les fibres sont crispées par la con-
» vulsion, dilate les membanes qui la renferment, les
» tend, les rend douloureuses, comprime les parties
» environnantes ; d'où naissent des douleurs et des an-
» xiétés intolérables qui cessent aussitôt que les vents
» sont rendus ».

650. « On traite ce mal » :

« 1° En enlevant la matière (647) par les délayans, les
» aqueux chauds, les dissipans légèrement aromatiques ;
» les substances qui ôtent l'équilibre des sels, pour opérer
» une prépondérance convenable ; celles qui corrigent
» la putrescence ; celles qui apaisent la fermentation ».

2° « Il faut rapporter ici les remèdes qui apaisent les
» convulsions, ceux qui adoucissent les âcres, ceux qui

» calment les esprits, dont le premier est l'opium et les
» doux anti-hystériques ».

3°. « Par les lavemens, les fomentations, les épithè-
» mes, les relâchans chauds, les anodyns, les légers aro-
» matiques, ainsi que par les ventouses non scarifiées, ap-
» pliquées à l'abdomen ».

651. « D'après ce qui précède on répond à ces ques-
» tions, qui autrement ne sauroient être éclaircies : quels
» alimens, quelles boissons, quels poisons, quels médica-
» mens sont flatulens; pourquoi les vents se forment quand
» les premières voies sont vides; chez les blessés; si le
» bas-ventre est étroitement serré; chez les hypocon-
» driaques, chez les hystériques, chez ceux qui sont su-
» jets aux convulsions et aux coliques ».

LE VOMISSEMENT FÉBRILE.

652. « Le vomissement, c'est-à dire l'expulsion violente
» de ce qui est contenu dans l'estomac d'abord, ensuite
» dans les intestins eux-mêmes, et enfin dans les viscères
» qui s'y évacuent, reconnoît pour cause prochaine la con-
» vulsion des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage,
» de l'estomac, des intestins, du diaphragme, des muscles
» abdominaux; pour cause éloignée, tout ce qui agace en
» irritant ces fibres, ou les viscères faciles à entrer en con-
» vulsion ».

653. « Donc il arrive quelquefois par la lésion de l'esto-
» mac » chargé de crudités, de saburre diverse, de là « en
» convulsion, enflammé, en suppuration, squirrheux »,
cancéreux, « cartilagineux, variqueux, une fièvre aiguë
» survenant; il est opiniâtre; on le reconnoît par l'idée du
» mal qu'il présente; et on le guérit enfin en enlevant ce
» mal. Nous en parlerons ci-après ».

654. « Ce vomissement, occasionné par la lésion des
» viscères (ainsi que des parties environnantes) semblable-
» ment affectés, irrités par l'estomac distendu par ce qu'on
» a pris, devient bien souvent très-opiniâtre, la cause en
» étant ignorée, la fièvre survenant ».

655. Par la lésion des parties éloignées, sur-tout du cerveau ébranlé, légèrement comprimé par de la sérosité, du sang, une matière morbifique quelconque qui y aborde; légèrement enflammé.

Ici se rapporte le vomissement provenant de la dentition.

656. « Par le vice de toute cause des nausées plus forte
» que (642); d'où on le connoît, on le traite, on le gué-
» rit ».

657. « S'il persévère, il produit l'atrophie, l'iléus, les
» convulsions, et les effets d'une nausée plus forte et opi-
» niâtre (643) ».

658. « S'il arrive par le vice de la cause (653-656), le
» traitement doit être pris de l'histoire de ces maladies ».

659. « S'il provient de la cause (642-656), les mêmes
» remèdes doivent être employés ici avec soin : sur-tout les
» opiacés et les épithèmes fortifians, qui attirent, qui dis-
» sipent. ».

660. On voit clairement de là le diagnostique, le pronostic, le traitement du vomissement dans la parafrénésie; dans le commencement des pleurésies, des péripneumonies, des fièvres intermittentes; celui dû à la vésicule du fiel irritée par beaucoup de bile, par un calcul, par l'inflammation; à un calcul des reins, des uretères, de la vessie; à l'inflammation de ces parties; à des hémorrhoïdes gonflées de l'intestin rectum, de l'anus, de la vessie; à une hernie étranglée, petite, indolente à cause de l'étranglement, de là inconnue, ou cachée par pu-

deur; à un vice du canal intestinal obstrué par diverses causes rétréci, étranglé par un lien contre nature.

On voit clairement aussi ce que désigne un vomissement long, dans un sujet sain en apparence, qui a coutume de revenir d'abord après des alimens solides, copieux; ensuite même après des alimens liquides pris en petite quantité, avec atrophie, déjections très-rares, matières fécales en petite quantité, durcies, comme celles d'une chèvre.

661. « On voit clairement aussi la raison de la difficulté » d'arrêter le vomissement dans beaucoup de fièvres ai- » guës; ainsi que la fausseté et le danger de la règle, *le* » *vomissement se guérit par le vomissement* » :

Pourquoi, dans tout vomissement, il faut si soigneusement rechercher sa cause :

« Pourquoi les sudorifiques enlèvent souvent le vomis- » sement » :

« Pourquoi il s'arrête souvent quand la crise est faite, » comme dans la petite vérole; et pourquoi, quand » il persiste quoique l'éruption soit faite, il est si mau- » vais » :

« Pourquoi la saignée l'arrête souvent, comme dans les » maladies inflammatoires » :

« Pourquoi la diarrhée sert de crise à ceux qui, dans le » commencement d'une fièvre aiguë, ont eu un vomisse- » ment perpétuel sans cause inflammatoire, qu'on prévien- » droit en donnant un vomitif dans le commencement de » la maladie » :

« Pourquoi le vomissement de tout ce que l'on prend, » aussitôt qu'il est dans l'estomac, est très-mauvais dans » les maladies aiguës » :

Pourquoi aussi les vomissemens immodérés, purs, rouges, noirs, livides, verts, porracés, de diverse couleur,

purulens, ichoreux, sales, avec mal de tête, écoulement par les narines, dureté de l'ouïe, anxiété perpétuelle, agitation, hoquet, insomnie, délire, sont d'un très-mauvais présage.

662. « Le hoquet peut naître des mêmes causes, être » reconnu et guéri d'après ce qui a été dit ».

LA FOIBLESSE FÉBRILE.

663. Si cette partie des actions animales qui comprend les mouvemens volontaires languit tellement à raison de la fièvre, que ces mouvemens s'exercent avec un sentiment de pesanteur non ordinaire et d'impuissance, on dit qu'il y a *foiblesse* de la fonction animale.

664. « Avec la sensation comme d'un travail ou d'une marche où l'on s'est forcé, on l'appelle *lassitude*; avec celle comme si le corps eût été meurtri à coups de bâton, on l'appelle *courbature*.

665. Si l'action musculaire du cœur, des artères, des poumons, et la circulation des humeurs qu'ils meuvent sont diminuées au-delà du point auquel la santé se soutient communément, il y aura *foiblesse vitale*, qui varie pour le degré, la durée, le danger.

666. La première (663) est occasionnée par l'abondance du sang, de la sérosité, de la pituite, surtout si la fièvre, les médicamens, la boisson, l'agitation, les aromates, le soleil les remuent; par les affections tristes de l'ame; par la plénitude des premières voies; par la saburre en mouvement, en turgescence; ensuite par toutes les causes affoiblissantes qui seront détaillées plus bas (676).

667. L'une et l'autre se trouvent réunies fréquemment (sur-tout à la fin de la vie) dans le même sujet, dépendant des mêmes causes éloignées et prochaines.

668. Mais dans le commencement et dans le progrès des aiguës, ordinairement quand la première existe, la force de la vie pèche par excès : quelquefois cependant les forces *vitales* et *animales* sont en même temps excessives.

669. De là un traitement varié, et souvent opposé, est indiqué contre un symptôme *en apparence* le même.

LA MALIGNITÉ FÉBRILE.

670. La foiblesse vitale, au commencement d'une fièvre, née spontanément, sans causes affoiblissantes connues, comme pléthore, inflammation, sur-tout de bas-ventre ; gangrène ; saburre en turgescence ; perte d'humeurs gastriques par le vomissement, les selles ; perte de sang ; hystérie ; hypocondriasie, etc., s'appelle *malignité ;* laquelle s'associe à toute espèce de fièvre, plus fréquemment cependant à la putride. On l'a cherchée mal à propos dans un concours de symptômes graves, multipliés, insolites ; dans la marche irrégulière de la maladie rebelle aux meilleurs remèdes, et dans son grand danger.

671. Ainsi la synoque putride qui prend avec cette foiblesse de la vie sera *la fièvre maligne par excellence.*

672. Les symptômes de la fièvre maligne et des putrides sont donc communs ; et le caractère pathognomonique est *la prostration vraie des forces vitales.*

673. Ce qui la fait reconnoître, c'est une foiblesse subite et imprévue, la lassitude, la courbature, avec vertige, pesanteur de tête ; les sens internes et externes étant lents, obtus, troublés ; l'aspect lugubre, larmoyant, du désespoir, ou indifférent par indolence morbifique (d'où s'observe fréquemment cette douceur trompeuse d'une maladie

pernicieuse), le pouls mou, mince, foible, petit, accéléré, rémittent, intermittent, inégal de toutes les manières; l'impuissance de se tenir droit, par la crainte d'une lipothymie mortelle.

674. Quand ces phénomènes existent dans le commencement de la maladie, c'est la *malignité vraie, première :* maladie rare.

Mais quand ils surviennent plus tard dans la synoque putride, spontanément, par un mauvais traitement, c'est la *malignité secondaire,* soit *spontanée,* soit *factice :* l'une et l'autre ne sont pas rares.

675. La cause prochaine de la *malignité protopathique*, inconnue et sans nom, ne se manifestant que par son effet énervant, mortifiant, attaque directement l'irritabilité du cœur et des vaisseaux artériels, et par conséquent la vie même.

676. Mais ces causes éloignées, de même que celles de la *deutéropathique*, sont les évacuations précédentes et actuelles, grandes, répétées, long-temps continuées, spontanées, artificielles, de sang, de sérosité, de bile, de semence, d'esprits; la sueur, le diabétès, la salivation, la diarrhée, le défaut de nourriture prise, retenue, digérée, assimilée; les humeurs en circulation infectées d'un âcre quelconque; leur mauvais état, quelle qu'en soit la cause; les causes des fièvres bilieuses, putrides, plus multipliées, plus graves, plus long-temps appliquées; un vice épidémique, endémique.

677. De cette idée de la malignité naît la connoissance pratique, directrice, d'où l'on déduit ce qu'il faut faire et les raisons de le faire.

678. Tout ce qui, dans une classe très-nombreuse, est désigné comme cordial, convient donc, sur-tout les vineux, les spiritueux, les fortifians, les astringens, les

acides minéraux dulcifiés ; les sels volatils, acides, alcalins, neutres ; le quinquina, la serpentaire de Virginie, la contrayerva, l'angélique et beaucoup d'autres semblables, donnés par la bouche, introduits en lavement, appliqués aux narines, sous les aisselles, au scrobicule, sur l'abdomen ; sous forme de boisson, de parfum, de lavement, d'épithème, de friction, de cataplasme, d'épispastique, de rubéfiant, de vésicant.

679. La foiblesse non fébrile des forces animales et vitales, dans les convalescens, se dissipe au moyen d'alimens liquides, analogues au sang, digérés par l'art, gélatineux, doux, tirés des animaux et des végétaux ; des vineux et des aromatiques, combinés selon l'art, donnés souvent, à petite dose, accompagnés de légères frictions sur les parties externes ; ils réparent sans incommoder, surtout s'ils sont pris de substances opposées au caractère de la maladie guérie, si on y joint un exercice convenable, une habitation et une saison favorables.

680. On voit clairement de tout ceci pourquoi la fièvre maligne ne se guérit point sans le secours de l'art, et pourquoi avec ce secours elle se guérit si difficilement ; que même celle qui est convenablement traitée tue le plus souvent :

Pourquoi on l'observe plus fréquemment sous une constitution putride, que sous le règne des autres fièvres.

Ayant établi la différence de l'une et de l'autre foiblesse (663 et 665), on peut comprendre plus facilement comment, la force de la vie étant augmentée, les actions animales sont très-souvent affoiblies : pourquoi dans l'extrême foiblesse des forces vitales, la gangrène existant, le pouls étant très-fréquent, très-foible, à peine sensible, les membres froids, couverts d'une sueur froide, la face hippocratique, il y a néanmoins une

intégrité et une facilité étonnantes des fonctions animales ; et même quelquefois une force d'esprit plus grande, jusqu'à la mort absolument.

On voit aussi combien il importe de distinguer soigneusement les deux espèces de foiblesse (663 et 665), puisque ce qui est utile dans l'une nuit ordinairement dans l'autre ; et attendu que le médecin ne peut mesurer les forces avec aucun instrument, combien il doit fortement travailler, afin d'apprendre, par un exercice multiplié, à estimer au juste la quantité des forces : combien il est rare de faire dans les aiguës un usage intelligent des cordiaux : combien la foiblesse dans les fièvres est souvent un mal insurmontable : pourquoi une lassitude existante depuis long-temps avant la maladie annonce que celle-ci sera grave : pourquoi elle persiste très-long-temps après les putrides, les malignes, et ne dure pas après les inflammatoires.

Y a-t-il aussi une autre fièvre maligne qui doive sa naissance à un miasme volatil et contagieux, comme quelques-uns le veulent, que l'on guérit en excitant et en entretenant long-temps les sueurs ? Les fièvres guéries par cette méthode étoient-elles vraiment malignes ?

LA CHALEUR FÉBRILE.

681. « La chaleur fébrile se connoît au toucher, par le » sentiment du malade, par le thermomètre » ; et elle varie selon la fièvre elle-même, selon la partie qui est affectée, et selon la manière dont elle l'est.

682. Ainsi il y a une chaleur douce, universelle, égale, répandue, humide, dans le temps de la coction, de la crise, de la rémission, de l'apyrexie, et celle-là est bonne ; il y en a une, au contraire, mordicante, âcre,

brûlant la main qui touche et sentie par le malade, accompagnant la fièvre ardente : il y en a une partielle, dans un endroit enflammé, ou qui est en suppuration : il y a celle de la consomption, sèche après le repas, dans la paume des mains, à la plante des pieds, aux joues, qui sont très-chaudes et d'un rouge foncé.

Il y a encore celle qui dépend de la raréfaction, de la pléthore diverse, dans les maladies inflammatoires, bilieuses, putrides, varioleuses, etc.

683. La chaleur, quelque cause prochaine que les physiciens aient établie, en a beaucoup de plus ou moins éloignées, qui diffèrent par leur nature, et par ce qu'elles signifient, quant au diagnostique, au pronostic, au traitement.

684. « Si la raréfaction, ou la seule vélocité augmentée » produit la chaleur, tout ce qui la diminue en sera le re- » mède : le repos des muscles et de l'esprit ; la saignée ; » une application interne et externe, lente et douce des » substances froides » ; l'usage des émulsions « sont les » premiers moyens ».

685. « Si c'est la pléthore, on la dissipe facilement par » les mêmes moyens (684), et par la saignée. Si c'est une » pléthore *par cacochymie*, en évacuant lentement et par » intervalles, en corrigeant : il y a une très-grande diffi- » culté dans les cas de dissolution de graisses auparavant » stagnantes : alors les aqueux, les acides unis au miel, » les jaunes d'œufs » ; les médicamens avec la manne, « avec le sucre » ; les sels neutres doux, les eaux minérales, le chiendent, le pissenlit, et autres semblables, sous forme de suc exprimé, d'extrait, de décoction très-saturée, « sont d'un excellent usage, en prenant en même temps » assidûment des évacuans ».

686. Si elle dépend d'une inflammation, « on la traite

» par les moyens qui diminuent » la pléthore ; « et aussi » en buvant de l'eau » , sur-tout si elle est acidulée , acide-douce , émolliente , tiède , et par tout ce qui relâche les vaisseaux.

687. Un air libre , un peu frais , froid , modéré (non au thermomètre, mais d'après la sensation agréable du malade), agité; les couvertures légères , sans plumes ; se placer sur le lit , sous des vêtemens légers, sur son séant , ou sur une chaise ; un léger mouvement du corps ; une boisson acide , un peu austère , à froid , à la glace ; des lotions et des épithèmes semblables , ou d'une dissolution de sel ammoniac , ou marin , ou de nitre , appliqués à froid , principalement sur le front , rafraîchissent les bilieux.

688. On abat la chaleur dans la synoque putride par les mêmes moyens (687) ; et en outre par les acides minéraux étendus dans l'eau froide.

689. Les moyens (687) apaisent , comme par enchantement, la chaleur varioleuse qui quelquefois, avant l'éruption des pustules , est énorme , dégénère en coma somnolent , en convulsions , ainsi que ses effets.

690. De là la vérité des axiomes suivans : où il y a inflammation ou pus , il y a chaleur plus grande , que l'on connoît par ce qui a été dit ci-dessus (681), et en étendant sur le lieu enflammé de l'argile , ou un mucilage , qui se dessèchent plus vite.

La chaleur autour de la région précordiale , dans le ventre , brûlante au sentiment du malade , ardente , continue , fixe , interne , avec anxiété , agitation , les extrémités étant modérément chaudes , signifie qu'il y a phlogose de mauvais caractère, érysipèle interne, qui deviendra bientôt gangréneux , mortel.

La chaleur naturelle au toucher, quand elle ne répond pas à la malignité de la maladie, est maligne.

Une grande chaleur, aperçue seulement par le médecin, et non par le malade, précède le délire.

La tête fort chaude, et plus que le reste du corps, est un grand mal et un avant-coureur du délire, du coma, de la convulsion, de l'apoplexie.

691. « On peut bien concevoir d'après cela ce qui est » exigé pour apaiser la chaleur, et combien de remèdes » différens tendent à ce but ».

692. « On comprend aussi pourquoi une fièvre très- » chaude est aiguë, rapide, putride, et, quand la chaleur » est extrême, pestilentielle » :

« Pourquoi la chaleur du lit, d'un air renfermé, de la » nourriture, des médicamens, est si nuisible dans ces » maladies » :

« Pourquoi une chaleur ardente autour du cœur et » des hypocondres est si mauvaise. La chaleur pu- » tréfie; la pourriture formée n'échauffe pas par elle- » même ».

693. « De là on voit encore l'origine, la nature, l'effi- » cacité de la sécheresse, et on dirige le traitement qui » s'opère avec la boisson, la fomentation, le bain, le la- » vement, le gargarisme, que l'on prépare avec des » aqueux, des acides légers, des substances miellées, des » laxatifs ».

LE DÉLIRE FÉBRILE.

694. « Le délire est un développement d'idées qui n'a » point de rapport aux causes externes, mais à la dispo- » sition intérieure du cerveau, avec le jugement qui suit » de ces idées, et l'affection de l'ame, et le mouvement

» du corps qui en dérive ; et de tous ces phénomènes, » augmentés par degrés, isolés, combinés, résultent les » différens genres de délires ».

695. De là le délire tranquille, féroce, continu, périodique, presque toujours mauvais, quel qu'il soit, comme signe et comme cause, cependant avec un danger différent.

696. Ce qu'on apprend à évaluer convenablement par ce qui suit :

1° Un délire léger, en s'éveillant, et aussi pendant la nuit, l'esprit étant sain dans le jour, est moins mauvais :

2° Un délire périodique, dans l'accès, dans la force des fièvres intermittentes ou des rémittentes, est moins mauvais aussi :

3° Le délire des sujets irritables, ou à cause de l'idiosyncrasie, le reste étant bien, est sans danger :

4° Mais celui qui est constant et féroce, les urines étant en petite quantité, pâles, sans rien charrier ; les déjections difficiles, rares, blanches ; la peau sèche, imperspirable, aride ; y ayant soubresaut dans les tendons ; tremblement des membres, leur inflexion, même violente, si le médecin s'efforce de les étendre ; contraction des mâchoires quand il faut prendre quelque chose, signifie un épanchement fait de sérosité dans les ventricules du cerveau, au-dessous de la tente du cervelet et dans le canal vertébral, et une mort certaine :

5° Un délire continuel, avec un pouls fréquent et mou, ou fréquent et serré en même temps, et vibrant, la respiration étant petite et accélérée, est mortel ; car l'épanchement est fait au cerveau, et ne peut être dissipé :

6° Celui qui est furieux, continu, avec cris, efforts violens, le malade s'échappant, ayant une aversion complète pour ce qu'il doit prendre, méconnoissant ses meil-

leurs amis et les personnes qu'il connoissoit le mieux, est très-dangereux :

7° Celui qui est taciturne, avec marmottement, ou l'indifférence morbifique de l'esprit, sans douleur, avec un pouls très-foible, et l'action de *ramasser des fétus*, est très-mauvais ; car il y a malignité :

8° Celui qui est taciturne, avec une respiration grande, élevée, présage une convulsion universelle, et l'apoplexie par métastase :

9° Le délire continuel avec une ardeur constante, une veille opiniâtre ; la pulsation forte des carotides et des temporales ; la sueur du cou ; la respiration grande, élevée, entrecoupée ; anxiété, agitation, grognement ; le malade ne pouvant supporter les couvertures, les roulant ; chassant aux flocons ; ayant les yeux demi-fermés, fixes, ou la pupille immobile à la lumière ; les extrémités étant froides, livides ; les déjections supprimées, les urines en petite quantité, aqueuses ; la peau sèche ; le ventre élevé, tendu, donnant des marques de douleur si on le palpe, est le signe d'une inflammation interne, septique, maligne, et d'une mort certaine qui approche.

697. Ce qui suit présage le délire imminent :

Un sommeil court, troublé par des rêves, interrompu par des frayeurs ; la tête perdue en s'éveillant ; un mal de tête violent, avec pulsation, sans relâche ; l'insomnie :

Les yeux vifs, étincelans, rouges, pleurans, chassieux, hagards, incertains, abaissés, regardant de travers, enflammés, l'un plus ouvert que l'autre :

Un bourdonnement d'oreilles considérable, continuel, la surdité par le progrès de la maladie :

Le grincement des dents de temps en temps sans dormir, chez ceux qui n'en ont pas l'habitude, chez les

adultes ; mâcher sans rien avoir dans la bouche ; un crachotement ; l'écume de la bouche ; un petit mouvement désagréable des lèvres, parfois leur configuration en manière de trompe :

Ne pas répondre quand on est interrogé ; converser avec un absent ; faire une réponse non demandée :

La sécheresse de la peau avec flétrissure, l'urine étant tantôt en petite quantité, tantôt sans *nuage* :

Une respiration fréquente, petite, ne répondant point à un pouls lent, sans maladie de poitrine :

Le pouls subitement accéléré, serré, vibrant à la manière d'une corde de métal pincée, battant vivement :

Des manières, des propos, des gestes insolites :

Ne pas avaler la boisson, mais la cracher, ou, l'ayant retenue, s'en rincer la bouche :

N'avoir pas soif dans une fièvre très-chaude ; n'être pas oppressé dans une péripneumonie ; ne pas sentir de douleur quand il y a inflammation.

698. L'étiologie de ce symptôme se trouve dans tout ce qui peut troubler l'action du cerveau au moyen des nerfs, de la manière qui a été dite (694) ; soit que cela soit fixé dans le cerveau, y ayant pris naissance, ou y ayant été transporté d'ailleurs, soit qu'il soit situé hors de lui, dans toute autre partie ; savoir :

1° Le sang mu avec trop de vitesse, raréfié par la chaleur, se portant impétueusement en plus grande abondance vers la tête, en revenant en trop petite quantité, par diverses causes : (*A*) les poumons imperméables de toute part ; (*B*) les viscères de l'abdomen engoués, enflammés, gangréneux ; le canal alimentaire, surtout, affecté de la même manière, stimulé, en convulsion, par beaucoup de saburre diversement âcre, vermineuse :

2° Une humeur étrangère quelconque, produite par la fièvre, ou l'occasionnant, bilieuse, séreuse, lymphatique, purulente, laiteuse, atrabilaire, etc.

3° Un léger mouvement fébrile, à cause de l'idiosyncrasie du malade, et l'excès de l'irritabilité :

4° Le caractère particulier de la constitution dominante.

699. On voit clairement, d'après tout cela, quels délires sont d'un mauvais augure ; ceux qui le sont moins et ceux auxquels il est nécessaire de porter remède :

Pourquoi, dans le délire, les uns sont soulagés par la lumière, les autres par les ténèbres ; ceux-ci en conversant sur des sujets agréables qui leur sont familiers depuis longtemps ; ceux-là par la musique :

Pourquoi quelques-uns, échappés aux mains de leurs surveillans, sont revenus sur-le-champ à eux-mêmes dehors :

Pourquoi quelquefois, ayant repris leur raison, ils paroissent cependant aux assistans délirer encore :

Quelle est la raison du délire tranquille, ou de la stupidité, dans les convalescens, et quel en est le remède ; et en général par combien de causes multipliées et différentes « le délire peut être produit, à la recherche desquelles » il faut s'appliquer soigneusement, pour en opérer la guérison ».

700. « Car, selon leur diversité (690), on doit choisir » une méthode de traitement et des remèdes différens : les » pédiluves et les épispastiques aux pieds et aux jarrets ; » les frictions sur ces parties ; les lavemens délayans souvent » administrés ; une nourriture ténue ; une boisson sédative, désobstruante, délayante » ; raser la tête ; des sangsues aux tempes, derrière les oreilles, la scarification

sanglante de la nuque, la saignée de la jugulaire; un vésicatoire sur la tête, à la nuque, entre les épaules; « des » médicamens sur la tête, émolliens », attirans, en quelques circonstances actuellement froids, qu'on devra appliquer avec précaution et prudence; « les émétiques quelque- » fois; les purgatifs; les légers anodyns »; le camphre, » le musc, le castoréum; « la saignée du pied; l'écoule- » ment des hémorrhoïdes; celui des menstrues »; et tout ce qui apaise la trop grande chaleur, laquelle dégénère souvent en délire, « sont regardés comme les principaux » remèdes ».

LE COMA FÉBRILE.

701. « Le coma est, dans la fièvre, un assoupissement » perpétuel, avec ou sans effet; il suppose, dans tous » les cas, cet état dans le cerveau qui empêche l'exer- » cice des sens et des mouvemens animaux : il peut » naître » des causes du délire (698) qui l'a précédé ou qui le suit.

702. « Ainsi beaucoup de causes diverses et souvent » contraires produisent cette affection dans la fièvre : » telles sont toutes les évacuations ou les réplétions » considérables; toutes les causes qui compriment le cer- » veau même, quelles qu'elles soient, et ces mêmes causes, » si elles agissent sur les nerfs, font à peu près le même » effet ».

703. « D'où il est clair encore que le médecin doit » d'abord rechercher par ses signes cette cause particu- » lière, avant qu'il puisse déterminer ce qu'il faut lui » opposer, et comment : car souvent les moyens con- » traires doivent être employés; et souvent un coma » long-temps opiniâtre cesse enfin de lui-même après

» qu'on a tout tenté inutilement, la coction de la fièvre
» *étant terminée* ».

704. Il est clair aussi, d'après cette diversité de causes, que le pronostic varie :

Le coma doit être évalué d'après les causes du délire :

Dans le commencement des maladies aiguës, il annonce une maladie très-grave, si ce n'est avant l'éruption de la petite vérole, ou chez des enfans :

Dans la fièvre scarlatine il est presque pernicieux :

Il est aussi d'un mauvais augure dans le cours des maladies aiguës, à moins qu'il ne dépende de la distension de la vessie par l'urine, d'une trop longue constipation, d'une parotide qui va avoir lieu, ou d'un exanthème miliaire qui menace, et que, ces causes étant enlevées, il ne cesse spontanément.

Quand il a lieu avec les yeux demi-fermés, l'une et l'autre, ou seulement l'une des deux paupières pendante, la déglutition difficile, avec crainte de suffocation bruyante, impossible ; dans une maladie qui auparavant n'étoit point *angineuse*, il désigne une métastase au cerveau qu'on dissipe rarement ; par les sangsues aux tempes, derrière les oreilles, par les scarifications sanglantes de la nuque, en provoquant les selles et les urines.

Quand il survient au délire, avec un pouls très-foible, les extrémités froides, il est mortel.

705. « Au reste, ce qui convient dans le délire (700)
» convient ici, sur-tout les fomentations appliquées à la
» tête et au cou ».

L'INSOMNIE FÉBRILE.

706 « L'insomnie est un mal opposé en apparence à ce-
» lui (701) : ainsi on comprend ce que c'est ».

« Ses causes sont » celles du délire, du coma seulement plus foibles, et « la plupart du temps les premiers com- » mencemens d'une légère inflammation du cerveau : » ces causes augmentant, elle se change souvent en » coma ».

Chez les convalescens, elle dépend de l'irritabilité, du vide des vaisseaux.

707. « On la traite » par les mêmes moyens que le délire, le coma; de plus, « par le repos des muscles du » corps, la tranquillité de l'esprit; par l'absence des ob- » jets qui excitent les sens; par un peu de froid, un air » humide; par une nourriture douce, émolliente; une » boisson farineuse, adoucissante, émolliente; par un » murmure doux, continuel, agréable, clair sans être » mordant; par des médicamens farineux, un peu hui- » leux, humectans, adoucissans; par l'usage des ano- » dyns, des parégoriques, des somnifères, des narco- » tiques, faisant toujours précéder ce qui est propre au » traitement de l'inflammation, et à réprimer ses pro- » grès ».

L'ÉTAT NERVEUX.

708. Les symptômes du système nerveux irrité, de la partie sur-tout qui préside aux actions animales, particuliers, nombreux, durant long-temps, variés pendant le cours de la fièvre (et de là aussi les dérangemens des fonctions vitales et animales qui en dépendent), forment l'*état nerveux*. La fièvre elle-même, que cet état accompagne, s'appelle *nerveuse* : elle est peut-être plus fréquente aujourd'hui qu'autrefois.

709. Ces symptômes sont : les tremblemens, les frissons irréguliers, les spasmes, la palpitation du cœur,

l'anxiété souvent accompagnée d'effroi, l'imagination dérangée de beaucoup de manières, diverses affections de l'ame, le plus souvent tristes et énergiques ; le désespoir.

Un délire de diverse espèce, les ris, les pleurs, les frayeurs, les soubresauts des tendons ; les convulsions de temps en temps, universelles, partielles, temporaires ; l'opisthotonos.

Les paralysies, les demi-paralysies, les engourdissemens, les aphonies, s'évanouissant promptement, alternant avec les autres symptômes.

Les variations perpétuelles du pouls, en mou, dur, fréquent, lent, petit, grand, rémittent, intermittent, et variable de toutes les manières, etc.

710. La cause *prédisposante* de ces phénomènes est une mobilité morbifique (*facilité à changer*), excédante, manquante, déréglée, du système nerveux, sur-tout de la faculté animale.

Ce qui la produit, c'est une mauvaise disposition de famille ; une éducation trop délicate ; des exercices de l'esprit précoces, excessifs, de nuit, qui affectent la sensibilité ; le vin, l'amour, les soucis rongeurs, etc.

711. Une fièvre qui survient, quelle qu'elle soit, quelle que soit son origine, agit à la manière d'un stimulus étranger, faisant fonction de cause *occasionnelle*.

712. Ainsi la fièvre inflammatoire, la bilieuse, la putride, la pituiteuse ; et celle-ci plus fréquemment que toutes les autres, quelquefois même l'intermittente deviennent *nerveuses*.

713. Les convalescens eux-mêmes n'en sont pas toujours exempts, parce que la fièvre a duré long-temps, que de grandes évacuations ont eu lieu, qu'on a négligé la

cure confirmative, qu'on a repris trop tôt les occupations de l'esprit.

714. Les fièvres irrégulières; l'empêchement de la coction; les crises laborieuses, imparfaites, qui se suppriment, qui se font par les lieux non convenables, métastatiques, dangereuses; la convalescence lente, difficile; les rechutes; les maux de nerfs sont dûs à l'état nerveux.

715. Il faut donc y remédier promptement et efficacement: le premier des remèdes est le traitement convenable de la fièvre elle-même.

Du reste, les vireux, les doux narcotiques, les égayans, les toniques, le castoréum, le musc, le camphre, le quinquina, la valériane sauvage, l'opium prudemment administré, etc., sont utiles, *si en même temps la nature de la fièvre demande ou permet leur emploi.*

L'espoir de guérir et la confiance dans le médecin sont souvent alors le meilleur cordial nervin.

716. On voit clairement, d'après cela, quelle est l'idée la plus vraie, la plus utile dans la pratique de la fièvre *nerveuse* :

Pourquoi la fièvre n'est pas spécifique et d'un genre particulier, mais qu'elle doit être rappelée à celles décrites jusqu'à présent, et guérie d'après les préceptes qui leur sont propres :

Comment on peut concilier les observateurs qui pensent si diversement sur cet article :

Quelle est la différence entre la *malignité* et l'*état nerveux*, et pourquoi la réunion de l'un avec l'autre est très-mauvaise :

Pourquoi la fièvre *nerveuse* est plus fréquente par

un temps froid et humide, parmi les femmes, dans les villes :

Et encore, combien il est important, tant dans ce cas que dans les autres maux de nerfs, de faire une différence exacte entre la *mobilité* avec atonie des fibres, et celle qui a lieu avec leur trop grande élasticité et roideur; et pourquoi dans l'une les remèdes indiqués (715) sont *nervins*, tandis que dans l'autre ce sont les doux farineux, les émulsions; les choses tièdes en boisson, en fomentation, en lavement.

LA CONVULSION FÉBRILE.

717. « Une contraction des muscles violente, involon» taire et qui se répète alternativement, s'appelle *convul» sion* » : elle est partielle, universelle, en avant, en arrière, sur le côté, continue, périodique.

718. « Elle dépend toujours du vice du cerveau, qui » est affecté, soit par les parties subjacentes qui, par le » moyen des nerfs, agacent le cerveau », soit que ce vice, contenu dans le cerveau même, dérange son action.

719. « Ce vice peut provenir de toute cause capable » de donner naissance » aux symptômes des fièvres exposés jusqu'à présent, sur-tout « au délire, au coma, à l'in» somnie, si leurs causes ont été fortes », ou si le malade est plus irritable qu'on ne l'est ordinairement.

« C'est pourquoi il y a encore ici une grande variété » dans l'étiologie et dans la curation ».

720. « Si elle dure long-temps, elle affecte facilement, » par la communication des nerfs, tout le genre ner» veux; d'où résultent des maux fâcheux », tels que (706-714).

721. « Si la convulsion suit de près les signes de l'in-

» flammation du cerveau, elle est presque mortelle ».

« Si, après l'évacuation d'une urine épaisse, il en sort » bientôt une aqueuse, transparente, et que la convulsion » survienne ensuite, elle est très-mauvaise ».

« Si, dans une fièvre, après de grandes évacuations, il » survient des convulsions, elles sont aussi presque mor- » telles, ainsi que celles qui existent avec un délire perpé- » tuel ».

La convulsion qui survient à un mal de tête violent, continu, à l'insomnie, aux soubresauts des tendons, au délire, au coma, est très-mauvaise.

Celle qui survient aux dysentériques est mortelle.

Celle qui provient d'un exanthème rentré est fort mauvaise, à moins qu'il ne ressorte promptement.

Elle est moins dangereuse dans les hypocondriaques, les hystériques, à l'approche de la crise :

Ainsi qu'au commencement des intermittentes, ou d'une inflammation hors du cerveau, dans un sujet délicat, un petit enfant, un enfant, quand elle ne dure pas longtemps.

Elle n'est pas mauvaise non plus avant l'éruption de la petite vérole, les autres symptômes étant favorables.

722. « Dans le traitement, il faut d'abord rechercher » la cause particulière, et le lieu primitivement affecté; » d'où la convulsion tire sa naissance; ensuite employer » sans différer les médicamens par lesquels on peut adou- » cir l'âcre, résoudre ce qui est engorgé, relâcher ce qui est » gripé ».

« C'est pourquoi, délayer, relâcher, faire révulsion, » adoucir, voilà presque toujours le remède de ces convul- » sions; et il ne faut jamais se fier aux noms pompeux des » anti-spasmodiques ».

LA SUEUR FÉBRILE.

723. « La sueur, dans le commencement d'une fièvre » aiguë, dont la cause est un peu opiniâtre, a pour cause » la foiblesse et le relâchement des extrémités des vais- » seaux, la circulation forcée du sang, le dégagement fa- » cile de l'eau d'avec les autres principes du sang ».

724. « Si elle continue, elle prive le sang de son liquide » délayant, épaissit le reste, cause des obstructions mor- » telles ; le sang ne cédant ensuite qu'à peine aux délayans » ou aux résolutifs : ce qui est capable de produire presque » toutes les maladies aiguës ».

725. « Il faut donc toujours l'arrêter au commence- » ment, à moins qu'il ne soit certain que la matière de la » maladie est assez ténue, pour pouvoir être évaporée » avec la première sueur ».

726. « On l'empêche en sortant du lit ; en restant assis, » en ne laissant pas le corps trop découvert ; en s'abste- » nant des choses chaudes et échauffantes ; en usant sou- » vent et abondamment d'une boisson adoucissante, douce, » un peu froide, pour réparer promptement ce qu'on a per- » du ; en modérant la circulation trop rapide ».

727. La sueur est d'ailleurs de beaucoup d'espèces ; spontanée, factice, symptomatique, décrétoire, soulageante, colliquative, pernicieuse, universelle, égale, inégale, partielle, abondante, petite (on l'appelle moiteur, *sudatiunculam*, ἐφιδρωσιν), ténue, aqueuse, gluante, huileuse, en forme de rosée, de vapeur, rassemblée en gouttes, chaude, froide ; excitant le prurit, sentant l'aigre, nidoreuse, ayant l'odeur cadavéreuse.

728. Sa séméiotique est aussi de plusieurs espèces.

Une sueur partielle indique que la partie est opprimée et presque abattue :

Ainsi il est très-mauvais dans le coma, dans la frénésie, dans l'apoplexie, que la tête, le front, les joues, le cou suent.

Il est très-mauvais que le thorax sue dans la péripneumonie; car alors cette maladie est très-grave et occupe les deux poumons : il est mortel que la sueur soit en même temps abondante, froide, rassemblée en gouttes.

Une sueur copieuse, dans le commencement des aiguës, est mauvaise; mais elle l'est davantage dans leur progrès, quand les forces sont abattues; c'est le signe d'un danger extrême et de la dissolution.

Une sueur douce, en vapeurs, produite par degrés, égale, universelle, chaude, abondante, durable, soulageant le malade, plus abondante du lieu affecté, après un frisson, la coction ayant précédé, est décrétoire : mais elle est mauvaise dans les circonstances opposées.

Une sueur qui sent le vinaigre vappide, avec démangeaison à la peau, précède les éruptions miliaires : celle qui a une odeur acide avec fétidité précède la petite vérole.

Où il y a un âcre bilieux, il y a une sueur nidoreuse.

Une sueur avec puanteur cadavéreuse précède quelquefois la mort de trois jours entiers.

Mais une sueur froide, à moins qu'elle ne dépende de l'état nerveux (708), est un signe de gangrène, et que la mort est très-prochaine (*Gruner*, p. 11, *semeiotices pathologicæ*).

729. De là on comprend aussi ce que c'est que la sécheresse, l'aridité, la flétrissure; ce qu'elles signifient; quel en est le remède.

Une sécheresse constante, universelle, avec chaleur, indique une inflammation grande, générale, difficile à juger.

Si la sécheresse est partielle, avec chaleur de la partie, il y a inflammation de cette partie.

La peau aride est pire : celle qui est à la fois flétrie et brûlante est la plus mauvaise; car elle indique une maladie très-aiguë : mais celle qui est flétrie et modérément chaude annonce une fièvre de longue durée, et qui n'est aucunement susceptible de crise.

730. On la corrige par les humectans à l'intérieur, les farineux, les émulsifs, employés tièdes, et par l'atmosphère humide et chaude de la chambre; par les fomentations, les épithèmes, les lotions émollientes, en lavant fréquemment le corps avec une éponge imbibée d'eau chaude.

LA DIARRHÉE FÉBRILE.

731. « La diarrhée a pour matière le mucus, la lymphe, le gluten, le pus, la sanie, le sang, des narines, » de la bouche, de la gorge, de l'œsophage, de l'estomac, du foie, de la vésicule du fiel, du pancréas, des » intestins, du mésentère; pour cause, des forces puissantes qui poussent dans les intestins, tandis que celles » qui resserrent dans les intestins mêmes sont foibles, ou » quand il y a dans les vaisseaux absorbans des intestins » des obstacles à ce qu'ils admettent ».

732. « C'est pourquoi il est clair que le flux du ventre, » dans les fièvres, est de plusieurs sortes quant à la matière, à la cause, au mode, aux effets, à l'événement; » et que par conséquent il est souvent tout-à-fait incurable, rarement colliquatif, et celui-ci presque jamais » curable ».

733. « S'il continue long-temps, il dispose de plus » en plus les viscères abdominaux à la même maladie;

» il les affoiblit, les excorie, les enflamme; d'ailleurs il
» suce, il épuise le reste des vaisseaux et des viscères:
» de là l'atrophie, la maigreur, la foiblesse, la dysen-
» terie, l'épaississement des fluides dans toute l'habitude
» du corps, le relâchement des solides, la perte des
» fluides, la leucophlegmatie, l'hydropisie, la consomp-
» tion ».

734. « La cure s'en fait en adoucissant l'âcre irritant; en
» l'expulsant par les vomitifs, les purgatifs, les lave-
» mens; en fortifiant ce qui est relâché; en calmant
» l'effort par les narcotiques; en déterminant ailleurs
» par les sueurs ou par les urines; en soutirant la
» matière morbifique, après avoir purgé son principal
» foyer ».

735. Au reste, le flux de ventre qui dépend de l'irrita-tion inflammatoire d'un viscère abdominal quelconque, propagée jusqu'aux intestins, de même que celui qui survient à une inflammation récente et considérable de la poitrine, s'arrête par la saignée.

La diarrhée dans la dentition et dans la petite vérole confluente des enfans est bonne, si elle est modérée.

Il vaut mieux, dans les maladies aiguës, avoir un léger cours de ventre.

Un cours de ventre fort et continué empêche les crises: il est mauvais quand le malade ne s'en aperçoit pas; très-mauvais, avec météorisme.

736. D'un autre côté, le ventre toujours serré, cédant seulement, et mal, aux lavemens, avec sécheresse de la peau, et les urines en petite quantité, est très-mauvais; car la maladie se porte vers la tête.

LES EXANTHÈMES FÉBRILES.

737. Les efflorescences fébriles, autant les taches que les pustules, ou les mixtes, « ont le plus ordinairement » pour matière quelque chose qui ne peut pas passer par » les plus petits vaisseaux cutanés, mais qui s'y arrête; » pour cause, la force de la vie circulatoire, sécrétoire, » excrétoire : ainsi, d'après ces causes variées, elles sont » très-multipliées, et les fièvres en reçoivent ensuite les » noms de » miliaires, « pétéchiales, érysipélateuses, » varioleuses, morbilleuses, scarlatines ».

738. « On a coutume de traiter à part les trois dernières. » Le diagnostique et le pronostic des trois autres peuvent se » former aisément d'après ce qui suit » :

739. Ces exanthèmes sont spontanés, factices, symptomatiques, jugeant la maladie, contagieux, non contagieux, épidémiques, endémiques.

740. « Leur traitement n'est pas difficile, puisque rarement ils exigent » autre chose que la fièvre principale elle-même, qui, étant connue, fournira des indications directes; étant indéterminée, en présentera d'indirectes, « savoir, que la matière soit tenue mobile par une quantité assez abondante d'un liquide léger, et que la force » de la vie s'entretienne constamment dans une juste modération : car alors », ou elles disparoissent bientôt, » ou elles s'en vont avec la desquammation de l'épi» derme ».

741. L'exanthème miliaire, l'âpreté qu'il fait sentir, rappellent l'idée de la graine de millet.

On le divise de plus d'une manière, en blanc, rouge, mélangé; en fébrile, non fébrile; en aigu, chronique; en bénin, malin; en symptomatique (tel est le plus sou-

vent celui qui paroît avant le septième jour), jugeant la maladie en partie ou en totalité, s'il paroît plus tard, à un jour critique, la fièvre s'adoucissant, précédé, accompagné d'une sueur universelle, sentant le vinaigre vappide, avec démangeaison, ardeur à la peau; en épidémique, sporadique, endémique; en petit, grand, vésiculeux, aqueux, laiteux, purulent.

Il se manifeste sur toute la superficie externe et interne, sur-tout dans toute la bouche, dans la gorge, la trachée-artère, les poumons, l'œsophage, l'estomac, le tube intestinal, l'anus, les parties génitales externes, comme font les aphthes; et aussi, et cela beaucoup plus fréquemment au cou, sur le corps, particulièrement tout le ventre, les cuisses, etc.

742. Il s'unit à toute espèce de fièvre; principalement à la saburrale négligée, traitée par les échauffans, à la pituiteuse lente, à la laiteuse prolongée, à la puerpérale, à la vermineuse, à la rhumatisante, à la purulente, etc, dans un automne et dans un sol humides.

743. Cependant une fièvre très-peu considérable, douce en apparence, pituiteuse, longue, nerveuse, accompagnée d'une toux comme catarrhale, ou d'une pleurésie rhumatisante, avec oppression de poitrine marquée par des soupirs, non péripneumonique, une sueur générale, sentant le vinaigre vappide, ayant précédé et accompagnant, produit, plus que les autres fièvres, l'éruption miliaire, qui est le plus souvent critique.

744. La rentrée subite de l'éruption miliaire est dangereuse.

745. On voit clairement de là la diversité de traitement dans la fièvre miliaire, laquelle tient à celle de la fièvre elle-même: on voit clairement aussi la raison de la dif-

férence d'opinion entre les praticiens, touchant la nature et le traitement de la fièvre miliaire.

746. Les taches pétéchiales varient pour la forme, la grandeur, la couleur, sortant à un jour indéterminé, ordinairement sans soulager, ressemblant à des morsures de puces; étant petites, grandes; paroissant comme de la rougeole, comme des vergetures; d'un beau rouge, d'un rouge foncé, pourpres, cendrées, verdâtres, plombées, noires.

On les observe sur toute la superficie externe et interne, rarement à la face, plus souvent au cou, à la poitrine, au dos, aux bras, au ventre, aux cuisses, aux jambes, au panicule adipeux, aux muscles, au périoste, pénétrant toutes ces parties, comme autant de meurtrissures, ou d'extravasations, ou de petites gangrènes.

J'en ai vu aussi dans le cerveau, les poumons, le péricarde, le cœur, l'estomac, les intestins, le mésantère, le péritoine, etc.

747. Les taches larges, brunes, livides, noires, sont mortelles, excepté chez les scorbutiques. Celles qui sont cendrées, verdâtres, sont également mortelles : les vergetures sont très-mauvaises. Plus la couleur est d'un beau rouge, mieux cela vaut.

748. Elles s'associent à diverses fièvres, ordinairement pourtant à la bilieuse, à la saburrale, quand on a mal à propos employé les alexipharmaques, négligé d'évacuer les premières voies; à la putride, à la maligne, à la pestilentielle; même à l'inflammatoire simple, par suite d'un traitement échauffant, ou à raison du caractère de la constitution.

749. On voit clairement de là, pourquoi tantôt les vomissemens, les évacuations alvines, tantôt les saignées, tantôt les anti-septiques ont été utiles; et quelle règle

pratique doit être établie dans le traitement d'une fièvre avec pétéchies.

750. L'érysipèle est un exanthème répandu; un peu élevé; ayant son siége ordinairement dans une seule partie du corps, souvent fort étendue; rouge, brillant, pourpré, jaunâtre, tirant sur le livide, démangeant, brûlant, pâle quand on le presse avec le doigt; tantôt vésiculeux, paroissant être une brûlure; tantôt œdémateux, chaud et froid, phlegmoneux, suppurant, gangréneux, fixe, vague, symptomatique, critique, sporadique, épidémique, périodique; rentrant, précédé et suivi du gonflement des glandes cervicales, axillaires si l'érysipèle est aux extrémités supérieures; de celui des glandes inguinales, s'il a lieu aux extrémités inférieures.

On l'observe sur toutes les parties du corps, plus fréquemment à la face, au cou, aux seins et aux extrémités.

La fièvre précède, accompagne, suit l'éruption, varie totalement : elle est reconnoissable par ce qui a été dit, mais le plus fréquemment bilieuse, inflammatoire-bilieuse.

Le danger est différent, selon que la fièvre varie de caractère; selon la nature, la fonction de la partie affectée.

751. De là on explique comment a lieu une mort souvent imprévue, peu d'heures après le commencement de la maladie, apoplectique, suffocante, ou comme si on avoit pris un caustique, savoir, par un érysipèle ample, vésiculeux, se tournant promptement en gangrène, s'emparant de toute la tête, du cou, des organes de la respiration du ventre inférieur : en comprimant le cerveau, les jugulaires : en écachant la gorge, les poumons; en détruisant rapidement, par un phlegmon malin, qui se gangrène aussitôt, les viscères de l'abdomen, principalement le tube alimentaire.

752. On explique aussi par là pourquoi un érysipèle survient par la colère, la frayeur, les alimens gras, la suppression d'une sueur d'été; par le souffle d'un vent froid, par l'application d'un onctueux sur la peau, etc.

Quand les simples émolliens, les émolliens discussifs, les discussifs, les fortifians, les anti-septiques, les substances chaudes, froides, humides, sèches, doivent être appliqués à la partie affectée.

LES APHTHES.

753. « Comme, dans beaucoup de maladies aiguës, il » survient des aphthes », symptôme grave, « je dois en » traiter ici en peu de mots ».

754. « Ce sont des ulcères petits, ronds, superficiels, » qui occupent l'intérieur de la bouche ».

755. « Examinés avec soin, ils paroissent être des ul» cérations du dernier émissaire par lequel la liqueur sali» vaire et muqueuse est versée, après sa sécrétion, dans » la bouche, qui proviennent de l'obturation de l'extré» mité de ce même canal par une humeur lente et visqueuse » qui y est portée ».

756. « Ainsi on les observe dans tous les endroits où » s'ouvrent de tels émissaires; par conséquent aux lèvres, » aux gencives, à l'intérieur des joues, à la langue, au » palais, au gosier, aux amygdales, à la luette, à l'œso» phage, à l'estomac, aux intestins, ayant presque par» tout la même apparence ».

757. « Ils sont fréquens chez les nations du Nord, qui » habitent des pays marécageux; dans une saison chaude, » pluvieuse; parmi les enfans et les vieillards ».

758. « Les aphthes qui doivent paroître dans la bouche » sont ordinairement précédés par une fièvre continue ».

souvent la bilieuse, l'atrabilieuse ; plus souvent la bilieuse-putride, « la putride ; ou l'intermittente devenue conti-
» nue ; qui commence avec la diarrhée ou la dysenterie ;
» de continuelles et grandes nausées ; le vomissement ;
» l'appétit perdu ; une grande anxiété, reprenant souvent,
» autour de la région précordiale ; une grande foiblesse ;
» une grande évacuation quelconque d'humeurs ; la stu-
» peur et l'hébêtement ; un assoupissement léger, inégal,
» continuel ; des plaintes sans relâche de pesanteur et de
» douleur vers l'estomac ».

759. « Quelquefois on a coutume d'apercevoir, dans
» le commencement, des pustules isolées, çà et là, d'abord
» à la langue, à la commissure des lèvres, au gosier,
» et ailleurs, sans se fixer constamment à leur premier
» siége ; et celles-ci sont presque toujours d'un bon carac-
» tère : quelquefois elles paroissent d'abord au fond du go-
» sier, comme s'il montoit de l'œsophage une croûte
» blanche, épaisse, reluisante, comme de lard frais,
» adhérente avec beaucoup de tenacité, montant lente-
» ment : celles-ci sont presque les plus mauvaises, et, le
» plus ordinairement, certainement mortelles ; quelque-
» fois elles tiennent toute la cavité de la bouche jusqu'au
» bord des lèvres, par des croûtes dures, épaisses, denses,
» tenaces, qui couvrent toutes les parties d'une seule
» pièce ; et rarement les malades reviennent de ces der-
» nières ».

760. « Leur couleur varie : d'un blanc transparent comme
» celui des perles, d'un blanc foncé à raison de leur grande
» densité ; brune, jaune, livide, noire. Leur malignité est
» selon l'ordre où elles sont rangées ici ; de sorte que la
» première est la meilleure espèce, la dernière la plus
» mauvaise ».

761 « Ordinairement, après avoir resté quelque temps

» attachées, elles se détachent par en bas, se relâchent, » tombent par morceaux; et ainsi, peu à peu et successivement, toutes les parties auparavant affectées en sont débarrassées ».

« Quelques-unes aussi tombent de bonne heure, les autres » tard ».

« Quelques-unes renaissent sur-le-champ, quelques-» unes tard, d'autres point du tout : elles renaissent » quelquefois aussi épaisses que les premières, et quel-» quefois même encore plus. Ce qui fait encore voir » clairement et la diversité du danger, et quand il y » en a ».

762. « On peut déterminer quelque chose sur le ca-» ractère de la maladie, d'après le siége (756), la nature » (754, 755), la cause (755, 758), les symptômes de ce » mal (759 à 762); et de là déduire facilement ses » effets ».

763. « Car, lorsqu'une pareille croûte aphtheuse couvre » toute la superficie des parties décrites (756), alors elle » enlève le sentiment qui doit être imprimé aux nerfs; » d'où toute saveur est ôtée ».

« Elle empêche la sortie des liquides par leurs émis-» saires; d'où la sécheresse, la dilatation des vaisseaux » situés dessous, la putréfaction des liqueurs qui stagnent » au-dessous, l'inflammation des parties elles-mêmes ».

« Elle ferme les cavités des vaisseaux absorbans; d'où » elle empêche l'entrée d'un nouveau chyle, de la boisson, » des médicamens : elle produit les maux qui naissent du » défaut de réparation du corps; d'où enfin s'ensuit la » mort ».

« Les croûtes étant tombées, un écoulement plus » grand d'humeurs a lieu par les vaisseaux dilatés, alors » débouchés; d'où la salivation, la diarrhée, qui sont

» avantageuses, s'il ne renaît pas de croûtes aphtheuses;
» mauvaises, s'il s'en forme de nouvelles ».

« Les croûtes étant tombées, il en résulte la douleur » des parties enflammées, et actuellement dépouillées, » qui laissent souvent échapper le sang tout pur; d'où » une salive sanguinolente et une dysenterie sem- » blable ».

« Or, si on applique tous ces effets à l'estomac, aux » conduits excréteurs du foie, du pancréas, des intestins, » on a l'idée des maux infinis qui peuvent naître de cette » seule maladie; de sorte qu'il n'est pas besoin d'énoncer » un autre pronostic ».

764. « Mais si ces croûtes ulcéreuses sont extrêmement » souples, épaisses, larges, compactes, alors souvent la » chair qui se trouve dessous, étouffée, dans un état d'in- » flammation, de suppuration, de gangrène, se change » en de mauvais ulcères, son enveloppe étant rongée » quelquefois jusqu'à l'os du palais. Or, on voit claire- » ment quels maux résultent de là dans l'estomac et dans » les intestins ».

765. « Pour traiter ce mal le mieux possible, il faut »:

« 1° Exciter, tempérer l'impulsion interne des hu- » meurs vitales vers les parties affectées, de sorte qu'en » fournissant un liquide en dessous, on procure le relâ- » chement, le détachement, la chute de la croûte ulcé- » reuse : ce que l'on fait par une boisson abondante, » chaude, délayante, résolutive, détersive. Et comme, » dans la mauvaise espèce de cette maladie, les vaisseaux » lactés, bloqués, ne permettent pas une entrée facile, » les fomentations, les vapeurs, les bains composés de » même sont en conséquence ici d'un usage merveilleux. » La meilleure nourriture sera avec de l'eau, du pain,

» cuits ensemble, auxquels on mêle ensuite du vin et du » miel » :

2° « Disposer la croûte à une chute facile et prompte ; » ce que l'on fait par les fomentations, les gargarismes, » les lavemens, qui doivent être composés d'un liquide » chaud, relâchant, émollient, détersif, et, par une ap- » plication assez prolongée, humectant, résistant à la » putréfaction » :

3° « Aussitôt que la chute est obtenue, employer un » médicament analogue, qui soit anodyn, adoucissant, » et en même temps un peu fortifiant » :

4° « Aussitôt que la fièvre est apaisée de nouveau, que » l'urine est hypostatique, le pouls plus libre, alors une » boisson fortifiante est utile » :

5° « Sur la fin de la maladie, il faut donner un pur- » gatif tonique ».

Cependant le meilleur traitement des aphthes, prophy- lactique et curatif, est celui-là même qui convient à la fièvre principale, traitée de bonne heure et convenable- ment, d'après les règles tracées jusqu'à présent.

766. « D'après cette histoire et ce traitement des aph- » thes, beaucoup de problèmes obscurs de pratique sont » résolus ».

« On voit en effet pourquoi, dans la fièvre avec diar- » rhée et dysenterie, il y a des aphthes à la fin de la » maladie ; pourquoi cela arrive principalement chez les » enfans et les vieillards ; pourquoi sur-tout, si on a em- » ployé dans le commencement de la maladie des médica- » mens, des alimens, un régime échauffant ou astrin- » gent » :

« Pourquoi on prévient fréquemment de semblables » aphthes si on donne un purgatif dans le commencement » d'une telle maladie » :

« Pourquoi, dans les aphthes très-mauvais, le hoquet est
» fatigant et funeste » :

« Pourquoi les bouches aphtheuses, les ventres dérangés, les appétits perdus sont mis ensemble par Hippocrate » :

« Pourquoi la tunique aphtheuse de l'estomac donne
» naissance à la lienterie » :

« Pourquoi les aphthes noirs sont regardés comme pestilentiels » :

« Pourquoi la bouche aphtheuse d'une femme grosse
» est l'annonce de l'avortement » :

« Pourquoi dans les poumons, le foie, etc., corrompus,
» il y a des aphthes » :

« Pourquoi les aphthes refroidis occasionnent tumeur,
» chaleur, suffocation, angine » :

« Pourquoi le délire, l'agitation, l'insomnie, la sueur
» froide sont ici si funestes » :

767. « C'est donc une règle que

» Les aphthes transparens, blancs, peu épais, épars,
» mous, tombant facilement, renaissant peu, superficiels,
» sont bons » :

« Qu'au contraire ceux d'un blanc opaque, jaunes,
» bruns, noirs, denses, épais, réunis, durs, tenaces,
» perpétuellement remplacés par d'autres, rongeans, sont
» mauvais ».

768. « Les autres symptômes de la fièvre, semblables
» ou analogues à ceux-ci, demandent à être traités comme
» les maladies elles-mêmes ».

LES FIÈVRES SPORADIQUES
ET PARTICULIÈRES.

769. Les fièvres annuelles et les stationnaires paroissent quelquefois *isolées*, hors les temps de leur domination, par des causes particulières propres à les faire naître : on les appelle *sporadiques*.

770. Mais celui qui connoîtra exactement les annuelles et les stationnaires répandues populairement ne manquera pas de les apercevoir, quoique paroissant isolément, et dans un temps qui n'est pas le leur.

771. On rencontre aussi quelquefois d'autres fièvres, qui sont de tous les temps ; qui ne sont attachées à aucune saison déterminée ; ayant une origine individuelle, particulière, appelées à cause de cela *particulières*.

Ici se rapportent la fièvre de lait, celle des femmes en couches, celle des blessures, etc.

772. Mais celles-ci (771), quoiqu'ayant une origine et une nature propres, n'en éprouvent pas moins l'influence de celle qui est épidémique, se transformant en elle, s'y associant. De là quelquefois, dans la même fièvre en apparence, ce traitement si différent.

773. C'est pourquoi, dans la curation des fièvres *particulières*, il faut rechercher, 1° avec laquelle des *cardinales* elle a une plus grande analogie ; et 2° quelle est l'influence de l'*épidémique* sur la *particulière*.

774. De cette comparaison de la fièvre *particulière* avec quelque *cardinale*, et en même temps du caractère connu de la maladie populaire, on tire, comme d'une double source, la connoissance pratique de la *fièvre paticulière* que l'on a à traiter : d'où dérivent les indications et les choses indiquées. La fièvre de lait et celle des femmes en couches en seront un exemple.

LA FIÈVRE DE LAIT.

775. Le fœtus étant dehors, et la matrice contractée, la distribution des humeurs en circulation change ; et celles qui sont exclues de la matrice se portent avec plus d'impétuosité aux mamelles.

776. De là une fièvre plus ou moins forte, bornée quelquefois à peu d'heures, excédant à peine un jour entier, se terminant comme par une crise, le lait étant rejeté aux mamelles. C'est l'*éphémère laiteuse :*

777. Qui ne doit point revenir, à moins que la métastase qui a eu lieu ne soit imparfaite, par le défaut d'aptitude de l'organe qui reçoit, ou par le trop d'abondance de ce qui doit être reçu.

778. Quelquefois aussi les mamelles ne pouvant recevoir tout le lait, parce qu'on leur a appliqué des bandages, des corps trop étroits ; à cause de beaucoup de graisse, de tumeurs, de cicatrices ; par un vice de conformation, ou héréditaire ou de naissance ; par la trop grande impétuosité de l'humeur qui y est apportée trop rapidement, il leur survient une turgescence, une pléthore laiteuse, laiteuse-inflammatoire, et ses divers effets, dont le principal est la *fièvre de lait prolongée* ou *secondaire.*

779. Et elle est aiguë chez celles qui n'allaitent point, ou pas suffisamment ; continue-rémittente, avec redoublement tous les jours, un long frisson, de la chaleur ensuite, et des sueurs abondantes long-temps prolongées.

780. Elle est dangereuse, traitée maladroitement, ou associée à une autre qui peut régner alors épidémiquement.

781. Elle se termine, 1° par des sueurs, sur la fin des accès ; 2° par un écoulement spontané ou artificiel du lait par les mamelles ; 3° par des lochies plus abondantes,

semblables à du lait; 4° par des urines; 5° par des selles; 6° par une éruption miliaire, crise douteuse; 7° par une métastase laiteuse, inflammatoire, au cerveau, à la poitrine, au bas-ventre, au haut de la cuisse, etc., l'issue n'étant pas la même.

De là les délires, les convulsions, les apoplexies, les péripneumonies, les asthmes, les hydropisies laiteuses, purulentes, et les abcès dans différens endroits.

782. Elle dégénère quelquefois en des maladies chroniques, telles que la manie; la fièvre hectique; la goutte; les fleurs blanches; l'impuissance de concevoir, à cause du relâchement de la matrice, l'émission du germe, la disposition à l'avortement.

783. La fièvre laiteuse prolongée a des rapports avec celle des pléthoriques, l'inflammatoire, la synoque non-putride; et on la rapporte d'ailleurs à celle avec laquelle elle a le plus de ressemblance, comme à la fièvre *principale:* c'est donc de là qu'on prendra les indications, et toute la méthode du traitement.

784. La première (776) n'a pas besoin de traitement: la seconde se guérit:

1° En évitant les choses froides, les aromatiques, les vineux, la trop grande chaleur du feu et du lit; les médicamens chauds, malgré leur titre pompeux d'*aristoloches;* les violentes affections de l'âme, sur-tout la colère, la frayeur; en procurant le calme du corps et de l'esprit;

2° En diminuant la pléthore:

(*a*) Par une diète ténue, anti-fébrile;

(*b*) En provoquant diverses excrétions: savoir, (*A*) l'écoulement du lait des mamelles, par une succion faite à propos, sans douleur; par des fomentations ou un épithème relâchant sur cet organe: (*B*) la matière transpirable, par la chaleur douce du lit et d'une boisson

émolliente, préparée avec le sureau, prise abondamment : (*C*) les déjections alvines, au moyen des lavemens, des sels neutres, de la magnésie, etc. : (*D*) les lochies, non par des aristoloches, mais par des fomentations émollientes sur l'hypogastre, les parties sexuelles externes, dans le vagin, dans la matrice, par des injections de même genre. Il faut sur-tout diriger où tend la nature :

(*c*) En saignant, en fomentant la partie douloureuse, dans un mouvement fébrile trop violent, trop long, inflammatoire, quand il y a quelque part une douleur fixe et inflammatoire.

785. Il faut remédier aussi aux mamelles trop remplies, gorgées, tendues, douloureuses, enflammées, par une succion faite à propos, sans forcer, avant que l'inflammation soit survenue; on ne la fera pas, si elles sont douloureuses; mais on préférera des fomentations ou des cataplasmes émolliens : enfin, quand l'inflammation est très-apaisée, par des émolliens discussifs.

786. Il faut d'ailleurs (ceci est très-important) rechercher en même temps, pendant tout le traitement, s'il ne se seroit pas mêlé quelque chose, et jusqu'à quel point, de la maladie populaire, soit annuelle, soit aussi stationnaire; et on tire aussi de là les motifs de ce qu'il y a à faire.

LA FIÈVRE PUERPÉRALE.

787. Il n'y a point de fièvre qui n'attaque quelquefois une femme en couches, et de préférence *celle qui préside à la constitution :*

788. Et ce qui l'excite, dans un sujet foible, à quelque époque de la couche que ce soit, quelquefois dans les derniers jours de la grossesse, c'est sur-tout l'accouche-

ment lui-même, quand il a été laborieux, terminé par une main rude, ou avec les instrumens; des matières fécales anciennes, amassées pendant la grossesse, âcres, mises en mouvement; l'abus des huileux, des opiacés, des absorbans, des aristolochiques, des couvertures; des erreurs dans la diète; l'air qui n'est pas renouvelé; la fièvre de lait trop forte, trop longue, mal traitée.

789. Il est clair de là, qu'on a tort d'assigner toujours pour cause de cette fièvre l'inflammation de la matrice, de ses appendices, des intestins, du mésentère, de l'épiploon, du péritoine; et qu'elle n'est pas non plus dans tous les cas ou saburrale ou putride :

Et qu'en général la fièvre des femmes en couches n'est pas *spécifique, mais la même que la régnante, modifiée seulement par l'accouchement.*

On voit aussi de là pourquoi les praticiens sont divisés d'opinion.

790. Cependant les femmes pauvres, et à cause de cela peu ou mal nourries, ou même d'autres affoiblies par une cause antécédente quelconque, par un vent du midi mou ou pluvieux, un peu froid; celles qui habitent des lieux bas, éprouvent souvent dans leurs couches une fièvre pituiteuse, longue, miliaire.

791. On soumet à l'examen des praticiens la question de savoir, si la matière laiteuse qui parcourt si souvent le corps se dépose, comme ils le pensent, sur diverses parties du corps :

Ou bien si, plus souvent, par l'augmentation de la fièvre, divers endroits, les glanduleux sur-tout, ou ceux obstrués auparavant, s'enflamment, suppurent, ou laissent échapper, par une crise erronée, dans les cavités voisines, une lymphe phlogistique; de manière que ou

le pus ou la matière inflammatoire en auroit imposé pour du lait à demi caillé.

Je sais par expérience que cela est arrivé fréquemment.

LA FIÈVRE LENTE HECTIQUE.

792. Une fièvre qui passe le terme ordinaire des maladies aiguës, qui se prolonge pendant des mois, et même pendant des années, douce en apparence, facile à supporter le plus ordinairement, pourtant pernicieuse à la fin, s'appelle lente :

Et si le corps en est très-exténué, presque toute la graisse se consumant, on l'appelle *hectique, tabifique, de consomption.*

793. On la distingue de la lente-pituiteuse (376) par là (792), et principalement à l'augmentation de la chaleur fébrile que l'on observe toujours après le repas, à une moindre lésion des fonctions animales et naturelles, et à une plus grande des fonctions vitales, à plus de facilité à supporter la maladie.

794. Elle prend insensiblement, n'étant pas sentie par le malade dans le commencement ; le pouls est peu accéléré, serré, un peu dur, vibrant, sur-tout après le repas et le soir ; la chaleur plus grande que de coutume, permanente, brûlant presque la main qui est long-temps appliquée, à peine cependant incommode au malade, si ce n'est après avoir mangé, à la paume des mains et à la plante des pieds ; la peau épaisse, desséchée, flétrie ; l'urine en petite quantité, d'une couleur plus intense, avec un énéorème gras, de diverse couleur, surnageant, ou avec un sédiment blanc, muqueux, puriforme, rougeâtre ; le ventre rare dans le commencement, ou sec, enfin coulant et avec colliquation, des sueurs nocturnes, copieuses, in-

égales, très-abondantes sur-tout au cou, au sternum, au scrobicule, au front et à la partie chevelue de la tête, amenant à la vérité la rémission de la fièvre vers l'aurore, mais en même temps la foiblesse, la maigreur, le marasme; l'envie de manger à peine diminuée; le gosier constamment sec, altéré, brûlant; la respiration beaucoup plus accélérée après le moindre mouvement; une petite toux sèche, avec anxiété, mauvaise humeur, sur-tout après le repas; une lassitude continuelle, plus grande le soir, quoique le malade se lève et se traîne un peu; la couleur du visage ou un peu jaune, terreuse, sale, ou remarquable, après avoir mangé, par la rougeur des joues, tandis que le reste est pâle; le sommeil troublé par des rêves, par l'insomnie de temps en temps, ne délassant point.

Les tempes se cavent; les yeux s'enfoncent; les chairs s'affaissent, sur-tout aux cuisses, aux jambes, aux bras; les mamelles, les fesses sont tombantes; les cheveux tombent.

De là la fonte de toute la graisse, la maigreur, l'atrophie, le marasme.

Enfin la diarrhée, d'abord par intervalles, ensuite continuelle, affoiblissant beaucoup : le malade alors garde ordinairement le lit; le bas des jambes et les pieds s'enflent par une infiltration aqueuse.

Cependant l'imagination du malade, ordinairement d'une sécurité étonnante, ou satisfait de sa position, ou se nourrissant d'une vaine espérance de guérir, fait des projets pour le temps à venir.

Enfin, la peau étant presque collée sur les os, très-affoibli par la diarrhée, ayant la respiration très-courte, souvent on meurt sans y penser et paisiblement, en s'efforçant d'aller à la selle, en se couchant, en parlant.

795. Quelquefois, après avoir paru convalescent, pendant l'été, au moyen d'un traitement convenable, on périt en automne ; ou, ayant passé l'hiver, au commencement du printemps.

796. Quelquefois, après avoir commencé comme une fièvre aiguë, continue, rémittente, elle se tourne en fièvre hectique, dans l'ordre et avec les symptômes décrits (794).

797. Cette maladie est plus fréquente, plus mortelle chez les jeunes gens et chez ceux qui ne sont pas encore à la fleur de l'âge ; et parmi ceux-ci, chez les sujets les plus secs, les plus délicats, les plus chauds; ou chez ceux qui ont une irritabilité plus grande, une faculté de sentir plus exquise, héréditaire ou acquise.

798. Elle naît, 1° d'une cause irritante, rongeante, enflammante, constamment appliquée, qui est diverse, par exemple, le pus, l'ichor, les vers, l'âcre arthritique, le syphilitique, le scrophuleux, le cancéreux, le métallique ; ainsi que de la métastase des *achores*, de la teigne, de la gale, des dartres, enfin d'un ulcère jadis de mauvais caractère et actuellement mal-à-propos desséché.

799. 2° D'une cause obstruante ; épaississant, coagulant les liquides, crispant les solides ; sous forme d'aliment, de boisson, de maladie, de médicament, de poison :

800. 3° D'une cause comprimant les poumons, le foie, l'estomac et le pylore, le pancréas, la rate, les glandes du mésentère, les ovaires, le système de la veine porte ; savoir, un tubercule, un squirrhe, un stéatôme, un gypse, un petit os, un cartilage, un cal, un calcul, une hydatide : de là l'action des viscères troublée, empêchée; l'élaboration des humeurs dépravée, imparfaite ; leurs

dégénérations multipliées, et leur acrimonie : d'où la fièvre, la maigreur, l'atrophie, le marasme :

801. 4° D'une cause agissant long-temps et fortement sur le système nerveux, par une affection de l'âme, triste sur-tout, la colère, le chagrin, l'envie, la haine, la jalousie, la nostalgie, les inquiétudes qui ôtent le sommeil, les études excessives, de nuit; d'où les mêmes maux que (800) en augmentant l'irritabilité, en diminuant les forces digestives de l'estomac :

802. 5° D'une trop grande perte

(*A*) De sang: par diverses hémorragies, chroniques, répétées; par l'accouchement, l'avortement, des hémorrhoïdes; par le vomissement et des déjections de sang; par la saignée;

(*B*) De sérosité, de lymphe: par des sueurs abondantes, le diabétès, la diarrhée, la leucorrhée; par un abcès, un ulcère qui rend trop, une tumeur lymphatique ouverte, le spina bifida ouvert;

(*C*) Du suc salivaire, œsophagien, gastrique, intestinal;

(*D*) De la semence : par les plaisirs vénériens immodérés, prématurés, solitaires;

(*E*) Du chyle : par la passion cœliaque, le diabétès chyleux, la blessure des vaisseaux chyleux;

(*F*) Du lait : d'où la chaleur, une petite fièvre, le serrement et l'ardeur de poitrine; une douleur entre les épaules, comme d'un rhumatisme; une petite toux, quelquefois avec du sang; la palpitation de cœur; l'hystéricisme; le pouls étant vibrant, dur, concentré, les joues couleur de rose.

803. Elle est donc occasionnée par une fièvre aiguë jugée imparfaitement, savoir,

(*a*) Par une fièvre inflammatoire étouffée, point guérie

tout-à-fait : de là une petite fièvre continuelle, chronique ; l'intempérie chaude des poumons ; la péripneumonie latente ; l'hémoptysie peu considérable, fréquente cependant ; enfin la vomique, et une phthisie (810) mortelle ;

(*b*) Par une fièvre bilieuse mal traitée, mal jugée : d'où une petite fièvre vague, rémittente, qui dure des années, reconnoissable à des urines safranées, jumenteuses ; à des déjections irrégulières ; à une figure d'un jaune clair, ainsi que les yeux ; à l'amertume de la bouche ; à de mauvaises digestions ; à beaucoup de vents ; à de petites sueurs nocturnes, ayant de l'odeur, nidoreuses, âcres ; à des pustules rouges et de la démangeaison par tout le corps ; à la maigreur ; à la mobilité de l'esprit ;

(*c*) Des maux assez semblables ont lieu après des fièvres putrides mal traitées, mal terminées ;

(*d*) On observe une fièvre érysipélateuse, rhumatisante, arthritique, de petites fièvres qui durent long-temps, qui consument, accompagnées d'une mobilité étonnante et variée du système nerveux ;

(*e*) A la suite de la fièvre varioleuse, une petite fièvre chronique, avec maigreur, toux, lippitude, douleurs vagues des membres, carie dans quelques endroits ;

(*f*) A la suite de la rougeole, de petits mouvemens fébriles, continuels, avec une toux catarrhale, tenace, susceptible de se terminer en phthisie ;

(*g*) A la suite d'une fièvre intermittente négligée, longue, traitée par les astringens, l'obstruction des viscères abdominaux, sur-tout celle du foie et de tout le système de la veine porte ; de là une petite fièvre longue qui consume.

804. Le pronostic est renfermé à-peu-près dans ce qui suit :

L'intégrité des viscères ; un âge capable de supporter

la maladie; la force de la vie non encore abattue; l'absence actuelle des causes qui ont produit la maladie ; le malade lui même docile aux conseils d'un médecin intelligent, promettent la guérison ; les circonstances opposées, la mort.

Et celle-ci certainement si le pus est amassé dans un viscère important, et qu'on ne puisse l'en évacuer ; s'il y a dans un semblable viscère un squirrhe étendu, qui empêche sa fonction ; si les forces sont abattues par la maladie, le traitement, la vieillesse.

Un embonpoint considérable qui a diminué beaucoup et promptement ; la diarrhée qui revient fréquemment, qui consume ; la dysenterie ; la lienterie ; la consomption des extrémités supérieures, l'hydropisie des inférieures indiquent le plus haut degré de la maladie, et une mort certaine.

805. La méthode de traiter sera 1° la générale : celle-là même qui est tracée (595 à 769) ; l'indirecte, la symptomatique, qui y est exposée ; toutes les fois que l'origine, la nature, les causes matérielles de la fièvre sont ignorées, ou que, quoique connues, elles ne peuvent être enlevées directement.

806. Ou bien, 2° la particulière : d'après la nature de la fièvre elle-même connue, ou d'après son affinité avec une autre fièvre connue d'ailleurs, fièvre principale à laquelle on ramène celle-ci.

807. Ou, 3° celle qui est propre, comme spécifique : par un remède particulier, comme spécifique, éprouvé par une expérience sûre.

808. De là (805 à 808) les règles suivantes ont lieu, savoir :

(*A*) Si l'état (803, *a*) existe ; un genre de vie et un traitement antiphlogistique, continué, guérit une fièvre inflammatoire dont la résolution n'a pas été entière, qui ce-

pendant en est toujours très-près, légère, réprimée en partie, latente, ou devenue chronique.

(*B*) Si c'est l'état (803, *b*, *c*, *d*, *g*), les sels acides, neutres, sont utiles, ainsi que les tamarins, la manne, les fruits d'été très-savoureux, les eaux acidules; celles de Spa ensuite, et l'infusion à froid de quinquina, et beaucoup d'autres moyens analogues à ceux-ci.

La guérison a lieu aussi s'il survient une fièvre intermittente, ou une aiguë, qui soit dépuratoire; ou une diarrhée fétide; une dysenterie; une éruption à la peau, pustuleuse, ulcéreuse, dartreuse. Elle se résout aussi peu à peu, d'une manière comme insensible.

(*C*) Si c'est (803, *e*) une fièvre hectique produite par l'âcre varioleux, la prompte émission du pus, peut-être déjà amassé quelque part, soulagera; ou bien sa dérivation à l'extérieur, qu'il soit amassé ou répandu, par un cautère, un rubéfiant, un vésicatoire.

L'usage du lait mêlé avec des eaux minérales; du petit-lait, simple, ou rendu médicamenteux par des plantes convenables; du lait coupé avec de l'eau; enfin les restaurans, dont la classe très-étendue offre un choix à faire.

(*D*) Les moyens indiqués (581) remédient à la fièvre lente due à la cause (803, *f*).

(*E*) La fièvre hectique produite par les causes (801) se guérit, 1° en éloignant les causes des affections de l'ame, par l'oubli, par des affections opposées, conséquemment en voyageant chez l'étranger; par la persuasion: 2° en corrigeant la diathèse bilieuse qu'une affection triste aura introduite, par des eaux minérales chargées d'un sel abondant et d'air fixe; par la manne, la casse, les tamarins; par les sels neutres et les acides; par le petit-lait fait au vin, où des tamarins auront bouilli; par du lait dépouillé de son

beurre ; 3° en donnant en même temps des alimens opposés à la maladie, anti-bilieux, faciles à digérer; la crême d'orge, de riz; les fruits d'été acides, acides doux; les viandes tendres; un vin léger vieux, pris en petite quantité : 4° en raffermissant le système gastrique, et le nerveux trop irritable par des remèdes toniques, amers, aromatiques, vineux; en donnant le quinquina en infusion, en décoction, en extrait; et encore par les choses actuellement froides, prises par la bouche, en lavement, appliquées à l'extérieur du corps, sous forme de bain, de friction, de frontal; ensuite par le séjour à la campagne, et par l'exercice du corps à cheval, en voiture, en dansant, etc.

Celle qui naît des causes (802) demande les remèdes (808 *E*, 3, 4).

809. On explique, par ce qui vient d'être dit, pourquoi le lait de vache, de chèvre, d'ânesse, d'une nourrice, pur, mêlé à de l'eau de fontaine ou à une eau minérale, pris tiède, à petites doses, mais fréquentes, l'estomac étant débarrassé d'alimens, de bile, de glaires, est si utile à ceux qui ont une grande maigreur, une petite fièvre très-légère, et en même temps une trop grande irritabilité, ayant été gravement affectés par l'âcre du plomb, l'arsenical, le syphilitique, par un flux de ventre opiniâtre, par une dysenterie : pourqnoi il peut être remplacé par un jaune d'œuf frais, délayé dans de l'eau, avec un peu de sucre :

Pourquoi la décoction de racine de salep tient lieu du lait lorsque, à cause d'une fièvre trop forte, on ne peut donner celui-ci; pourquoi la même décoction, ainsi que les bouillons de limaçons, d'huîtres, sont souvent un si bon remède pour la fièvre lente qui reste après une toux convulsive :

Pourquoi le quinquina guérit la fièvre lente qui suit une dentition difficile :

Pourquoi dans la fièvre lente produite par un âcre psorique, achoreux, dartreux, muriatique, les bouillons de vipères, de grenouilles, de tortues conviennent.

On sait aussi très-bien quelle est la force avec laquelle la constitution agit sur ces fièvres, et combien cette observation est importante dans leur traitement.

LA PHTHISIE PULMONAIRE.

810. La fièvre hectique qui provient d'un ulcère des poumons est très-fréquente et très-funeste ; et par conséquent elle doit être mûrement considérée.

811. « Si un ulcère ronge les poumons de telle sorte » que toute l'habitude du corps en soit consumée, on dit » que le malade est attaqué de la *phthisie pulmonaire*.

812 « L'origine de cet ulcère se déduit de toute cause » qui peut arrêter tellement le sang dans les poumons, » qu'il soit forcé de dégénérer en matière purulente ».

813. « Ces causes peuvent se rapporter, 1° à cette com- » plexion même du corps, par laquelle ils tournent à l'hé- » moptysie d'abord, et ensuite à l'ulcération du lieu rongé. » Cette complexion consiste »,

(*A*) « Dans la délicatesse des vaisseaux artériels, et dans » l'impétuosité du sang affecté d'une acrimonie quelconque: » on la reconnoît à l'aspect des vaisseaux délicats ainsi que » de tout le corps ; à un cou long ; à une poitrine aplatie » et étroite, des omoplates déprimées ; un sang fort bril- » lant, ténu, dissous, âcre, chaud ; à un teint très-blanc » et d'un beau rose ; à une peau transparente ; à la gaieté et » à la finesse précoce de l'esprit ». Cette disposition, souvent héréditaire, ayant lieu, « et dans cet âge où les vais- » seaux, ayant acquis tout leur accroissement, résistent à » un développement ultérieur, par conséquent de seize ans » à trente-six, le sang augmente en quantité, en acrimo- » nie, en vivacité » :

(*B*) « Dans cette foiblesse des viscères, qui fait que les
» choses prises, trop tenaces de leur nature, développent
» des obstructions, des acrimonies, des putréfactions, et
» que les vaisseaux, rongés ensuite par ces altérations,
» après l'hémoptysie, déterminent l'ulcération : on la
» connoît à une petite fièvre légère, une petite toux sèche,
» une chaleur plus forte, la rougeur des lèvres, de la
» bouche, des joues, qui augmentent et qui s'élèvent
» dans le temps où du nouveau chyle entre dans le sang;
» à la facilité de suer en dormant; à la foiblesse; à un
» grand essoufflement au moindre mouvement » :

(*G*) Dans cet état des viscères du bas-ventre, où le sang de la veine porte se meut plus difficilement, s'amasse davantage, soit à cause de son abondance, de sa viscosité atrabiliaire; soit parce que des causes d'obstruction antécédentes ont rendu ces viscères imperméables; d'où la pléthore abdominale : de là l'effort plus considérable du sang vers les parties supérieures; « son passage
» plus pénible par les vaisseaux pulmonaires; son ac-
» tion plus violente sur eux; leur distension, leur
» rupture : de là l'hémoptysie, et les maux qui la sui-
» vent ».

On distingue cet état, 1° par la connoissance des causes obstruantes qui ont eu lieu autrefois, et par les signes de l'obstruction des viscères; 2° par l'habitude du corps, qui est bien charnu, ventru, bien nourri, paresseux, et sujet par réplétion à l'hypocondriacisme et aux hémorrhoïdes.

814. « L'hémoptysie, effet de cet état, est accélérée »,

1° « Par l'interception de toutes les excrétions habi-
» tuelles, sur-tout des sanguines, telles que les hémor-
» rhoïdes, les règles ou même les lochies, l'hémorrha-
» gie du nez, une saignée d'habitude, sur-tout chez

» les pléthoriques ou chez ceux qui ont perdu quelque
» membre » :

2° « Par une grande violence quelconque faite aux pou-
» mons, par la toux, les cris, le chant, la course, un effort
» considérable du corps, la colère, une blessure quelconque,
» quelle qu'en soit la cause » :

3° « Par une nourriture âcre, saline, aromatique; par
» une boisson semblable; par le genre de vie; une autre
» maladie, par laquelle l'abondance, l'acrimonie, la
» vitesse, la raréfaction, la chaleur du sang est aug-
» mentée; c'est ce qui fait qu'elle a lieu si souvent dans
» les fièvres aiguës, la peste, la petite vérole, le scor-
» but ».

815. « Elle survient alors (814) avec une légère dou-
» leur, une petite chaleur, un resserrement et une op-
» pression de poitrine : un sang ordinairement brillant,
» écarlate, écumeux, sort avec toux, bruit dans le pou-
» mon; accompagné de filets, de petites membranes »
qui ressemblent à de petits vaisseaux, à de petits morceaux
de chair; « le pouls étant mou, petit, onduleux; y
» ayant essoufflement; un goût salé dans la bouche ayant
» précédé ».

816. « On la traite 1° par une forte saignée, qu'on ré-
» pète tous les trois jours jusqu'à la quatrième fois » ou
jusqu'à ce que les signes soit de pléthore, soit de péripneu-
monie occulte aient entièrement disparu : « 2° par les médi-
» camens rafraîchissans, incrassans », tempérans, muci-
lagineux, « adoucissans, long-temps employés, entremê-
» lant quelquefois de très-doux » calmans : « 3° par l'usage
» tellement dirigé des six choses non naturelles, qu'elles
» s'opposent le plus possible aux causes (813, 814); sur-tout
» d'une nourriture et d'un genre de vie très-doux et toujours
» continués, ce à quoi contribue principalement la diète »

végétale : « 4° en corrigeant la nature spécifique de la cause
» ou de la maladie particulière (813, *A*, *B*, *C*) ».
817. « Quand l'hémoptysie a eu lieu une fois, et qu'elle
» est apaisée (816), il faut saigner tous les six mois, pen-
» dant quelques années », ou même plus souvent, « en ti-
» rant cependant moins de sang ».
818. « Mais si, à cause de la grandeur du mal (815),
» des astringens ayant été mal à propos employés, ou la
» vraie méthode de traitement (816) négligée, il survient
» après le crachement de sang, de la dyspnée, toujours
» croissante ; un frisson vague ; de la chaleur et de la rou-
» geur aux joues ; une petite toux sèche ; une petite fièvre
» hectique ; une soif plus grande ; de la foiblesse ; un sen-
» timent de pesanteur dans la poitrine : c'est le signe que la
» plaie de l'hémoptysie convertit en pus la matière amas-
» sée autour de ses bords et sous la croûte du sang séchée,
» que l'amas dégénère en vomique cachée, laquelle, étant
» crevée, devient un ulcère ouvert du poumon ».
819. « Cet amas de pus naît aussi, indépendamment des
» causes rapportées (813, 814), d'une pleurésie et d'une
» péripneumonie quelconque, terminée par abcès (146 à
» 150) : on le reconnoît par les mêmes signes (146 à
» 150) ».
820. « 3° L'empyème (150) formé peut aussi ronger,
» fondre, consumer le poumon ; de sorte qu'il arrive la
» même maladie que si le poumon étoit consumé par un
» ulcère qui lui fût propre (215 à 218. 150, n° 4) : et on le
» reconnoît par les signes relatés dans ce titre ».
821. « D'où on voit clairement quels sont les signes pour
» reconnoître l'ulcère du poumon, même caché ; combien
» il a de causes différentes, combien ses espèces le sont,
» et combien la phthisie est variée dans les siennes ».
822. « Tels sont, d'ailleurs, les effets remarquables

» de l'ulcère du poumon déjà formé, mais caché, appelé
» vomique : l'acrimonie, la quantité, la putrescence du
» pus augmentant chaque jour; la membrane qui le ren-
» ferme se dilatant, se corrodant, se macérant; la conver-
» sion des vaisseaux sanguins et bronchiques en pus; la con-
» somption purulente de tout le poumon, ou de l'un de ses
» lobes; une toux presque continuelle, sèche, ou ne pro-
» duisant que des crachats détachés par les secousses de la
» toux; la conversion en pus du sang qui aborde à l'ulcère;
» l'extension de la vomique dans le poumon; la rupture
» de cette vomique dans les divisions du larynx; la sortie,
» suffocante quelquefois, ou journalière avec toux, d'un
» pus très-abondant, se précipitant dans l'eau, compacte,
» doux, gras, fétide, blanc, rouge, jaune, livide, cen-
» dré, strié, sentant la chair brûlée puante quand on le
» jette sur du feu; la rupture de la vomique dans la ca-
» vité de la poitrine, d'où la respiration très-difficile, et
» les phénomènes de l'empyème (150, n°s 4, 5). Alors
» une respiration très mauvaise : la consomption de tout
» le sang et du chyle en pus : la préparation de la subs-
» tance nutritive anéantie : la consomption presque entière
» des solides : la fièvre hectique, avec un pouls petit, lan-
» guissant; avec une chaleur âcre vers les parties supé-
» rieures; avec rougeur des joues; avec la face hippocra-
» tique : une anxiété insurmontable, vers le soir ordinai-
» rement : une grande soif : une sueur énorme la nuit : des
» pustules rouges : l'enflure des pieds et des mains du cô-
» té affecté : une foiblesse extrême : la voix rauque : la
» chute des cheveux : une démangeaison par-tout le corps,
» avec des pustules aqueuses : une diarrhée jaune, fétide,
» purulente, cadavéreuse, fréquente, avec ténesme, dé-
» bilitante : la suppression des crachats, la mort ».

« D'où résultent clairement les règles suivantes » :

823. « 1° La phthisie héréditaire est la plus mauvaise » de toutes, et ne peut être guérie qu'en prévenant l'hémoptysie ».

2° « La phthisie provenant d'hémoptysie par violence » externe, sans vice interne préexistant, est la plus légère, » toutes choses égales d'ailleurs ».

3° « La phthisie (2) dans laquelle la vomique se rompt » tout à coup, et où l'on crache un pus blanc, cuit, égal, » répondant par sa quantité à l'ulcère; où le malade est » sans soif, a de l'appétit, les digestions, les sécrétions » et excrétions bonnes, peut bien se guérir, mais difficilement ».

4° « La phthisie par empyème est incurable ».

5° « Les crachats pesans, denses, ayant de l'odeur, » doux, avec les derniers des signes (822), ne laissent aucun espoir ».

824. « Quand la vomique est déjà formée dans le poumon, l'indication médicale qui se présente est de la » mûrir sur-le-champ, de la rompre : ce qu'on obtient » par la diète lactée, en inspirant la vapeur de l'eau tiède, » par les expectorans ».

« Quand elle est rompue, alors »

Il faut, 1° enlever au sang cette diathèse phlogistique qui reste presque toujours après l'hémoptysie qui a eu pour cause (813, *a*):

2° « Consolider l'ulcère le plus promptement possible » :

3° « N'introduire dans le corps que des choses qui » exigent le moindre effort possible pour pouvoir passer » par les poumons, et y être atténuées; qui sont propres » cependant à nourrir, et incapables d'entretenir » l'inflammation autour de l'ulcère, et « par conséquent la reproduction du pus ».

825. « On satisfait à la première indication par le » moyen de médicamens » rafraîchissans, nitrés, émol-

liens, d'émulsifs légers préparés avec les amandes douces et les semences froides, pris pendant long-temps et tièdes, « sous toutes les formes, en grande quantité », à petits coups cependant chaque fois.

826 « On satisfait à la seconde »,

1° En proscrivant les médicamens échauffans, ceux qui raréfient le sang, qui le portent au poumon, qui en augmentent le mouvement, la quantité, l'acrimonie, sous quelque titre spécieux que ce soit, de déterger, de dépurer, de consolider, comme remèdes vulnéraires, balsamiques, anti pyiques, anti-septiques; « ceux qui » excitent la toux, internes ou externes; le mouvement, » l'équitation » :

2° En procurant le plus grand repos à la partie ulcérée, ce qu'on obtient par le calme de l'âme et celui du corps; par conséquent en restant toujours couché, en s'abstenant de tout exercice volontaire du poumon, en sorte que n'étant agité que par les plus petites inspirations, il permette la guérison de l'ulcère.

827. « Quant à la troisième indication, les tisanes », les crêmes, le petit-lait, le lait de beurre, le lait coupé avec de l'eau, et une nourriture tirée des végétaux « la » rempliront ».

828. « La cure palliative de cette maladie est relative » principalement à la toux, aux anxiétés, au dévoiement ».

829. « A quoi on remédie par la diète (827), par » les opiacés employés avec précaution, par les liquides » chauds ».

830. On voit clairement, d'après ce qui précède, quelle est la valeur des remèdes et des méthodes que la pratique recommande dans la phthisie pulmonaire :

Si, et quand, il y a lieu au quinquina, et pourquoi il nuit le plus souvent :

Pourquoi le printemps et l'automne sont funestes aux

phthisiques, et par quel genre de mort, ce que les ouvertures apprennent alors :

D'où vient la difficulté du traitement dans la curation de l'ulcère des poumons :

Pourquoi cette maladie est plus perfide dans les villes, et dans lesquelles ; et à quelle classe d'hommes, à quel sexe, à quel âge :

Quel est le prophylactique dans les familles sujettes à la phthisie héréditaire :

Quand le séton, le cautère, les rubéfians constamment appliqués aux bras, pendant l'usage du lait d'ânesse, du lait coupé avec l'eau, de la décoction des céréales, de la racine de salep, et de l'eau de Seltz coupée avec du lait, remédient à la phthisie pulmonaire, et de quelle cause il faut qu'elle provienne :

Ce que signifie ce passage d'Hippocrate, cracher le sang des poumons, ou le cracher du foie :

Pourquoi une hémoptysie abondante, venue subitement, dans un sujet qui n'y a pas de disposition, sans fièvre, ou la fièvre cessant promptement après le crachement, dégénère rarement en phthisie, et se guérit le plus souvent d'une manière solide ; et pourquoi le contraire a lieu dans le cas opposé.

LES AUTRES PHTHISIES.

831. « La phthisie peut être produite par l'ulcère du » foie, de la rate, du pancréas, du mésentère, des reins, » de la vessie, de la matrice, etc., comme elle l'est par celui du poumon. Le diagnostique, le pronostic, les effets, » le traitement, la palliation, se déduisent facilement alors » des mêmes sources, par celui qui connoît bien les effets » naturels de chaque viscère ». *Sur ce qui a été dit* (de 791 à 831), *voyez Trnka, Histoire de la fièvre hectique*, etc.

AVIS ET PRÉCEPTES.

832. Quand une fièvre n'est pas encore déterminée, abstenez-vous de remèdes heroïques : servez-vous seulement de la méthode indirecte, générale pour combattre les symptômes généraux les plus saillans d'une fièvre inconnue (595 à 769).

L'indication étant douteuse, renfermez-vous dans les moyens généraux. Ne faites jamais rien de considérable, d'après une pure hypothèse, ou une opinion.

833. Par cette méthode, on fait beaucoup de bien : il est d'une grande importance de ne pas nuire soi-même, et de ne pas souffrir que les assistans nuisent au malade, ou le malade à lui-même. Il n'est quelquefois permis de se servir que de ce traitement négatif.

834. N'opposez pas non plus à une fièvre tout à fait *commençante* et *légère* de grands remèdes, plus grands que la maladie elle-même.

835. Les mêmes symptômes d'une maladie ne signifient pas tout-à-fait la même chose, si ce n'est pas la même constitution de saison.

836. Car celui qui ne regardera que l'extérieur seulement des maladies, et leurs apparences, s'imaginera voir les mêmes, en quelque année et en quelque saison de l'année que ce soit ; et il en soumettra mal à propos à la même méthode de réellement différentes (46).

837. C'est pourquoi, connoissant déjà le sexe du malade, son âge, sa profession, son genre de vie, ses maladies antécédentes, et en outre la marche de la fièvre actuelle, ne formez pas encore cependant le diagnostique, à moins que vous n'ayez considéré aussi la fièvre stationnaire et celle de l'année : ces trois choses vous donneront la notion complète de la maladie (49).

838. Ainsi, il faut toujours examiner très attentivement les saisons.

839. Cette étude négligée des constitutions stationnai-

res, et des annuelles, de leur passage, de leur succession, de leur mélange, a fait que les descriptions de la plupart des épidémies sont tronquées.

840. Car il manque une histoire naturelle synchroniste des diverses constitutions observées d'une manière suivie pendant un grand nombre d'années, en différens pays, d'après les mêmes principes, en prenant pour guide la nature, qui est toujours vraie.

841. Soyez réservé à donner des vomitifs et des purgatifs, et à les répéter, de peur de prendre pour *vrais* (251) des signes *trompeurs* de saburre.

842. L'emploi continué des vomitifs, des purgatifs, augmente souvent les ordures, le mucus, l'inappétence, etc., à cause de la sécrétion plus abondante des humeurs salivaire, œsophagienne, gastrique, intestinale, bilieuse, qui résulte du stimulus appliqué aux organes de ces sécrétions, et de ces excrétions.

843. Si vous doutez qu'il faille évacuer, remarquez bien qu'ordinairement une évacuation nuit davantage faite mal à propos, qu'omise quand elle étoit indiquée.

844. Mais si vous êtes incertain sur l'évacuation à opérer, faites-en qui ne soient qu'exploratoires, par des lavemens, des eccoprotiques, des saignées légères, etc. : car on découvre souvent ainsi de quoi assurer des indications.

845. Ne vous renfermez pas tout entier dans l'idée d'une fièvre *seule*, de manière à oublier sa complication, ou son passage.

846. Mais soyez très-attentif et en garde sur le mélange de diverses fièvres, qui exigent différentes méthodes.

847. Il est utile, ou du moins sans inconvénient, dans presque toutes les fièvres (la maligne exceptée) de commencer le traitement par une méthode plus ou moins antiphlogistique.

848. Et dans tout concours de phlogose avec d'autres

maux, quels qu'ils soient, le premier soin qu'on doit avoir c'est de l'inflammation.

849. Qu'un médecin fasse une étude continuelle des maladies populaires, soit afin de bien guérir les fièvres existantes, soit afin d'opposer à celles qui menacent, la prophylactique convenable.

850. Car les fièvres populaires tuent plus souvent à raison de la mauvaise méthode de les traiter, qu'à raison d'un caractère délétère particulier.

851. Ne soyez pas étonné du petit nombre des fièvres bien expliquées jusqu'à présent, attendu qu'elles peuvent s'unir, se succéder, augmenter de mille manières, et que chacune d'elles peut se jouer sous mille formes, de sorte que le nombre des différentes fièvres paroisse en conséquence presque infini, tandis que vous les ramèneriez toutes à un petit nombre d'essentielles, et comme *élémentaires* (32).

852. En effet, de nouvelles fièvres semblent paroître le plus souvent où il n'y a seulement qu'une forme nouvelle de quelque fièvre connue, une modification, une complication, une tendance, une succession, une augmentation, un jeu nouveau.

853. Or, les fièvres intermédiaires doivent être rapportées à ces *élémentaires* ou *principales*.

854. C'est pour cette raison, et en même temps à cause des variations innombrables indiquées (851), qu'il n'est besoin que des fièvres principales, quoiqu'en petit nombre, pour un médecin plein de sagacité dans le traitement des fièvres, très-habile, très-attentif, constant, et ne se hâtant point imprudemment; ne s'attachant qu'aux indications certaines; n'employant que les remèdes les plus simples; ne s'écartant jamais de la ligne, ni par espérance, ni par crainte, ni par entêtement, ni par présomption, ni par distraction, ni par amour pour la nouveauté.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de FEUGUERAY, rue Pierre-Sarrazin, n°. 11.

